



Public Safety
Canada

Sécurité publique
Canada

ARCHIVED - Archiving Content

Archived Content

Information identified as archived is provided for reference, research or recordkeeping purposes. It is not subject to the Government of Canada Web Standards and has not been altered or updated since it was archived. Please contact us to request a format other than those available.

ARCHIVÉE - Contenu archivé

Contenu archivé

L'information dont il est indiqué qu'elle est archivée est fournie à des fins de référence, de recherche ou de tenue de documents. Elle n'est pas assujettie aux normes Web du gouvernement du Canada et elle n'a pas été modifiée ou mise à jour depuis son archivage. Pour obtenir cette information dans un autre format, veuillez communiquer avec nous.

This document is archival in nature and is intended for those who wish to consult archival documents made available from the collection of Public Safety Canada.

Some of these documents are available in only one official language. Translation, to be provided by Public Safety Canada, is available upon request.

Le présent document a une valeur archivistique et fait partie des documents d'archives rendus disponibles par Sécurité publique Canada à ceux qui souhaitent consulter ces documents issus de sa collection.

Certains de ces documents ne sont disponibles que dans une langue officielle. Sécurité publique Canada fournira une traduction sur demande.

LE PENITENCIER DE KINGSTON



LE PENITENCIER

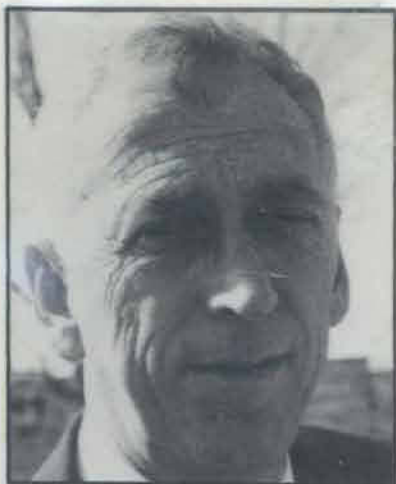


DE KINGSTON

Les cent cinquante premières années

1835  1985

HV
9510
.K5
K53
1835-1985
F
c.2



DENNIS CURTIS — Lorsque M. Curtis quitta son pays natal, l'Angleterre, pour immigrer au Canada en 1957, il pensait y trouver des rues pavées d'or, mais il y trouva le parfait bonheur ou presque. Électricien de métier, M. Curtis en est à sa troisième carrière depuis qu'il assume le poste d'administrateur régional des Communications dans la Région de l'Ontario pour le Service correctionnel du Canada. M. Curtis est également comédien et joue fréquemment au théâtre Domino, à Kingston. Bref, M. Curtis est un homme heureux à la fois dans sa carrière et dans sa vie personnelle. Il s'intéresse depuis longtemps au vieux pénitencier de Kingston et il est ravi d'avoir collaboré à la rédaction de ce livre!



ANDREW GRAHAM — Originaire de Smith's Falls, en Ontario, M. Graham s'est joint au Service correctionnel en mars 1974 à titre d'agent de classement. À la fin de l'année 1980, il était directeur du pénitencier de Kingston, soit le plus jeune à occuper un poste semblable. Alors qu'il était directeur, M. Graham se rendit vite compte que ce pénitencier était spécial. Cette imposante forteresse qui est inscrite dans les annales de l'histoire canadienne l'a toujours fasciné. M. Graham demeure à Lansdowne (Ontario) à la ferme "Locust Grove". Toutes les semaines, il fait la navette entre Locust Grove et Ottawa où il travaille maintenant comme directeur des politiques sur les questions correctionnelles au ministère du Solliciteur général.

Canada

CB
14

LE PENITENCIER DE KINGSTON

Les cent cinquante premières années







©Ministre des Approvisionnements et Services Canada 1987

En vente au Canada par l'entremise de nos

agents libraires agréés
et autres librairies

ou par la poste auprès du:

Centre d'édition du gouvernement du Canada
Approvisionnement et Services Canada

Ottawa (Canada) K1A 0S9

Also available in English under the title:
Kingston Penitentiary
The First Hundred and Fifty Years

Publié par le Service correctionnel du Canada
avec l'autorisation du Solliciteur général du Canada

au Canada: 24,95\$

à l'étranger: 29,95\$

ISBN 0-660-91462-X
N° de catalogue JS82-37/1985F

Prix indiqué sous réserve de changement sans préavis



LE PÉNITENCIER DE KINGSTON
Les cent cinquante premières années

1835-1985

Photos et illustrations:

Office national du film
Archives de l'Université Queen's
Archives provinciales de l'Alberta
Conseil des archives de la Saskatchewan
Archives publiques Canada
Whig-Standard de Kingston

HV
9510
'KS
KS3
1835-1985
F
e-2



LE PÉNITENCIER DE KINGSTON :

Les cent cinquante premières années ,

1835-1985 /

AUTEURS

Dennis Curtis Andrew Graham Lou Kelly Anthony Patterson

AVEC LE CONCOURS DE

Cecilia Blanchfield

CONCEPTION GRAPHIQUE

Richard Turgeon, WUFF Design, Ottawa

PHOTOGRAPHIE

Dave Bryant Mary Daemen Richard Turgeon Barrie Wright

DIRECTEUR DE LA RÉDACTION

John Vandoremalen



DÉDICACE

Ce livre est humblement dédié à tous ceux qui, employés, détenus ou simples citoyens, ont été associés de près ou de loin au pénitencier de Kingston.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS

INTRODUCTION 1
LA DÉPORTATION AUX COLONIES - "Un cauchemar de violence et de saleté repoussante." Les pénitenciers en Amérique du Nord. Au Canada. "Retiré et éloigné." Le dilemme d'un pénitencier. Le pénitencier et la collectivité - Liens familiaux. Le plus vieux pénitencier canadien.

CHAPITRE I 13
LA NAISSANCE - L'opinion réformiste. Le système du travail en commun. Choix de l'emplacement. La première construction. Les six premiers détenus. Croissance rapide.

CHAPITRE II 25
LES PREMIÈRES ANNÉES - Le premier directeur. Aucune limite à l'influence de la religion. Un silence strict. Un régime fruste. Des "omnipraticiens". Les prisonniers militaires. La résidence du gouverneur général. Les soldats: un cran au-dessus des criminels.

CHAPITRE III 37
ANNÉES DE CONTROVERSE - "Administrée avec compétence et sagesse." Un "plan sinistre" pour déménager le pénitencier. Conflit interne. La première enquête publique. Des temps difficiles. Le directeur perd des pouvoirs.

CHAPITRE IV 48
VENTS DE CHANGEMENT - La routine quotidienne du directeur. Maintien des châti-

ments. Un asile pour les "criminels déments". Restauration de la discipline au sein du personnel. Premiers privilèges pour les détenus. Construction d'autres pénitenciers. Nouvel accent sur le redressement.

CHAPITRE V 61
LES TRAVAUX FORCÉS - Location de la main-d'oeuvre. Des produits variés et de qualité. Vigilance pendant le travail. Nouvelles constructions pour diminuer l'oisiveté. Des fabriques à refaire des hommes. Les années de guerre. Nouvel accent sur l'enseignement et l'apprentissage. Aux premières loges.

CHAPITRE VI 73
LE PÉNITENCIER DE KINGSTON ET LA COLLECTIVITÉ - Portsmouth avait un avantage. La taverne Beaupré. "Les visiteurs créent du mécontentement." Critiques des médias. Le voisinage du pénitencier. Marchandises et services. Des détenus comme voisins. Changements internes. Divertissements et événements sportifs. "Ils se rattrapent", moyennant un peu d'aide.

CHAPITRE VII 87
LES FEMMES AU PÉNITENCIER - "Un lamentable pis-aller." Propositions de solution. Nouvelle prison des femmes. La presse pénitentiaire. Bon ordre et application. Les surveillantes en chef. Ampoules, coupures et ongles cassés.

CHAPITRE VIII 97
EN PURGEANT SA PEINE - Travail accompagné d'une routine rigoureuse. La cloche, la cloche, toujours la cloche. Le dénombrement. Une routine monotone. La panacée du prisonnier. Les temps changent.

CHAPITRE IX 109
EN SAUTANT LE MUR, EN PASSANT PAR LA PORTE OU EN FILANT AU GALOP! - Des fuites en douce. Les premières tentatives d'évasion. Un sentiment de sécurité. Une entrée par effraction. Le cas étrange et tragique du Dr Dill. Évasion du trou. L'évasion de Red Ryan. Évasion du pavillon cellulaire principal. Évasion avec violence. Construit pour durer.

CHAPITRE X 125
À L'ÉMEUTE!!! - L'émeute de 1932. L'émeute de 1954. L'émeute de 1971.

CHAPITRE XI 135
LE PÉNITENCIER DE KINGSTON AUJOURD'HUI - Nouveau rôle. Faute de pouvoir s'évader par le corps, faire s'évader l'esprit. L'isolement protecteur. Programmes, produits et services modernes.

LE PÉNITENCIER DE KINGSTON 145
APRÈS 150 ANS
Reportage photographique

ÉPILOGUE 155

DES NOMS ET DES ANNÉES 159
Directeurs — 1834 - 1985
Menu typique des années 1880
La journée d'un directeur d'établissement en 1847
Vocabulaire des initiés
Visiteurs dans les établissements
À la mémoire
Ministres responsables du pénitencier de Kingston

REMERCIEMENTS

Avec les années, bien des gens se sont attachés à l'histoire et au "folklore" du pénitencier de Kingston. Fascinés par cet établissement, ils se sont appliqués à approfondir diverses facettes de son passé et se sont intéressés aux nombreux facteurs de la vie sociale qui ont présidé à sa naissance ou qui influent sur son activité.

Nous sommes honorés d'avoir pu réunir dans ce livre une partie de leurs recherches. Il ne s'agit pas d'une histoire définitive du pénitencier, ce qui, du reste, n'est pas notre dessein. Nous racontons en mots et en images l'histoire d'une forteresse silencieuse de pierre calcaire qui a assisté à la naissance et à la croissance d'un pays, et survécu aux vents du changement durant cent cinquante ans, véritable monument, "retiré et éloigné", élevé au châtement et au redressement. C'est l'histoire de tous ceux dont la vie a été liée au pénitencier de Kingston.

La rédaction d'un livre comme celui-ci exige l'appui, le temps et les efforts d'un grand nombre de personnes. Notre entreprise n'aurait pas pu démarrer sans l'approbation de M. Arthur Trono, sous-commissaire du Service correctionnel du Canada, région de l'Ontario. Son aimable appui qui l'a parfois amené à écarter volontairement ses propres opinions a rendu possible la mise en chantier de l'ouvrage. Nous tenons également à remercier pour son appui et son encouragement M. Donald R. Yeomans, ancien commissaire aux services correctionnels, qui nous a maintes fois incité à la recherche de ce qui nous paraissait inaccessible.

Nous tenons à remercier également M. John Braithwaite, sous-commissaire aux communications, Service correctionnel du Canada. M. Braithwaite a accueilli le projet avec l'enthousiasme et la bienveillance qui ont caractérisé sa distinguée carrière. C'est grâce à sa persistance et à sa détermination que ce livre a pu voir le jour.

Le livre était à moitié achevé au moment où Mary Dawson est devenue la vingt-troisième personne à assumer la direction du pénitencier de Kingston. Sans son aimable appui, sa constante patience et son indulgence, nous n'aurions pas pu poursuivre nos recherches.

Anne MacDermaid, archiviste à l'Université Queen's et présidente de la Société d'histoire de Kingston, nous a généreusement fourni des documents et prodigué son encouragement. Margaret Angus, écrivaine et historienne bien connue, dont les écrits ont porté sur la région de Kingston, son architecture et ses familles, nous a apporté une étude très utile ainsi que des renseignements et des perspectives approfondies. L'histoire de Kingston est riche et variée et Margaret nous a aidés à établir avec justesse le lien entre la vie du pénitencier et la collectivité environnante.

Comme pour tout autre livre, le manuscrit connut plusieurs versions avant d'être prêt pour l'impression. Donna Eyre-Koen, du pénitencier de Kingston, nous a apporté une aide patiente et joyeuse en dactylographiant le texte, en déchiffrant plusieurs types d'écriture et, travail plus ardu encore, en dactylographiant des textes désordonnés pendant que s'élaborait la première version. Nous devons également des remerciements à Linda Halladay et aux employées de l'unité de traitement de texte de la Prison des femmes, qui ont introduit dans leurs appareils les

premières versions, les manuscrits révisés et les notes marginales. Le manuscrit final a été révisé par Christiane Picard et Louis Genest et dactylographié par Hélène Armstrong, qui ont eu un travail long et ardu à faire pour intégrer les modifications de dernière heure et produire un manuscrit de calibre professionnel.

Katherine Graham et Ruth Barton méritent aussi un merci spécial pour nous avoir fait part de leurs opinions franches et sincères après avoir lu le manuscrit. Leurs commentaires sur la forme du texte nous ont apporté un point de vue extérieur et objectif inestimable sur des aspects que considèrent souvent comme admis ceux d'entre nous qui travaillent dans un pénitencier.

Enfin, peut-être que tous ces efforts n'auraient pas été possibles sans l'initiative, le dynamisme et la contribution personnelle de Murray Millar du Service correctionnel du Canada. Murray a conservé des documents et des objets pendant une bonne partie de sa carrière, bien avant que son activité ne reçoive la reconnaissance et l'appui voulus. Sans la contribution et la persistance personnelles de Murray, nos recherches n'auraient pas pu démarrer.

Dennis Curtis
Andrew Graham
Lou Kelly

Kingston, le 31 mars 1985



INTRODUCTION

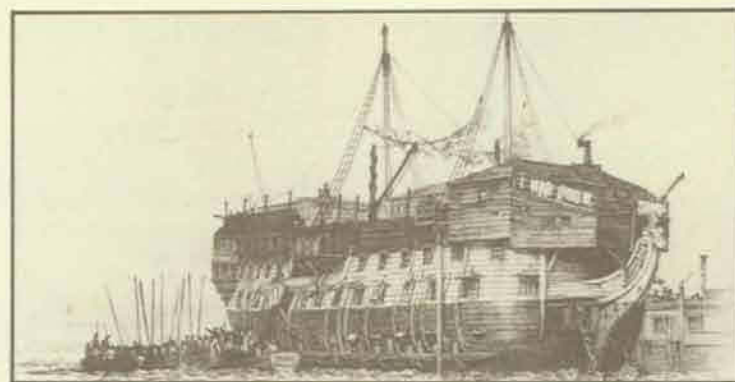
LA DÉPORTATION AUX COLONIES

INTRODUCTION

Les premiers "Penitentiary Houses" (ou maisons pénitentiaires) virent le jour en Grande-Bretagne à la suite d'une loi adoptée en 1779 sur les instances du célèbre réformateur John Howard. À sa mort, en 1790, John Howard s'était acquis, pour ses études et ses descriptions détaillées des horreurs et des carences des prisons de son temps, une renommée telle qu'une statue fut élevée à sa mémoire dans la cathédrale St. Paul. Cette statue a été d'ailleurs la première statue commémorative commandée pour ce lieu de culte. Nommé shérif du comté de Bedford en 1773, Howard entreprend sans tarder l'inspection des prisons, ce qui l'amène à se déplacer de plus en plus loin à une époque où les voyages étaient coûteux, inconfortables et dangereux. Les

conditions pestilentielles et les souffrances extrêmes qu'il dépeint dans son ouvrage **The State of the Prisons in England and Wales**, paru en 1777, émeuvent immédiatement le public et le Parlement.

De fait, Howard n'avait constaté que l'aboutissement de plusieurs siècles de cruauté répressive dans les prisons où l'on faisait bon marché de la vie humaine. En Angleterre aussi bien qu'en Europe, la peine de mort était le châtimement de presque tous les crimes. En Angleterre, sous le règne du roi Henri VIII, on procédait à quelque 2 000 pendaisons par année et au 18^e siècle, on comptait encore plus de 200 crimes passibles de la peine de mort. Outre les crimes les plus évidents, le fait d'enlever une héritière, d'estropier du bétail, de couper des arbres, de laisser des poissons s'échapper d'un étang, de commettre un sacrilège et de voler du linge était passible de la peine capitale.

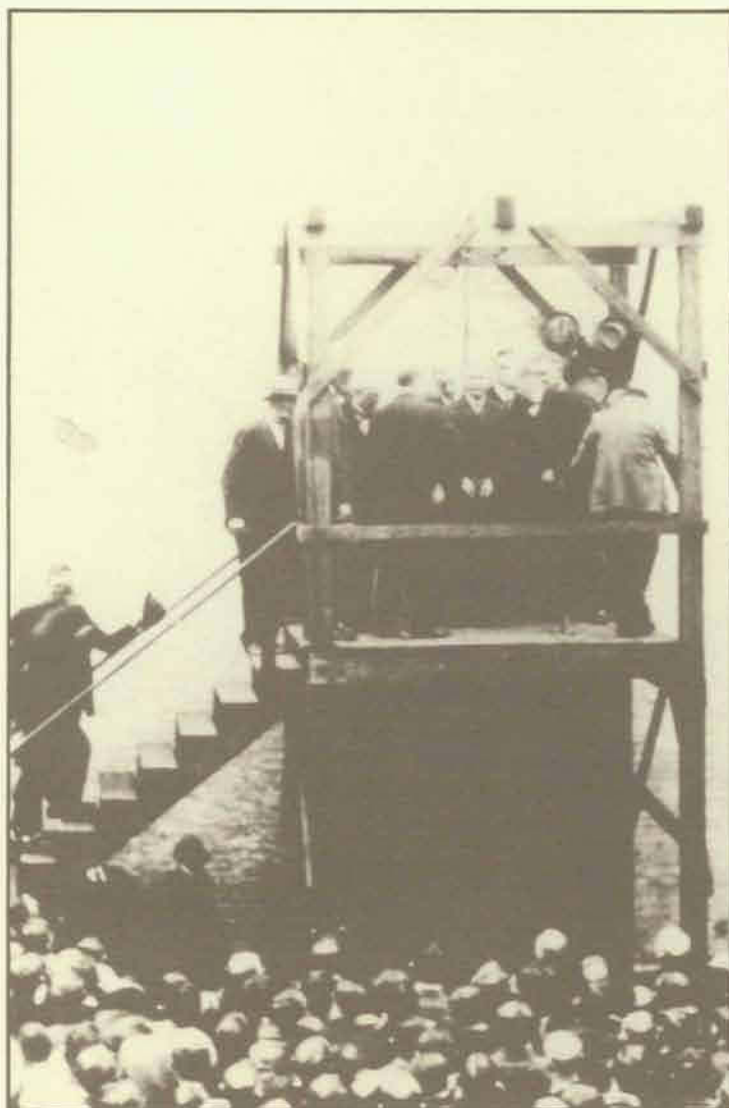
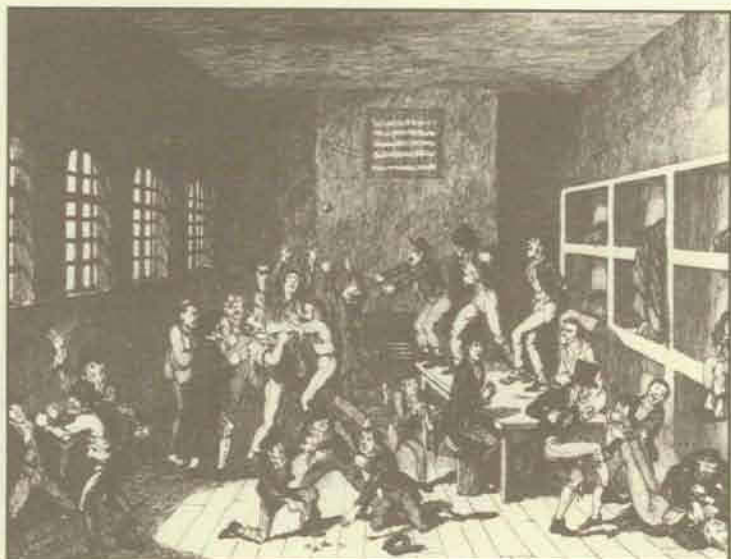


DÉPORTATION AUX COLONIES

Le dégoût du public pour ces mesures extrêmes finit par amener les tribunaux à commuer la plupart des peines de mort en emprisonnement ou en déportation. L'Amérique reçut 2 000 condamnés par année jusqu'à la guerre de l'Indépendance, en 1776, après quoi la Grande-

Bretagne fit de l'Australie sa principale colonie pénitentiaire. Le Canada y déporta lui aussi des condamnés qu'il envoyait d'abord en Angleterre puis à la Terre de Van Diemen, maintenant la Tasmanie, en Australie. Du Haut-Canada partent 92 prisonniers, en 1838, et cette pratique se maintient jusqu'en 1853. On ignore le nombre des condamnés qui revinrent au Canada après l'expiration de leur peine, mais nombreux furent ceux qui ne devaient jamais revoir le pays. Le voyage, qui pouvait durer plus de six mois sur des mers déchainées, se faisait dans des conditions d'encombrement et de maladies de toutes sortes. Les prisonniers qui survivaient au voyage étaient loués aux colons libres, comme main-d'oeuvre à bon marché.

Si le sort des déportés était pénible, il valait mieux que la prison. Les geôles du 18^e siècle n'appartenaient pas à l'État. Les geôliers, des entrepreneurs privés, se faisaient payer les services les plus élémentaires. Le prisonnier était mis aux fers et ne les quittait qu'à condition de soudoyer ses geôliers. Il n'existait pas de fonds publics pour nourrir les détenus. Celui qui avait de l'argent



pouvait survivre dans un certain confort, mais le condamné sans le sou finissait par mourir de faim si le typhus, qu'on appelait fièvre des prisons, ne l'emportait pas avant.

“UN CAUCHEMAR DE VIOLENCE ET DE SALETÉ REPOUSSANTE”

Dans *The State of the Prisons*, John Howard peint un tableau cauchemardesque de

violence et de saleté dans des lieux où les gangs de détenus font la loi et où seuls les plus forts ont quelque espoir de survivre. Ce système ne visait pas le redressement du criminel ni l'amendement de sa conduite. Ce système était plutôt axé sur le châtiment et la vengeance et porté sur la torture physique systématique.

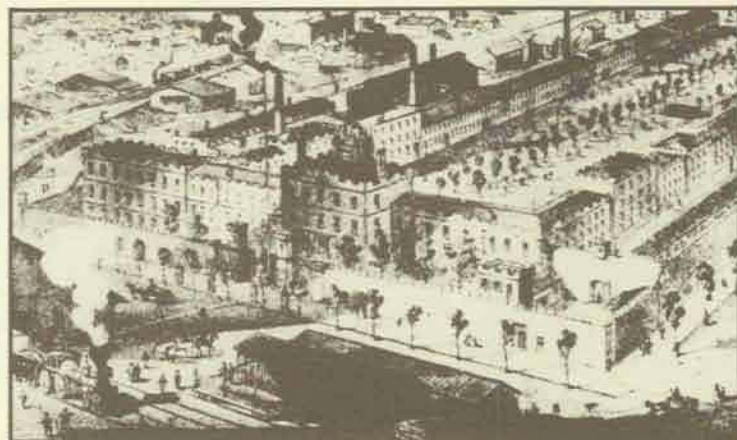


Dans les recommandations qu'il fit au Parlement britannique, Howard demandait que soient ouvertes des maisons spéciales de pénitence, c'est-à-dire des pénitenciers où les criminels seraient empêchés de commettre d'autres crimes et amenés à renoncer à leurs infâmes habitudes. Pour ces établissements destinés aux criminels endurcis et condamnés à une longue peine, Howard demandait un régime où prévaudraient l'hygiène, la sobriété, la frugalité, "le travail le plus dur et le plus servile qui, surtout, devait être pénible", et un "uniforme grossier portant certaines marques ou insignes bien visibles, tant pour humilier les prisonniers que pour faciliter leur poursuite en cas d'évasion." Le prisonnier aurait à purger chaque tiers de sa peine dans une catégorie d'établissement distincte, où les rigueurs de la détention et du travail

seraient progressivement adoucies dans la mesure où la conduite du détenu et son application au travail étaient jugées satisfaisantes.

LES PÉNITENCIERS EN AMÉRIQUE DU NORD

Cette manière de traiter la criminalité gagna rapidement l'Amérique du Nord. En 1789, les Quakers construisent le premier pénitencier d'Amérique, en Pennsylvanie. Aux suggestions de John Howard, ils ajoutent la notion de détention en cellule. Le fait d'enlever au détenu toute possibilité de communiquer avec autrui était considéré comme un moyen de renforcer la pénitence, chemin du redressement. C'est du moins ce qu'on espérait, à une époque où l'on associait le comportement criminel au péché. On allait plus tard considérer ce comportement comme une maladie, puis comme un désordre de l'environnement social, mais l'établissement pénitentiaire allait se révéler adapté à toutes les théories, le dénominateur commun étant que la société ne voulait pas de criminels en liberté. L'expansion démographique et l'augmentation de la criminalité créèrent une demande pour des lieux de détention plus sûrs. Au tournant du 19^e



siècle, on construisit dans d'autres États des États-Unis naissants, des prisons tout aussi peu attirantes. Celle qui était la plus proche du Canada, la prison d'Auburn, se trouvait dans le nord de l'État de New York.

AU CANADA

Dans le Haut-Canada, les prisons locales qui relevaient des municipalités étaient ordinairement très inadéquates. Elles étaient trop encombrées pour pouvoir contenir, voire même contrôler, tous les prisonniers que les tribunaux leur envoyaient. Comme en Angleterre, la peine capitale sanctionnait près de deux cents crimes, mais elle était rarement appliquée. À partir de 1841, on reconnut les travaux forcés dans les pénitenciers comme châtiments de remplacement et seuls le meurtre et la trahison restèrent passibles de la peine de mort au Canada.

Mais l'état de quasi-rébellion qui s'était installé dans les prisons locales hâta la décision de construire un pénitencier provincial. Le 1^{er} juin 1835, le pénitencier provincial de Portsmouth, plus tard appelé pénitencier de Kingston, du nom de la ville la plus proche, recevait ses six premiers détenus. Depuis cent cinquante ans, il est l'un des grands pénitenciers canadiens à sécurité maximale. Pendant une bonne partie de cette période, il a été le seul.

"RETIRÉ ET ÉLOIGNÉ"

Il avait été décidé de construire le pénitencier de Kingston en un lieu "retiré et éloigné" des localités en plein essor du Haut-Canada, exception faite, naturellement, de celle où il serait érigé. C'était là un important virement par rapport à une conception correctionnelle axée sur



la localité. Cette nouvelle conception impliquait un nouvel univers carcéral qui soustrairait le détenu à sa communauté et réglerait sa vie suivant une stricte discipline. Elle introduisait également une nouvelle conception sociale du châtimement et du redressement.

Depuis qu'il existe des pénitenciers et même bien avant, la société s'applique à résoudre les problèmes de la criminalité, à prévenir le crime, à neutraliser les criminels et à les corriger. Le pénitencier constituait une solution partielle au problème et non une solution globale. Ce n'était pas une solution parfaite, pas plus que maintenant. La solution parfaite au problème de la criminalité continue à échapper aux sociétés humaines même les plus civilisées et les plus avancées. Il n'existe qu'une variété de solutions imparfaites parmi lesquelles celle du pénitencier. Cette méthode a évolué avec les années, parallèlement aux idées.

LE DILEMME D'UN PÉNITENCIER

L'histoire du pénitencier de Kingston montre comment le Canada s'est occupé de ses criminels et même, dans une certaine mesure, qui

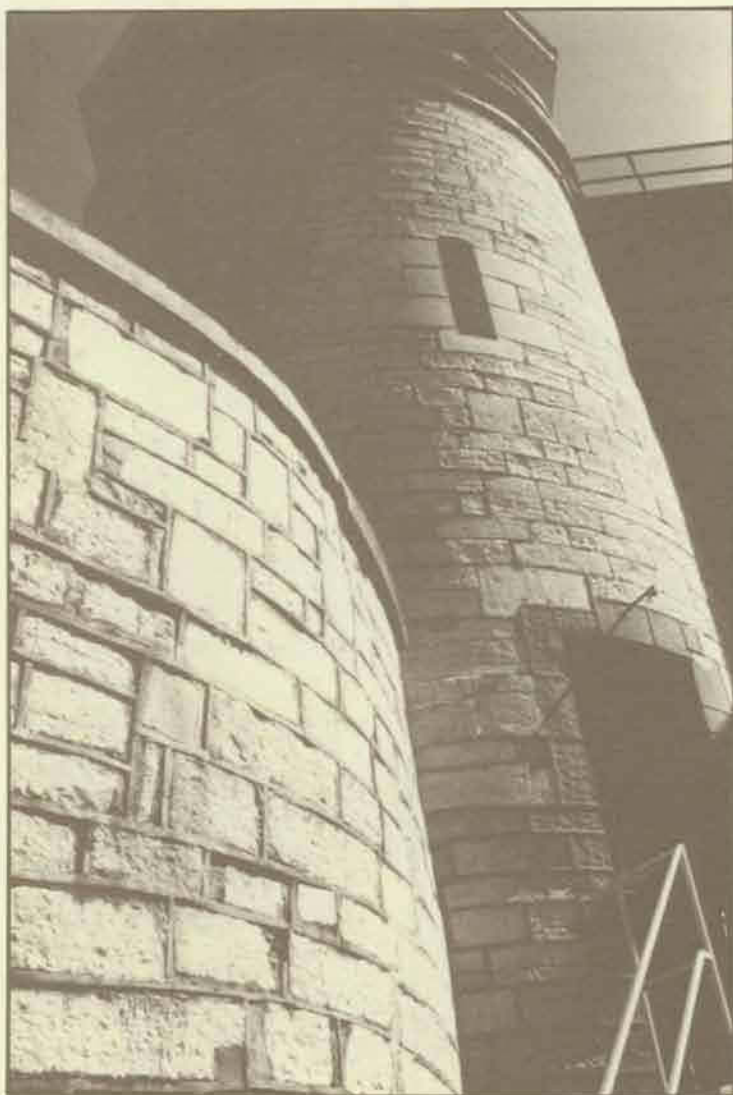
sont ces criminels. Tout au long de son histoire, il s'est trouvé confronté au dilemme du principe même d'un pénitencier: détention et correction. Le pénitencier a été borné par des murs épais et de hauts miradors pour empêcher les détenus de s'évader. Les prisons locales étaient alors trop encombrées et trop insuffisamment dotées pour pouvoir y arriver. Les hauts murs du pénitencier de Kingston, la soumission des détenus à une stricte discipline et leur contrôle sont nés du

besoin d'assurer en toute sûreté leur garde et leur détention. Ils expliquent pourquoi il a connu si peu d'évasions, pourquoi les désordres qui se sont produits derrière ses pierres muettes paraissent tellement exceptionnels et aussi pourquoi les mystères de sa routine quotidienne excitent tant la curiosité du public.

Les gens demandent à un pénitencier de garder les détenus qui y sont envoyés, en particulier les criminels dangereux, aussi longtemps qu'en ont décidé les tribunaux. C'est ce que fait le pénitencier de Kingston depuis tant d'années. Mais il s'occupe aussi du redressement des détenus. La définition qu'on a donnée de cette tâche a évolué d'une façon radicale avec les années.

Au commencement du siècle dernier, pénitencier signifiait méditation, pénitence et réflexion sur une vie de crime. Le terme impliquait aussi, suivant la formulation de John Howard, un contrôle sévère axé sur le travail forcé. Nous verrons avec quel zèle implacable Henry Smith poursuivit cet objectif. Cet homme fut le premier à diriger le pénitencier de Kingston, mais aussi le premier à être sévèrement blâmé par une commission d'enquête publique et le premier à être congédié.

À d'autres époques, le pénitencier a également signifié formation des détenus et acquisition d'une discipline personnelle par le travail. Le travail forcé était une punition, mais aussi un moyen de redressement. Comme nous le verrons, le directeur Ponsford, durant les premières années du 20^e siècle, dirigea le pénitencier en fonction de ces principes. Avec l'évolution des idées sur le redressement des criminels, le pénitencier modifia l'image qu'il avait de sa mission. L'application des sciences sociales pour changer les comportements et les attitudes des détenus modifia profondément

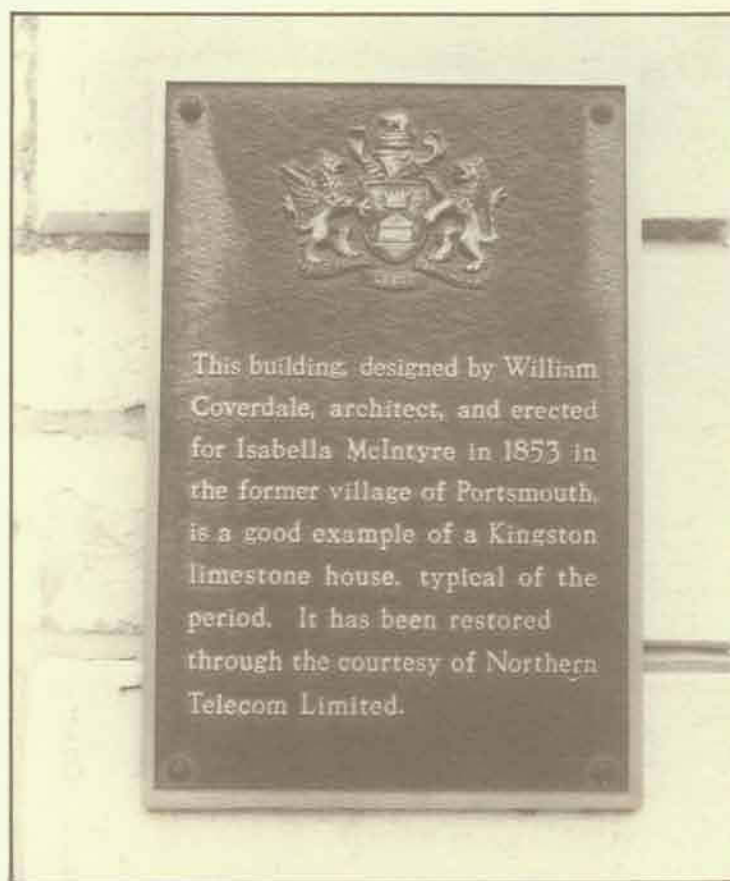
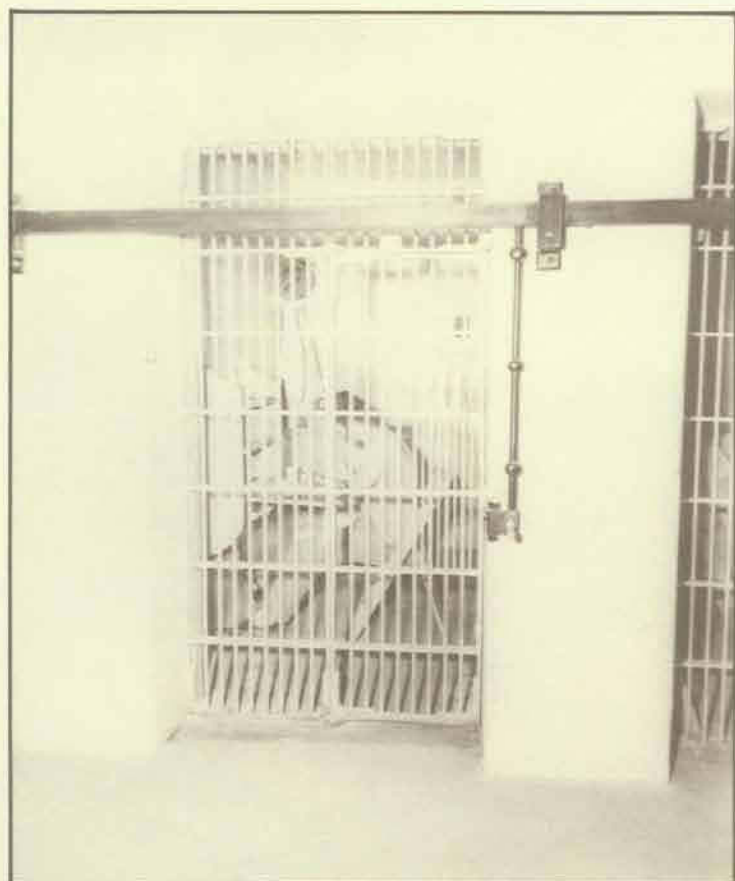


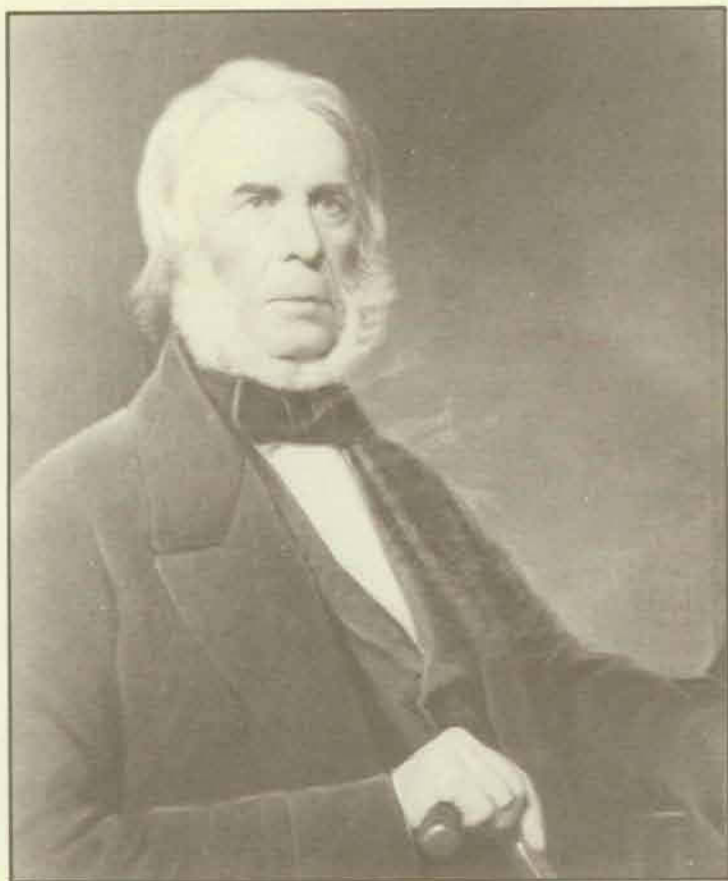
les principes correctionnels et atteignit son point culminant quand le pénitencier de Kingston devint Centre régional de réception, au cours des années 1970.

LE PÉNITENCIER ET LA COLLECTIVITÉ - LIENS FAMILIAUX

Pendant toutes ces années, le pénitencier de Kingston a exercé une influence sur la collectivité qu'il servait, en même temps qu'il en subissait lui aussi l'influence. Son architecte principal, William Coverdale, devait par la suite remplacer un architecte de Montréal pour parachever l'actuel hôtel de ville de Kingston. On lui doit également les plans de l'asile de Rockwood, construit pour

les criminels déments près du pénitencier de Kingston, ainsi que plusieurs demeures de Kingston, dont bon nombre existent encore. Le 8 octobre 1850, au cours d'un mariage double, le fier architecte voyait sa fille et son fils s'unir le même jour à deux membres, le frère et la soeur, de la famille Creighton. William Miles Coverdale épousait ce jour-là Jane Creighton qui mourut en 1865. Peu après ce décès, William Miles épousa en secondes noces Fannie O'Neil. Leur fils, William Hugh, allait au tournant du siècle devenir ingénieur et administrateur d'une société. C'est lui qui réunit la collection de peintures canadiennes William Coverdale, qui fut présentée au public par les Archives nationales d'Ottawa. Quant à Frances Coverdale, elle avait fait un choix



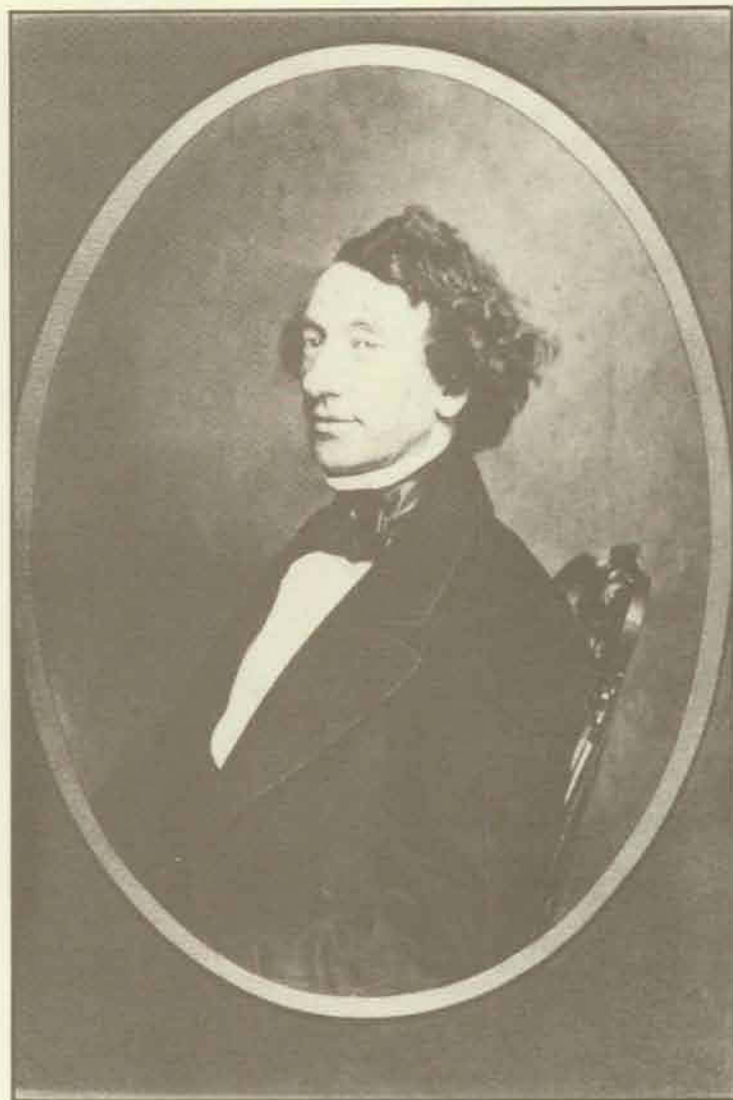


particulièrement heureux en s'unissant à John Creighton. Ce dernier fut maire de la ville de Kingston de 1863 à 1865, puis directeur du pénitencier de 1871 jusqu'à sa mort, en 1885. Le fils cadet de Frances et de John, Robert Creighton, suivit les traces de son père en occupant le poste de directeur du pénitencier durant la Première Guerre mondiale.

Le premier médecin du pénitencier de Kingston, James Sampson, avait été maire de Kingston avant l'accession de celle-ci au rang de ville, en 1846. Le Dr Sampson, qui devait dénoncer plus tard les mauvais traitements infligés aux détenus durant les premières années du pénitencier, allait devenir président de l'hôpital de Kingston (qui occupait l'immeuble où s'est réuni le

premier Parlement du Canada, en 1841) et premier doyen de la faculté de médecine de l'Université Queen's.

John Counter, qui fut longtemps le premier maire de la "ville" de Kingston, ne toucha jamais de traitement du pénitencier de Kingston, mais les archives montrent qu'il fut un pourvoyeur régulier du pénitencier en farine et autres aliments. Dix ans avant la construction du pénitencier, Kingston comptait environ cinq cents familles, mais dix ans



après son ouverture, le pénitencier comptait, lui, près de cinq cents détenus à nourrir, à loger et à pourvoir en d'autres objets de première nécessité. Ce marché captif était et demeure assez intéressant pour un fournisseur.

Le pénitencier a touché bien des familles. Les maires en furent souvent les directeurs. Voici un John A. Macdonald, voisin du pénitencier et député à l'Assemblée législative, qui se porte à la défense d'un Henry Smith traîné au banc des accusés. Voici encore des gouverneurs généraux, qui vécurent et souvent moururent à l'ombre du pénitencier de Kingston. Ou encore la famille qui exploitait la taverne locale, mais gardait un de ses fils dans le personnel du pénitencier pour assurer une certaine sécurité. Voici aussi les enfants nés et élevés au pied du mirador III, au centre du mur ouest, ou encore le commerçant qui trouvait moyen de faire des bénéfices dans l'enceinte du pénitencier. Bien des familles, de génération en génération, ont été associées aux froides et dures pierres du pénitencier de Kingston.

Parmi les habitants qui étaient établis dans la région de Kingston en 1835, ou même dans le Haut-Canada et le Bas-Canada (devenus le Canada de l'Ouest et le Canada de l'Est en 1841, puis l'Ontario et le Québec), dans ce territoire que le pénitencier allait servir seul pendant plus de trente ans de construction intensive du pays, rares étaient ceux qui pouvaient éviter un lien quelconque avec lui. Peut-être avaient-ils un membre de la famille parmi les agents ou les détenus. Peut-être étaient-ils parmi les milliers de visiteurs qui franchissaient les portes de la prison chaque année, ou acheteurs des produits du pénitencier ou l'un des fournisseurs des tonnes de marchandises absorbées chaque jour par ses ateliers et ses cuisines. Ou peut-être étaient-ils agents d'un système de justice pénale s'efforçant

tant bien que mal d'envoyer les criminels en ce lieu. Bref, le pénitencier de Kingston a toujours eu un effet marqué sur la vie de la collectivité.

LE PLUS VIEUX PÉNITENCIER CANADIEN

Sur les rives pittoresques du lac Ontario, à bonne distance de l'île Wolfe et face à la frontière des États-Unis, le pénitencier de Kingston est construit comme une forteresse des plus hermétiques. L'efficacité et la compétence de son personnel de sécurité sont également à la hauteur de l'image qu'il projette. Pas un autre pénitencier au pays n'existe depuis aussi longtemps. Le pénitencier de Kingston représente une tranche d'histoire et de traditions vivantes pour le Service correctionnel du Canada. Il fait également partie de l'histoire du Canada. C'est un endroit qui, depuis plus longtemps que n'existe le pays lui-même, sert de dernier lieu de châtiment pour les criminels les plus notoires et les plus dangereux du pays.



Ce pénitencier ayant servi depuis si longtemps de symbole principal du châtement au sein de la société canadienne, il aurait été facile de présenter son historique sous un angle négatif. Cependant, le pénitencier cherche depuis ses débuts à atteindre le double objectif de la détention et du redressement et il importe de comprendre comment ces deux objectifs ont été poursuivis à l'intérieur de ses hauts murs. Les pages qui suivent jettent un regard sur la vie du pénitencier, mais ne constituent pas l'historique définitif de ce grand établissement qu'a toujours été le pénitencier de Kingston. Elles présentent plutôt une sélection de faits saillants appartenant à l'histoire du plus ancien pénitencier canadien et à la collectivité dont il fait partie.

La prison constitue un monde clos et autonome. Toutefois, à l'instar de toute société, il s'y est établi un *modus vivendi*. Le public, qui prête surtout attention aux évasions spectaculaires ou aux émeutes sauvages, a rarement l'occasion de voir comment s'y déroule la vie de tous les jours, ce que mangent les détenus ou comment est réglée leur vie. Il ne connaît guère non plus le personnel et la manière dont il s'acquitte, avec zèle et dévouement, de son travail. Il voit rarement l'interaction entre le monde extérieur et le monde retiré et supposément isolé qui vit à l'intérieur de l'enceinte.

Ce livre a été écrit à l'occasion du 150^e anniversaire du pénitencier de Kingston. Notre visite dans ses murs nous amènera à voir tant ses aspects spectaculaires que banals. Elle commence, comme pour les milliers de détenus qui sont entrés au pénitencier, par l'imposante porte nord.





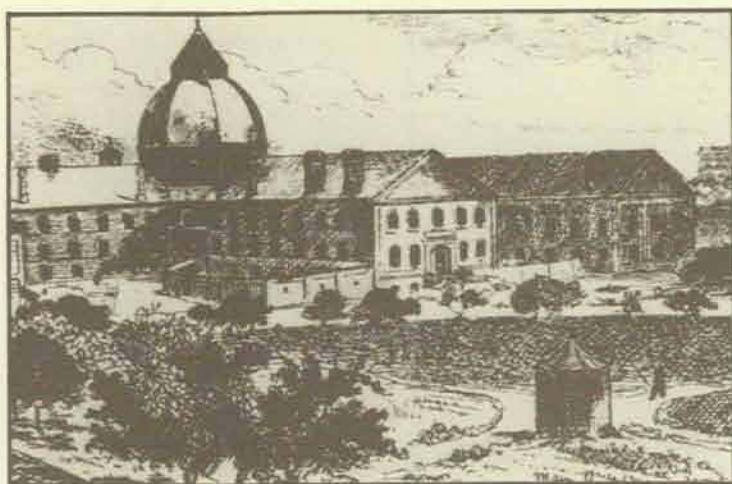
CHAPITRE I

LA NAISSANCE

LA NAISSANCE

Le pénitencier provincial de Portsmouth a reçu ses premiers détenus trente-deux ans avant la Confédération.

Le projet d'un pénitencier administré par la province avait été présenté à l'Assemblée législative du Haut-Canada et avait reçu l'appui du grand public. Dès 1826, le problème de la criminalité préoccupait l'opinion publique qui estimait que les sanctions existantes étaient insuffisantes. Dans un éditorial paru le 29 septembre 1826, le *Chronicle de Kingston* affirmait:



“Les causes plaidées aux dernières assises tenues en notre localité démontrent dans les circonstances présentes l'inefficacité de la loi actuelle. Ainsi, un homme a été jugé pour être revenu après avoir été banni aux assises précédentes. Bien que le juge en chef, en rendant la deuxième sentence, ne lui laissât aucun espoir d'échapper à l'exécution, le malheureux montra par son impassibilité qu'il n'éprouvait aucune terreur à subir sa terrible peine. De fait, il avait si peu tenu compte de la sentence du tribunal qu'il

s'avéra au procès qu'il n'avait jamais quitté la province après sa première condamnation. Le bannissement ou la déportation, en quoi est ordinairement commuée la peine de mort applicable à tous les crimes sauf le meurtre, constitue, en mettant les choses au pire, non seulement une absence pure et simple de châtiment, mais aussi, croyons-nous avec certitude, une peine dont le condamné ne fait absolument aucun cas neuf fois sur dix. Le système du pénitencier, qui a donné de bons résultats en Angleterre et aux États-Unis, quoique pas aussi bons que ne l'espéraient ses tenants, permettrait ici de mieux lutter contre la progression de la criminalité. Si l'exécution de la sentence était assurée comme il se doit, les individus deviendraient moins insoucians, ce qui contribuerait certes à faire réduire les nombreux cas de condamnations répétées pour récidive.”

En 1826, Hugh Thomson, éditeur, homme d'affaires de Kingston et membre de l'Assemblée législative du Haut-Canada, présentait pour la première fois en Amérique du Nord britannique l'idée de la construction d'un “pénitencier”. Il fallut cinq ans de charges répétées pour obtenir les appuis voulus. Les prisons de district étaient à cette époque bondées. Leur contrôle échappait aux gardiens et les évasions étaient de plus en plus fréquentes, alimentant la crainte du public voulant que le crime soit devenu incontrôlable. Thomson et son collègue John Macaulay, de Kingston, furent chargés d'enquêter sur la possibilité d'ouvrir un pénitencier. Leur rapport, présenté à l'Assemblée législative en 1831, en recommandait la construction.



L'OPINION RÉFORMISTE

Thomson écrit: "Un pénitencier, comme son nom l'implique, doit être un lieu où un individu est amené pour s'y repentir de ses fautes et s'amender; s'il produit cet effet, tant mieux, car la religion y gagne. Mais il suffit déjà pour le public que la punition soit si terrible que la seule perspective de la recevoir de nouveau détourne le criminel d'une récidive et que sa seule description dissuade les autres du crime." Thomson introduisait la notion de dissuasion devant les résultats totalement négatifs qu'avaient donnés d'autres formes de châtimement comme le bannissement et la pendaison.

Les idées "monacales" de Thomson étaient fort différentes des objectifs des prisons locales. Il prévoyait des endroits spéciaux pour les prévenus et d'autres pour les criminels endurcis. Le pénitencier pourrait également servir de lieu de refuge pour les pauvres et de prison pour les débiteurs insolvables. Le redressement du criminel par le travail forcé, la méditation et la pratique de la religion, conditions de détention préconisées dans le rapport Thomson/Macaulay de 1831, reflétait l'opinion réformatrice. L'Assemblée approuva d'emblée le rapport. En 1832, elle vota un

*Estimate of the Probable Cost of erecting
the Penitentiary, near the Town of Kingston,
made by William Power Superintendent and
John Mills, Assistant Prisoner -*

1. Cost of South Wing	£10000.0.0
the Wing cannot be finished without building the Rotunda in which there will be 120 Cells, which will form a part of East and West Wings, the cost of which will be	7250.0.0
2. North Wing, to contain Officers, Prisoners, &c.	6250.0.0
3. Dining Hall, Chapel, Hospital, Kitchen &c.	5750.0.0
4. To finish the East Wing	5750.0.0
5. To finish the West Wing	2625.0.0
6. Master & Deputy Jailors	2675.0.0
7. General Department	2750.0.0
8. For Ships, Ammunition &c.	2000.0.0
9. For Ammunition & Prisoners, &c.	7500.0.0
10. For Ammunition & Prisoners, &c.	1300.0.0
11. For temporary Shops, tools, Machinery &c.	56850.0.0

Kingston 19th November 1833
*S. H. The above estimate is made upon the supposition
 that the Prison will be done by hired men, but
 should it be done by convict, it will be for the
 space, with the exception of the three first items, one
 half -*
Wm Power Superintendent
John Mills Assistant

crédit de 100 livres sterling pour l'élaboration de plans et l'estimation des coûts de construction du pénitencier.

LE SYSTÈME DU TRAVAIL EN COMMUN

Afin de recueillir des idées, Thomson et Macaulay visitèrent plusieurs établissements pénaux de l'est des États-Unis, dont Sing Sing, Blackwell's Island et le pénitencier d'Auburn, dans l'État de New York.

Au pénitencier d'Auburn, les visiteurs purent observer le système du travail en commun. Pendant le jour, de l'aube au crépuscule, les détenus effectuaient en groupe les travaux forcés dans un silence absolu. La nuit, ils étaient détenus séparément. Thomson et Macaulay observèrent les détenus au réfectoire, assis de manière à ne pas pouvoir communiquer entre eux. Ce système les impressionna. Ils rejetèrent la formule plus draconienne appliquée en Pennsylvanie (parfois appelée "système de la séparation") suivant laquelle les détenus étaient toujours tenus isolés les uns des autres. Le système disciplinaire pennsylvanien avait été conçu par la communauté Quaker pour la prison de la rue Walnut à Philadelphie, géné-

ralement considérée comme le premier véritable établissement correctionnel en Amérique du Nord.

Thomson et Macaulay recommandèrent l'adoption du système du pénitencier d'Auburn et l'embauche de William Powers, son sous-directeur, qui les avait accompagnés pendant la visite de ce pénitencier. Powers a été chargé de concevoir et de superviser la construction d'un pénitencier selon ce système.



CHOIX DE L'EMPLACEMENT

Thomson et Macaulay avaient également pour mandat de recommander un emplacement convenable. Deux endroits furent considérés: Hamilton, à l'ouest de Toronto, un trajet d'une journée en diligence, et la baie de Hatter, près du village de Portsmouth, à courte distance de marche de Kingston. À Portsmouth se trouvaient de grandes quantités de pierres calcaires pouvant servir à la prison et fournir aux détenus du "travail forcé" en quantité suffisante. Situé sur le lac Ontario, l'emplacement de la baie de Hatter offrait un accès facile pour le transport des marchandises par eau. La localité voisine,



Kingston, constituait un marché éventuel pour y écouler les marchandises produites par les détenus et acheter les approvisionnements nécessaires au fonctionnement du pénitencier. Un régiment de la garnison britannique et un gros contingent de la milice canadienne étaient cantonnés à Kingston et, en cas d'urgence, pouvaient venir à la rescousse. Le pénitencier pourrait servir aussi de prison militaire. Enfin, détail non négligeable, les deux membres de la commission étaient de Kingston. La balance penchait nettement en faveur de la "Cité du Roi". Avec le temps (1952), Portsmouth allait être absorbée par la ville de Kingston. Mais depuis bien longtemps déjà, on désignait son pénitencier comme le pénitencier de Kingston.

Dans leur rapport à l'Assemblée législative, Thomson et Macaulay écrivaient:



"Après avoir examiné avec grand soin tous les terrains situés dans la ville ou près de la ville de Kingston, nous avons jugé qu'on ne pouvait trouver, à plus proche distance de la ville, un endroit réunissant les avantages d'une salubrité parfaite, d'un accès facile au transport par eau et d'une abondance de belles pierres calcaires autre que le terrain n° 20, qui se trouve dans la première concession du canton de Kingston, à environ un mille à l'ouest de la ville. En conséquence, la moitié



ouest de ce terrain, propriété des héritiers de feu Philip Pember et qui s'étend sur cent acres jusqu'à la baie de Hatter, sur le lac Ontario, à l'arrière de la première concession, a été achetée pour la somme de mille livres. L'espace situé entre le lac et la route s'étend sur une quinzaine d'acres, dont neuf ou dix seront enclos par les murs du pénitencier. Du côté ouest se trouve un excellent port où les bateaux peuvent s'approcher à quelques pieds du rivage."

LA PREMIÈRE CONSTRUCTION

À l'automne de 1834, une première aile, l'aile sud, était achevée à l'aide de la main-d'œuvre locale. Le bâtiment comportait 144 cellules sombres, alcôves sans air dotées d'un seau pour les excréments et d'un lit mince accroché au mur. Alignées à dos sur cinq étages, les cellules avaient trente pouces de largeur. La détention dans un espace exigu était considérée alors, et le fut aussi par la suite, comme un élément essentiel du processus pénitentiaire. Les nouvelles cellules qui furent construites sur quatre étages en 1885 avaient une surface d'un mètre et demi carré, soit

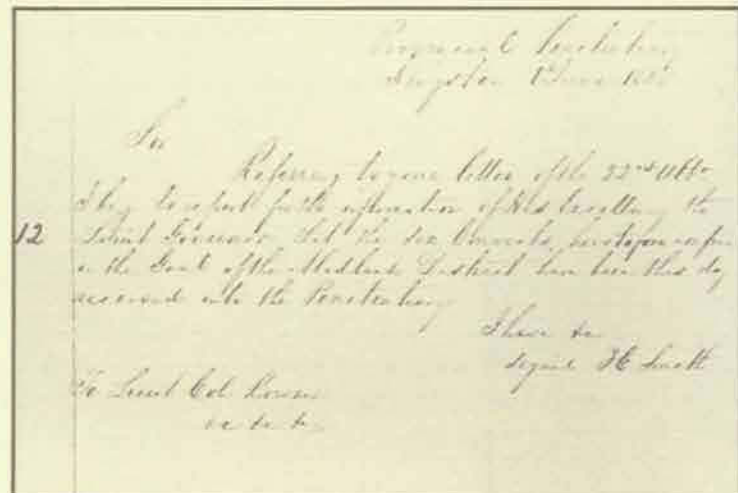
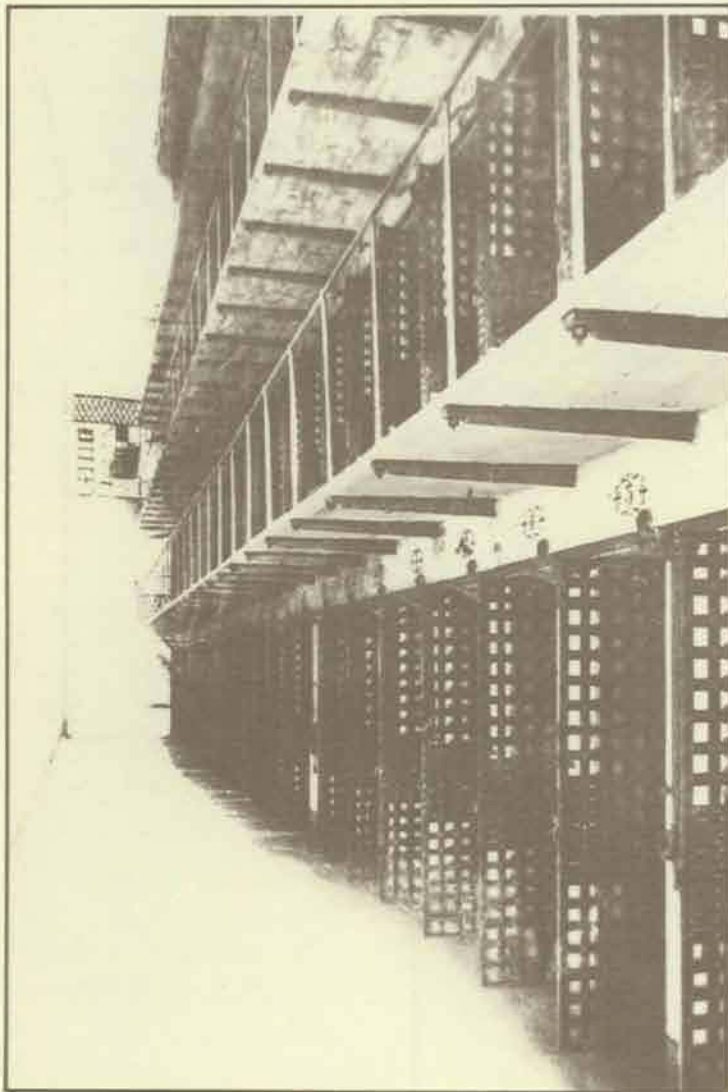
moins qu'un cabinet dans une salle de toilettes publiques.

Mais la prison, toute neuve qu'elle était, resta vide en 1834, car l'Assemblée législative n'avait pas voté les crédits pour nourrir et entretenir les détenus.

On se plaignit des coûts. Un libéral déplora que "12 500 livres aient été dépensées à ériger une aile énorme, laide et inachevée pour un bâtiment immense . . . autant d'argent englouti". Il ne

s'agissait pas d'une mince somme pour l'époque. En faisant des hypothèses raisonnables sur les taux de conversion de l'argent et l'inflation, il pouvait s'agir de l'équivalent de deux à trois millions de dollars de 1985. Le coût estimatif de tout le pénitencier, suivant les plans initiaux, était de 56 850 livres, soit environ 13 millions de dollars d'aujourd'hui. Cependant, on aura une idée de l'échelle des dépenses dont il s'agit si l'on sait que le navire de guerre de première classe *St. Lawrence*, qui était armé de 104 canons, avait été construit à Kingston vingt ans plus tôt pour environ 300 000 livres sterling.

L'Assemblée vota de maigres crédits pour l'exploitation du pénitencier en 1835 et les six premiers détenus y arrivèrent le 1^{er} juin de la même année. On leur assigna un numéro matricule qu'ils devaient porter sur leurs vêtements et qui les identifiait. Il allait s'écouler plus d'un siècle avant que les détenus ne soient appelés par leurs noms. Les six furent immédiatement affectés à l'achèvement des locaux qui devaient leur servir de lieux de détention, à eux et aux milliers de détenus qui leur succéderaient.





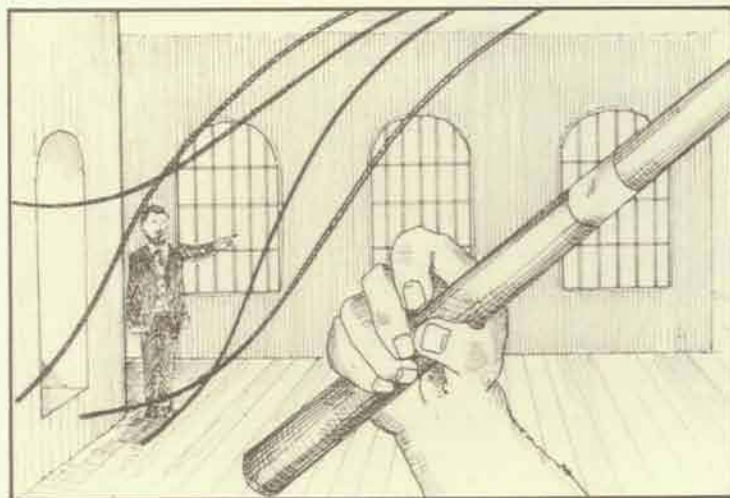
LES SIX PREMIERS DÉTENUS

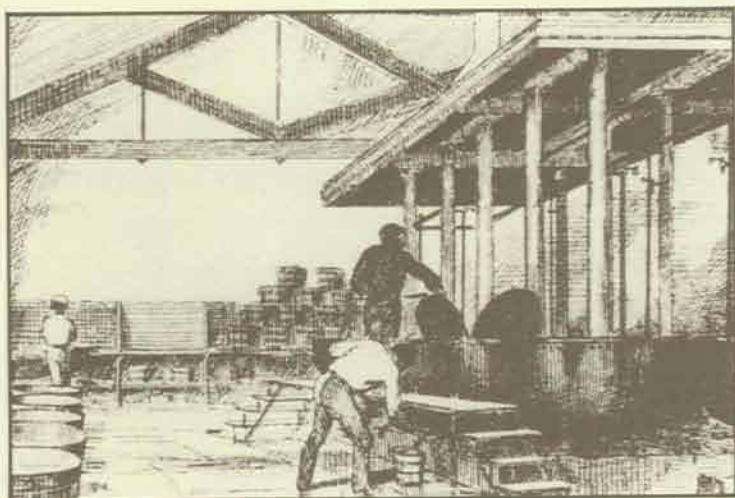
Le premier prisonnier admis à l'établissement se nommait Mathew Tavender. Originaire du district de Home, dans la région de York et Simcoe, il avait été condamné à trois ans de prison pour un vol important. On lui assigna la cellule n° 4, dans l'aile sud, du côté est de la deuxième rangée. Deux jours plus tard, il fut envoyé tailler la pierre, le premier de milliers d'autres qui devaient extraire la dure pierre calcaire du comté de Frontenac avec leur ciseau et leur traîneau. Il semble avoir fait de rapides progrès, car il fut promu maçon le 22 juillet, plâtrier trois jours plus tard et poseur de briques le 5 septembre. Il se tint peinard ou du moins évita les punitions pendant un certain temps, mais subit le fouet le 30 août 1835, trois mois après son arrivée, ayant été condamné à six coups en même temps que John Hamilton.

Ce dernier était le détenu n° 2. Reconnu coupable d'un délit grave, il était également condamné à trois ans. On l'avait envoyé tailler la pierre le troisième jour (chacun des détenus, sauf le cuisinier, fut affecté à des "travaux" les deux premiers jours, pendant qu'on déterminait leurs

talents et les tâches à leur assigner). Hamilton resta tailleur de pierre à la carrière pendant les deux années qui suivirent. Tombé malade, il fut maçon jusqu'à ce qu'on le libère, le 18 avril 1838, en même temps que Tavender. Les coups de fouet qu'ils subirent ensemble donnent à croire qu'ils avaient peut-être tenté de communiquer entre eux, ce qui était strictement défendu. Le silence était une règle inflexible et toute infraction était sévèrement punie. Ces deux détenus, ainsi que les prisonniers n°s 3, 4 et 5 se connaissaient probablement, car ils avaient été condamnés le même jour et venaient du même district. La cellule de Hamilton était contiguë à celle de Tavender.

Le détenu n° 3 se nommait Edward Middlehurst. Il avait été condamné à cinq ans pour un vol important, mais il fut le premier à être libéré. Il était menuisier depuis près d'un an, le premier détenu à avoir exercé ce métier au pénitencier, quand il tomba malade, en mai 1836, et déménagea de la cellule n° 2, contiguë à celle de Hamilton, à la cellule 17, située dans la troisième rangée, du côté est. Son mal était peut-être contagieux: son nom disparaît du registre d'écrou après avoir figuré comme malade pendant trois mois. Peut-être fut-il gracié, ce qui était durant





les premières années une façon assez courante d'agir avec les détenus gravement malades, alors que les soins aux malades chroniques étaient un acte d'héroïsme médical, même dans la société des gens libres. Il valait mieux tenir le malade loin de la prison pour qu'il ne propage pas son mal à l'intérieur. Et s'il devait mourir, mieux valait qu'il tré-passe ailleurs, car le pénitencier n'était pas équipé pour la mort. Il n'avait pas de cimetière et en cas de décès d'un détenu, il devait payer un fossoyeur.

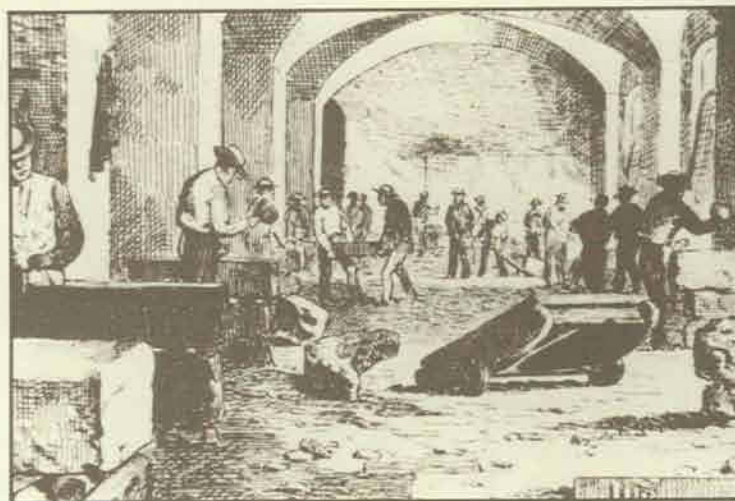
Le détenu n° 4, John O'Rorke, avait également été condamné à cinq ans pour un vol important. Il fut le premier à subir la peine du fouet, le 15 juin, deux semaines après son arrivée. Ce jour-là, il reçut cinq coups de lanières de cuir brut, puis six autres le 13 juillet. O'Rorke tailla la pierre pendant tout le temps qu'il passa au pénitencier de Kingston et ne fut jamais libéré. Il mourut en prison, un matin de la fin de novembre 1838.

À la faveur d'une confusion survenue dans la cuisine le premier jour, le prisonnier n° 5, John Dayas, fut nommé cuisinier dès le lendemain. C'était un poste important pour le moral comme pour le physique. On lui assigna un assistant, John

Harris (matricule 21) au début de septembre. Mais le n° 21 ne garda son poste que deux semaines, car il fut condamné au fouet et mis aux travaux forcés. Ensuite arriva William Riley, le n° 45, qui fut nommé cuisinier le 28 septembre, juste à temps pour s'initier à la besogne avant que le n° 5, Dayas, ne reçoive huit coups de fouet et ne soit envoyé tailler la pierre, le 16 octobre.

Quand le n° 45 prit charge de la cuisine, il y avait 56 prisonniers à nourrir. Il garda son poste pendant près de deux ans, mais il fut pris à commettre un délit, peut-être à chaparder: une tentation permanente dans un secteur d'un pénitencier où se trouvent des marchandises. Le 10 juin 1837, il fut condamné à sept coups de fouet et rétrogradé manoeuvre. Le n° 119, B.R. Snow, le remplaça comme cuisinier deux jours plus tard. La population du pénitencier était de 127 prisonniers et il en arrivait de nouveaux chaque jour.

Le n° 6, dernier prisonnier arrivé le premier jour, est celui qui avait causé la confusion dans la cuisine. Joseph Bonsette était le seul des six qui ne venait pas du district de Home. Il était de Newcastle. Sans doute avait-il déclaré savoir faire la cuisine ou peut-être avait-on supposé qu'un francophone avait plus de talent que les autres





pour la préparation des aliments. Quoi qu'il en soit, ce choix fut une erreur. Après un jour aux fourneaux, le n° 6 était envoyé tailler la pierre. Il resta affecté à la carrière pendant un an, puis tomba malade à l'été de 1836 et purgea ensuite le reste de sa peine comme cordonnier. Au moins, c'était un travail à l'intérieur. Bonsette fut libéré en janvier 1840.

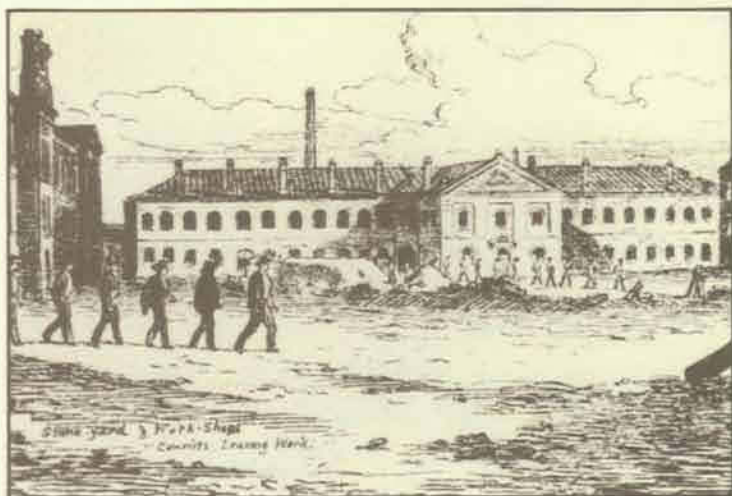
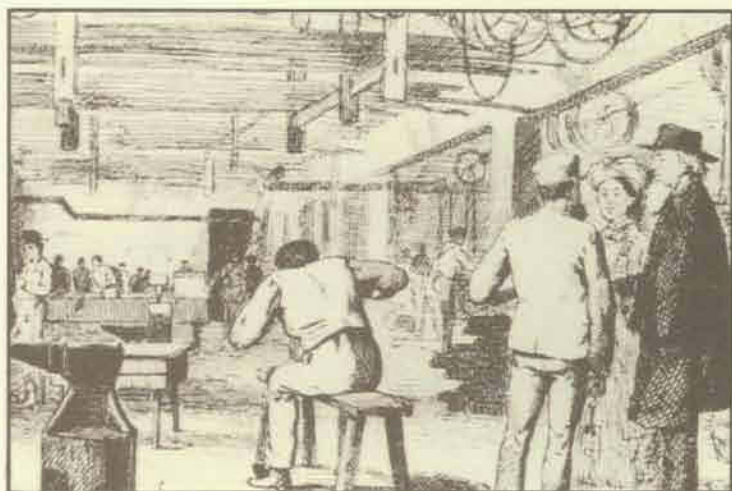
CROISSANCE RAPIDE DE LA POPULATION CARCÉRALE

À mesure qu'augmentait la population du pénitencier, les nouveaux arrivants étaient affectés à de nouvelles occupations ou à de nouveaux métiers. Ils devaient construire leur propre prison et, par leur travail, subvenir à leurs besoins de base et rapporter suffisamment de revenus pour permettre d'entretenir le pénitencier et de payer son personnel. Objectif impossible qui ne fut jamais tout à fait atteint, mais ce ne fut pas faute d'efforts assidus de la part du directeur et des gardiens.

Le détenu n°7, John Endicott, n'arriva que le 8 juillet. L'administration du nouveau pénitencier avait alors défini certains besoins. Elle utilisait des

chevaux pour transporter la pierre à partir de la carrière (plus tard, un chemin de fer allait relier celle-ci au pénitencier). Les chevaux avaient besoin de fers. Le n° 7 fut nommé maréchal-ferrant.

Des tailleurs devinrent bientôt nécessaires, car il fallait vêtir un nombre croissant de détenus d'autant plus que l'automne, annonciateur de la venue prochaine de l'hiver, était déjà là. Six détenus furent chargés, le 4 septembre 1835, de mettre sur pied un atelier de tailleur. Trois d'entre eux étaient, semble-t-il, inaptes à ce métier, mais les détenus n°s 15, 28 et 29, respectivement John



Thompson, Patrick Lamb et John Edwards, devinrent les premiers à exercer un métier qui a survécu, à l'intérieur du pénitencier, jusqu'à nos jours. Le 4 septembre également, le pénitencier accueillait ses trois premières détenues qui se mirent au travail comme couturières, tâche la plus couramment confiée aux détenues du pénitencier de Kingston pendant encore une bonne partie du vingtième siècle.

Le 7 décembre, John Parker, le n° 9, devint le premier peintre du pénitencier, le jour même où Robert Matthews, le n° 54, était nommé mouleur et Sam Armstrong, le n° 42, infirmier. La tâche de ce dernier consistait sans doute à surveiller les malades en attendant que le médecin effectue sa tournée, ce qu'il faisait "tous les jours à l'heure prévue, sauf quand il devait s'absenter du voisinage". Il y avait un hôpital au pénitencier, mais il n'était pas facile d'y entrer pour deux raisons. Premièrement, le médecin estimait que "si l'hôpital était ouvert à tous ceux qui étaient inscrits sur sa liste de patients, il pourrait finir par poser un grand problème en donnant aux détenus l'occasion de communiquer et de se concerter." De plus, les locaux de l'hôpital logeaient aussi les détenues qu'on avait amenées au pénitencier de Kingston sans les annoncer et il avait fallu les isoler des hommes pour des raisons tout aussi évidentes qu'aujourd'hui (on trouvera d'autres détails sur les détenues au chapitre VII).

On put combler rapidement, mais non adéquatement, les postes vacants dans les divers métiers avec l'arrivée de nouveaux détenus en 1836. Ces nouveaux arrivants avaient rarement la formation voulue pour exercer les fonctions qu'on leur assignait. Ils ne manifestaient pas tous de la bonne volonté. Bien des nouveaux étaient révoltés et pleins de rancœur. L'attitude était aussi importante que l'aptitude.

Il fallait que quelqu'un s'occupe des tonneaux servant à l'eau et aux provisions. Le n° 18, William Freer, fut le premier à exercer la fonction de tonnelier à laquelle il fut affecté le 18 janvier. Le détenu n° 85, Keys Gleason, a dû dire qu'il savait se servir d'une scie, car il fut nommé scieur le jour même de son entrée au pénitencier, le 24 août. Le premier charron, nommé Lester Smith (matricule 96), commença à exercer ce métier le 1^{er} octobre.

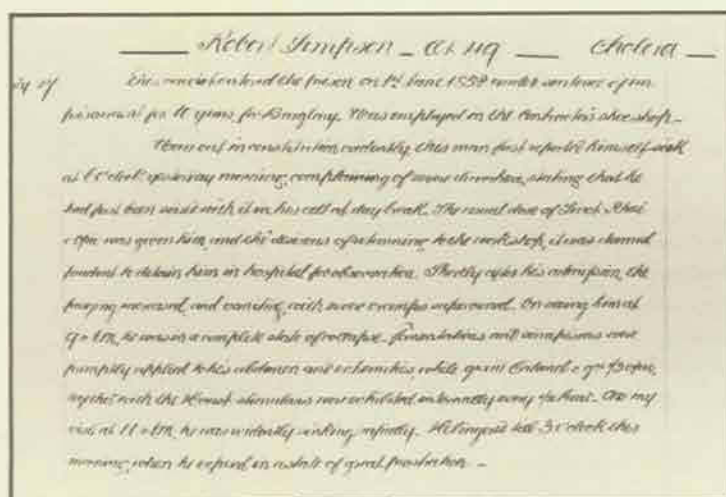
Après une courte interruption en 1836, alors que le gouvernement refusa de voter d'autres crédits pour la construction du pénitencier, la vie de l'établissement devint une course pour l'achèvement des cellules au rythme de la croissance de la population carcérale. Les ailes s'étalèrent à partir de la rotonde centrale ou dôme principal. Il fallut dix ans avant que ne soient achevés les murs du pénitencier. L'enceinte se refermait donc sur un complexe d'un peu moins de 12 acres. La population des détenus ne cessait de grossir. En 1840, le pénitencier comptait 150 détenus et 340 en 1845.





CHAPITRE II

LES PREMIÈRES ANNÉES



LES PREMIÈRES ANNÉES

La presse locale fit peu de cas de l'ouverture du pénitencier. On ne saurait s'en étonner, si l'on considère ce qui faisait la manchette ce jour-là. Une épidémie de choléra ravageait alors la localité. La plupart des Kingstoniens étaient trop préoccupés de leur propre survie pour se soucier de leurs nouveaux voisins de la baie de Hatter, ce qui cadrerait bien avec la notion que le pénitencier doit être un "lieu retiré et éloigné" de la communauté.

La loi de 1834 sur le pénitencier autorisait l'embauche d'un effectif composé "d'un directeur ou surveillant principal devant habiter au pénitencier ou près de celui-ci, d'un commis, d'un aumônier, d'un médecin-chirurgien, d'un sous-directeur devant habiter au pénitencier ou près de celui-ci et d'un maximum de 20 gardiens nommés par le Conseil des inspecteurs et occupant leur fonction selon le bon plaisir de Sa Majesté. Le directeur, l'aumônier, le médecin et le sous-directeur sont nommés par le gouverneur... et restent en fonction selon le bon plaisir de Sa Majesté".

Il est fort probable que Hugh Thomson, un des grands artisans de la création du pénitencier, en serait devenu le premier directeur s'il n'était pas décédé de tuberculose à l'âge de 43 ans. Sa notice nécrologique témoigne des difficultés que représentait la vie à cette époque et sous pareil climat. Il laissait dans le deuil son épouse enceinte, mais il avait été précédé dans la tombe par cinq enfants morts en bas âge. Le sixième enfant, celui qui devait naître après le décès de Thomson, mourut également alors qu'il était encore bébé.

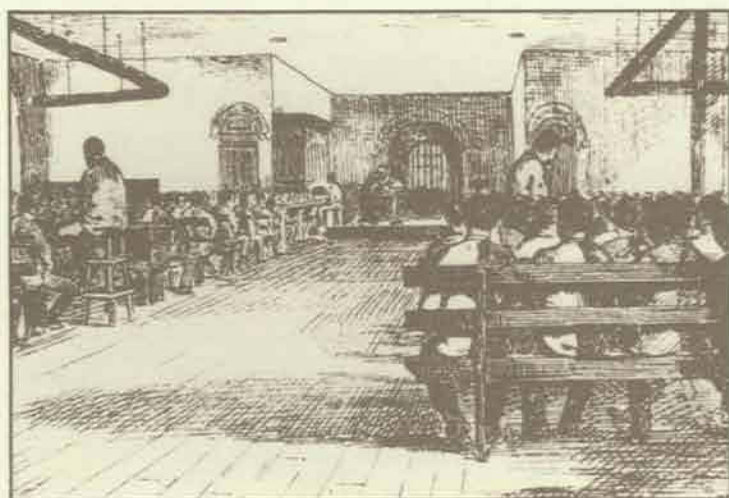
LE PREMIER DIRECTEUR

La place de Thomson comme commissaire chargé de la construction du pénitencier alla à Henry Smith, un immigrant venu de Grande-Bretagne en 1820, qui était devenu grand partisan des Tories du Haut-Canada. Smith et John Macaulay rendent hommage à Thomson dans leur rapport de 1834: "S'il (le pénitencier) se révèle un jour d'une grande utilité pour punir et réprimer le crime, ce dont on ne saurait douter, l'honneur d'avoir fait accepter son existence lui reviendra en grande partie".

Henry Smith devint donc le premier directeur du pénitencier provincial de Portsmouth, nomination que souligna le Chronicle de Kingston. "L'application et l'active vigilance dont sait faire preuve M. Smith le rendent particulièrement qualifié pour occuper ce poste de responsabilité." Ses liens étroits avec le parti au pouvoir à l'Assemblée législative ne l'auraient pas disqualifié non plus!

Au directeur Smith s'adjoignirent, en 1835, William Powers comme sous-directeur et James Sampson comme médecin. Le révérend William Herchmer fut nommé aumônier en 1836. Un Conseil d'inspecteurs fut chargé de superviser

l'administration du pénitencier et John Macaulay en fut nommé président. Le jour de son ouverture, le pénitencier ne comptait pour tout personnel qu'un gardien et un veilleur de nuit, mais son effectif ne tarda pas à grossir. À la fin de 1837, il y avait onze gardiens et 16 gardes permanents ou à temps partiel au service du pénitencier.



AUCUNE LIMITE À L'INFLUENCE DE LA RELIGION

L'aumônier était une figure de proue dans l'organisation du pénitencier. La loi en faisait un "officier", ce qui indiquait clairement que la religion allait jouer un rôle important dans le programme de redressement. Dans leur rapport annuel de 1835, les inspecteurs déclaraient: "De même que le redressement de l'individu, pour être permanent, doit se fonder sur les principes chrétiens, de même aucun régime de discipline carcérale ne saurait être efficace si l'instruction religieuse n'en constitue pas l'élément dominant... il ne saurait y avoir de limites à l'influence sacrée des impressions religieuses dans le coeur du détenu, même le plus criminel".

La religion allait être pendant des années l'ultime espoir des désespérés. Il n'y avait alors ni



criminologue, ni psychologue, ni sociologue. Les aumôniers faisaient de leur mieux pour redonner aux détenus le respect de soi et rescaper les âmes perdues. Les prêtres et les ministres du culte jouissaient d'une haute estime dans la double société qui se côtoyait au sein des pénitenciers. Pendant des années, il fut presque obligatoire d'inclure un bon mot sur la religion et sur les aumôniers dans les rapports annuels comme le fit, en 1887, J.G. Moylan, inspecteur des pénitenciers:

"Il convient d'attacher la plus grande importance au travail des aumôniers, car l'instruction religieuse est considérée comme le moyen le plus efficace de faire connaître aux détenus les principes de la morale et de les sortir de leur état de dégradation. Bien des prisonniers se découragent et tombent dans l'abattement, voire dans le désespoir, d'où il leur apparaît presque impossible de s'en sortir par eux-mêmes, sans l'aide d'autrui. De ce fait, ils deviennent durs et apathiques. Seule la religion peut les réconcilier avec eux-mêmes, avec la société et avec Dieu."

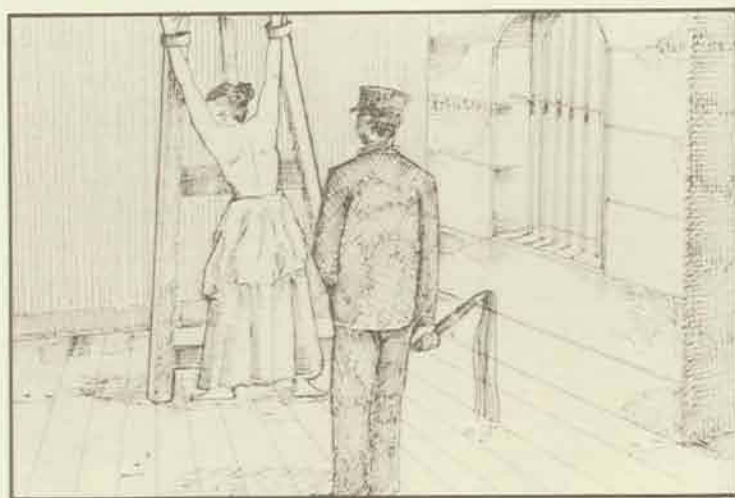
Le côté où se situait l'aumônier ne faisait aucun doute. Il avait notamment pour fonction de convaincre les prisonniers de la justice de leur sentence et de les persuader de suivre le règlement du pénitencier. Cependant, les aumôniers ont beaucoup contribué à sortir le système pénitentiaire canadien de sa brutalité des débuts pour l'amener au caractère plus humain qu'il revêt maintenant. Plus d'un aumônier a été un héros pour maints détenus en les aidant à se rendre la vie plus tolérable.

Quand le pénitencier de Saint-Vincent-de-Paul ouvrit ses portes, en mai 1873, on y transporta par bateau 119 prisonniers de Kingston. Les détenus étaient accompagnés de leur nouvel aumônier, un aumônier catholique romain, le père Joseph Leclerc, venu de Montréal pour faire le voyage avec eux. Durant la décennie où il fut aumônier du pénitencier, le père Leclerc s'acquitta d'une grande renommée et se mérita de grandes louanges pour ses écrits. On reconnaît en lui le "premier pénologue canadien". Des extraits de ses rapports étaient employés pour le programme de formation des agents stagiaires au cours des années 1940. En 1961, on rendait officiellement hommage à sa mémoire en donnant son nom à un nouveau pénitencier à sécurité moyenne, l'établissement Leclerc de Laval, près de Montréal.

UN SILENCE STRICT

Si l'aumônier était le vicaire du Tout-Puissant, le directeur semblait se prendre, par moments, pour le Tout-Puissant lui-même. Dès le début, le directeur Smith, avec l'appui entier du sous-directeur Powers, s'appliqua à imposer un régime sévère visant à redresser les détenus par la réflexion, le travail forcé et la crainte du

châtiment. Le détenu ne devait pas proférer quelque son que ce soit, sauf circonstances tout à fait exceptionnelles. La nuit, les détenus étaient seuls dans leur cellule, mais ils devaient travailler ensemble de l'aube au crépuscule dans un silence absolu. Ils ne pouvaient ni se parler, ni se regarder, ni se faire des signes, rire ou faire des gestes, sauf aux gardiens, par un signal de la main, et seulement pour leur travail et leurs besoins. Il leur était interdit, sous peine d'un châtiment corporel sévère, de regarder les visiteurs, de chanter, de danser, de siffler, de courir, de sauter ou de faire quoi que ce soit qui pût troubler le silence et l'harmonie.



Le directeur Smith se révéla fort apte à appliquer le genre de discipline qu'on semblait avoir envisagé au cours des débats à l'Assemblée législative. Ses sentences, toutes consignées avec application dans les imposants registres des châtiments du pénitencier, allaient de six coups de "chat à neuf queues", un fouet à neuf lanières, "pour avoir ri", au régime au pain et à l'eau "pour avoir fait grand bruit dans sa cellule en imitant l'abolement du chien". Le Conseil des inspecteurs encourageait lui aussi l'usage du fouet comme châtiment de diverses infractions.



Le rapport de la Commission Brown, publié en 1849, énumère les types de punitions imposées durant les premières années:

“De juin 1835 à avril 1842, les punitions infligées ont été le chat à neuf queues et le fouet en cuir brut. C’étaient les seuls types de punitions appliquées, quelle que fût la faute.

“D’avril 1842 à octobre 1846, les types de punitions infligées ont été le chat à neuf queues et le fouet en cuir brut, les fers, l’isolement cellulaire et le régime au pain et à l’eau en remplacement de la ration ordinaire.

“D’octobre 1846 à février 1847, le gouvernement a suspendu l’usage du chat à neuf queues et du fouet en cuir brut.

“De février 1847 jusqu’à maintenant, les types de punitions ont été le chat à neuf queues, la détention dans une caisse, la mise aux fers, la détention dans une cellule sans lumière, la détention dans la cellule du détenu et le régime au pain et à l’eau.”

Le directeur Smith imposa des règlements rigoureux pour bien faire ressortir le caractère punitif de la détention. Le rapport Brown décrit comme suit la routine imposée aux prisonniers: “Silencieusement et docilement, jour après jour,

semaine après semaine, année après année, les détenus du pénitencier de Kingston étaient supposés, chaque matin, franchir d’un pas traînant les corridors du pénitencier pour se rendre au travail, la tête inclinée à un angle les empêchant de regarder l’homme qui les précédait. Ils devaient travailler tout le jour à leur poste sans faire le moindre geste à leurs voisins, revenir au réfectoire du même pas traînant et prendre des repas conçus pour les garder en vie sans flatter le palais, le tout sans communiquer avec quiconque.”

UN RÉGIME FRUSTE

On servait intentionnellement une nourriture monotone et fade. Le régime alimentaire en vigueur figurait dans les rapports que le directeur présentait chaque année au Conseil des inspecteurs. Ce régime paraissait assez convenable sur papier, mais dans l’assiette, c’était une autre affaire. Les gardiens préposés aux cuisines avaient pour consigne d’acheter les morceaux les moins chers et de la moins bonne qualité. Ils prenaient ordinairement au marché local des aliments qui autrement auraient été considérés comme impropres à la consommation humaine. Les installa-

Diet Table of Guards at the Provincial Penitentiary

Monday	Tuesday	Wednesday	Thursday	Friday	Saturday
Breakfast	Breakfast	Breakfast	Breakfast	Breakfast	Breakfast
1 lb. Bread	1 lb. Bread	1 lb. Bread	1 lb. Bread	1 lb. Bread	1 lb. Bread
1 lb. Butter	1 lb. Butter	1 lb. Butter	1 lb. Butter	1 lb. Butter	1 lb. Butter
1 lb. Cheese	1 lb. Cheese	1 lb. Cheese	1 lb. Cheese	1 lb. Cheese	1 lb. Cheese
1 lb. Eggs	1 lb. Eggs	1 lb. Eggs	1 lb. Eggs	1 lb. Eggs	1 lb. Eggs
1 lb. Tea	1 lb. Tea	1 lb. Tea	1 lb. Tea	1 lb. Tea	1 lb. Tea
1 lb. Coffee	1 lb. Coffee	1 lb. Coffee	1 lb. Coffee	1 lb. Coffee	1 lb. Coffee
1 lb. Sugar	1 lb. Sugar	1 lb. Sugar	1 lb. Sugar	1 lb. Sugar	1 lb. Sugar
1 lb. Salt	1 lb. Salt	1 lb. Salt	1 lb. Salt	1 lb. Salt	1 lb. Salt
1 lb. Vinegar	1 lb. Vinegar	1 lb. Vinegar	1 lb. Vinegar	1 lb. Vinegar	1 lb. Vinegar
1 lb. Oil	1 lb. Oil	1 lb. Oil	1 lb. Oil	1 lb. Oil	1 lb. Oil
1 lb. Soap	1 lb. Soap	1 lb. Soap	1 lb. Soap	1 lb. Soap	1 lb. Soap
1 lb. Candles	1 lb. Candles	1 lb. Candles	1 lb. Candles	1 lb. Candles	1 lb. Candles
1 lb. Paper	1 lb. Paper	1 lb. Paper	1 lb. Paper	1 lb. Paper	1 lb. Paper
1 lb. Ink	1 lb. Ink	1 lb. Ink	1 lb. Ink	1 lb. Ink	1 lb. Ink
1 lb. Pen	1 lb. Pen	1 lb. Pen	1 lb. Pen	1 lb. Pen	1 lb. Pen
1 lb. Quill	1 lb. Quill	1 lb. Quill	1 lb. Quill	1 lb. Quill	1 lb. Quill
1 lb. Stationery	1 lb. Stationery	1 lb. Stationery	1 lb. Stationery	1 lb. Stationery	1 lb. Stationery
1 lb. Miscellaneous	1 lb. Miscellaneous	1 lb. Miscellaneous	1 lb. Miscellaneous	1 lb. Miscellaneous	1 lb. Miscellaneous

Provincial Penitentiary
1836

tions d'entreposage étaient loin d'être hygiéniques. La préparation était, pour mettre les choses au mieux, médiocre. La plupart des repas, cuits de grande étuvée, sortaient pâteux et insipides. La nourriture n'était pas assaisonnée. Le pain, souvent moisi, était l'aliment de base sur lequel on comptait le plus. Au tournant du siècle (1899), Douglas Stewart, inspecteur des pénitenciers, exprimait bien l'opinion des détenus quand il a écrit que le "dégoût pour les repas tient à la suite continue et monotone des soupes et des viandes bouillies servies aux détenus et à l'absence constante de viande rôtie et d'assaisonnements."

Les repas étaient préparés par les détenus sous supervision, tout comme de nos jours. Maintenant, des professionnels qualifiés font office d'instructeurs dans les cuisines. Les premières années, on trouvait rarement de telles qualifications chez les gardiens préposés aux cuisines. Ces gardiens n'étaient pas là pour instruire les détenus, mais pour les surveiller. Il pouvait leur arriver de descendre un pigeon avec un arc et des flèches gardés à cette fin dans les cuisines. Le pigeon fut un plat de choix pendant plus de cent ans au pénitencier. On dit qu'une flèche est encore plantée dans une poutre, entre les chevrons. Ce n'est pas la seule qui ait pris le mauvais chemin, comme allait le constater la première commission d'enquête sur le pénitencier. Un gardien des cuisines bien connu pratiquait son tir aux pigeons sur des prisonniers (voir le chapitre III).

Le larcin (vol d'argent) était le crime le plus courant pour lequel les hommes et les femmes étaient incarcérés. Venaient ensuite les vols d'animaux: chevaux, vaches, moutons et autres animaux agricoles ou domestiques, tous énumérés comme délits distincts. Un voleur pouvait écoper d'une année de prison seulement pour avoir volé un cochon ou une vache, mais le vol d'un cheval

ou d'un boeuf pouvait lui valoir cinq ans de pénitencier.

DES "OMNIPRATICIENS"

Les médecins affectés aux pénitenciers canadiens du 19^e siècle avaient une tâche immense. Ils devaient généralement soigner des cas de malnutrition, d'intoxication alimentaire, de dysenterie, de scorbut, de fièvre typhoïde et d'infestation des poux. Ils devaient, dans un pénitencier surpeuplé, protéger les détenus des épidémies mortelles d'influenza et de petite vérole introduites de l'extérieur.

Ils devaient s'efforcer d'isoler les patients atteints d'une maladie contagieuse grave, comme la tuberculose ou la syphilis avancée. Ils pansaient tant bien que mal les victimes des accidents survenant dans les ateliers ou des attaques d'autres détenus. Ils s'occupaient des alcooliques, des toxicomanes, des idiots et des psychotiques. Ils examinaient les nouveaux détenus, traitaient les membres du personnel et leur famille, faisaient des accouchements, arrachaient les dents et pratiquaient des autopsies.

Au surplus, ils devaient s'acquitter de toutes ces tâches dans des locaux sombres, sales, humides et exigus sans l'aide des antibiotiques, des rayons X, d'anesthésiques efficaces, de matériel spécialisé et d'infirmières qualifiées et avec des fonds insuffisants.

Et comme s'il n'était pas déjà assez épuisant de lutter contre la saleté et la maladie, les médecins avaient également un grand nombre de tâches administratives à remplir. Ils étaient chargés de vérifier la qualité de l'eau, d'inspecter les cuisines, de corriger le régime alimentaire et de contrôler la propreté des dortoirs. La loi les obligeait à assister

à tout châtiment corporel qu'ils pouvaient interrompre s'il mettait la vie du prisonnier en danger.

Durant leurs loisirs, ils faisaient partie de comités, tenaient des comptes, compilaient des statistiques et rédigeaient des rapports et des recommandations pour les inspecteurs. On demanda même à un médecin du pénitencier de trouver une meilleure façon de préparer le café.

Certains médecins étaient réellement favorables à leurs patients et défendaient leurs intérêts. (Le premier médecin du pénitencier de Kingston, le Dr James Sampson, fut le principal témoin à charge aux audiences de la commission Brown, en 1848).

D'autres, cependant, étaient paresseux, corrompus et dépourvus de toute conscience professionnelle. Au début des années 1900, le médecin du pénitencier de Saint-Vincent-de-Paul, le Dr L.-A. Fortier, fut sévèrement blâmé pour avoir dispensé avec prodigalité des narcotiques aux détenus.

La plupart des médecins n'étaient pas si indulgents. Ils penchaient ordinairement du côté de la sévérité et étaient fiers quand ils attrapaient un faux malade. Leurs soupçons n'étaient pas sans

fondement. À cette époque tout comme aujourd'hui, les prisonniers déclaraient des maladies imaginaires et de faux symptômes pour pouvoir jouir de la vie relativement facile qu'offrait l'infirmerie.

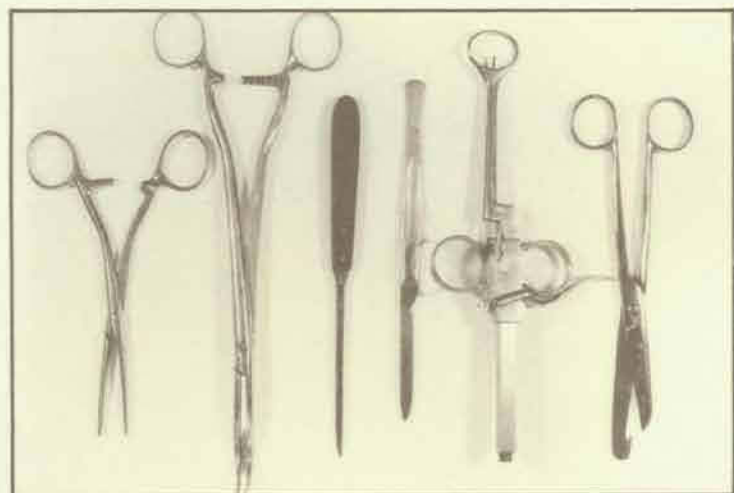
Mais bien des détenus étaient réellement malades. Entre 1885 et 1935, bon nombre de condamnés arrivaient au pénitencier en très mauvaise condition. En 1926, 25 pour 100 des condamnés ont été jugés inaptes au travail ordinaire, car ils avaient besoin d'une attention médicale immédiate. Un prisonnier admis au pénitencier de Kingston en 1927 souffrait à la fois de tuberculose, d'une maladie vénérienne et de la gale. Le malheureux était aussi toxicomane.

Malgré le travail forcé, la nourriture fruste et l'hygiène primitive, bien des détenus recouvraient la santé en prison. Les archives pénitentiaires des années 1920 montrent que 80 pour 100 des prisonniers étaient, à leur libération, en meilleure condition physique qu'à leur arrivée et qu'ils avaient même gagné du poids.

Durant les années 1930, si les soins médicaux dans les pénitenciers sont encore inférieurs à ceux offerts dans la collectivité, on note des signes d'amélioration. Des salles d'opération et des cabinets de dentiste y font leur apparition et les prisonniers peuvent profiter des découvertes médicales récentes. Les médecins des prisons réussissent mieux à combattre les maladies infectieuses, mais ils s'alarment de la montée des maladies "sociales", comme la toxicomanie.

LES PRISONNIERS MILITAIRES

Au cours des premières années de son existence, le pénitencier reçut également des prisonniers militaires. Kingston était un centre militaire et naval depuis la guerre de 1812. Son



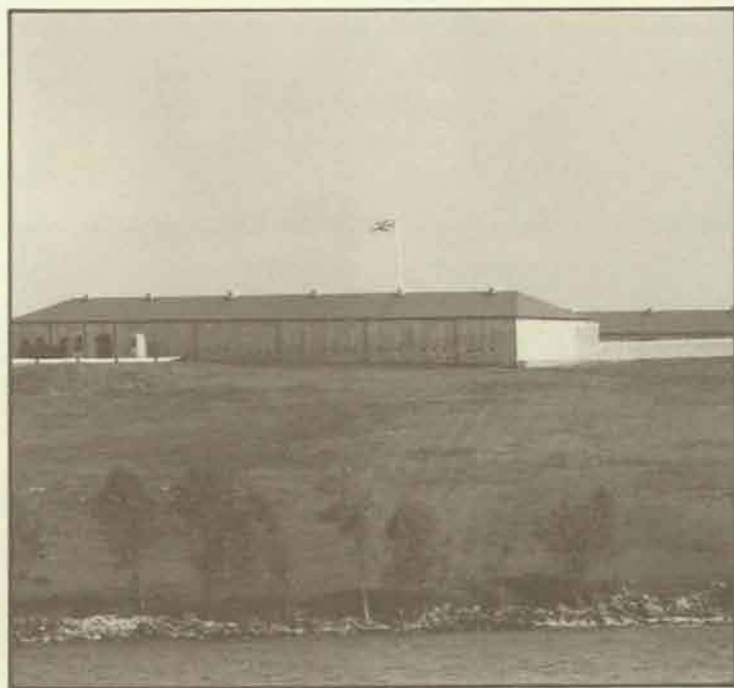
emplacement stratégique, à la jonction d'un des Grands Lacs et du fleuve grandiose, face aux États-Unis qui venaient d'acquiescer leur indépendance, commanda la construction du canal Rideau que réalisèrent les ingénieurs et le corps de génie du colonel John By. Achievé en 1832, le canal était une merveille pour l'époque. On l'avait aménagé afin de pouvoir transporter rapidement des ravitaillements et des troupes, de Montréal à Kingston, en cas d'une reprise des hostilités avec les États-Unis. C'était une voie sinueuse, qui empruntait la rivière des Outaouais jusqu'à Bytown (Ottawa), puis suivait la rivière Rideau. Mais la voie la plus directe, c'est-à-dire le Saint-Laurent, était impraticable aux rapides de Lachine, les mêmes qui avaient arrêté Jacques Cartier trois cents ans plus tôt.



La menace d'une incursion des Américains s'évanouit bien vite, mais le canal Rideau avait montré très tôt l'importance militaire de Kingston. La tradition s'est maintenue de diverses manières et notamment par la construction du Collège militaire royal pour la formation des futurs officiers des Forces armées canadiennes. Au pénitencier de Kingston, la présence des militaires a toujours été perçue comme un élément addition-

nel de sécurité en cas de troubles. Les soldats ont franchi la porte nord plus d'une fois, comme nous le verrons.

Mais en 1843, certains soldats donnaient au directeur Smith du fil à retordre. Le nombre de prisonniers militaires avait tellement augmenté qu'il demanda qu'on modifie leurs sentences pour pouvoir les mettre aux travaux forcés comme le reste des détenus. Le directeur Smith écrivit: "Au cours de l'année passée, plusieurs prisonniers ont été amenés au pénitencier pour des infractions au code militaire, à la suite de sentences de détention

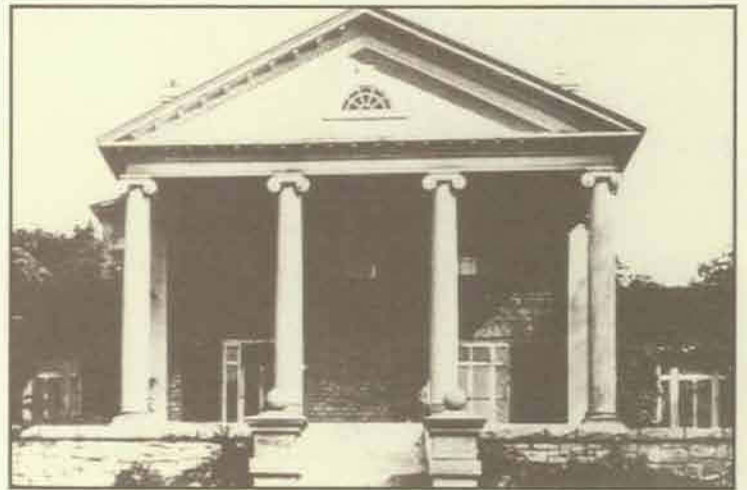


de 30 jours à deux ans rendues par la cour martiale. En certains cas, la cour avait précisé que le condamné devait purger une partie déterminée de sa peine en régime cellulaire, donc sans travaux forcés."

Le directeur Smith considérait qu'en écartant les prisonniers militaires des travaux forcés, on l'empêchait de s'acquitter de la tâche qu'on lui avait confiée d'assurer une stricte discipline par le travail. De plus, les autres détenus qui travaillaient durement à la taille de la pierre regardaient avec envie les prisonniers militaires. À leurs yeux, ceux-ci formaient une classe privilégiée jouissant du calme et du luxe relatifs de la détention en cellule.

Dès le début, il exista un rapport étroit entre le secteur militaire et le secteur pénitentiaire. Dans une lettre au Conseil des inspecteurs en date du 1^{er} octobre 1838, le directeur Smith écrit: "Les troubles qu'a connus le pays l'année dernière ont exigé une vigilance plus grande pour assurer la protection du pénitencier. Aussi, toutes les précautions possibles ont été prises pour placer l'établissement dans un état de défense aussi adéquat que le permettaient les moyens mis à ma disposition." Smith faisait allusion aux courtes insurrections politiques de 1837. Les gardiens supplémentaires affectés au service de nuit devinrent dispendieux à cause de la distance qu'il fallait parcourir depuis le Fort Henry (qui n'est qu'à quelques milles par le lac Ontario, mais à une distance pouvant représenter des heures en cas d'urgence, suivant le temps et l'heure). On décida de poster un garde militaire dans le secteur. À cette fin, lit-on dans le rapport, "une guérite et des baraques ont été récemment érigées sur les terrains du pénitencier, sur ordre du commandant des Forces armées". Pendant une courte période, la guérite et les baraques se trouvèrent en face de la

porte nord, entrée principale du pénitencier, sur un terrain où fut érigée par la suite la maison du directeur.



LA RÉSIDENCE DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL

La présence militaire était favorisée par la présence du gouverneur général du Canada. Trois gouverneurs généraux habitèrent à quelques mètres du pénitencier, à la résidence Alwington, qui se trouvait sur un terrain contigu au pénitencier, du côté est. La résidence Alwington fut rasée par les flammes en 1958, mais un siècle auparavant cette résidence avait été pendant trois éblouissantes années le point central du pouvoir politique et de la réussite sociale dans le Canada de la première époque. Quand Kingston fut choisie en 1841 comme capitale des provinces-unies du Haut-Canada et du Bas-Canada, on rénova et agrandit la résidence Alwington aux frais du public et le gouvernement la loua pour y loger le gouverneur général, lord Sydenham, et y installer un bureau pour son personnel.

Malheureusement, lord Sydenham ne put jouir longtemps des agréments de sa résidence. Moins de quatre mois après son arrivée, il y

mourut des suites de blessures subies lors d'une chute de cheval qu'il fit sur la rue King. En 1843, son successeur, sir Charles Bagot, mourut également dans cette résidence, à quelques pas des murs du pénitencier encore inachevés. Les miradors du côté nord n'allaient pas être terminés avant deux autres années.

Sir Charles Metcalfe vécut un an à la résidence Alwington avant que déménagent à Montréal, la capitale et la résidence du gouverneur général en 1844. Le pénitencier de Kingston avait alors neuf ans et il avait déjà projeté son ombre sur les débuts du Canada-Uni. Il détenait 384 prisonniers dans ses cellules. Avant son départ, le gouverneur général Metcalfe fit don au pénitencier

de sa première collection de livres non religieux, laquelle constitua le noyau de la bibliothèque de la prison. Il fallut attendre un quart de siècle (1869) pour que les prisonniers ayant fait preuve de "bonne conduite" soient autorisés à avoir la lumière électrique dans leur cellule afin de pouvoir lire.

LES SOLDATS: UN CRAN AU-DESSUS DES CRIMINELS

Le directeur Smith finit par obtenir la modification des sentences des militaires, ce qui lui permit de les envoyer aux travaux forcés. Du reste, certains étaient condamnés à des châtiments plus sévères. La Loi sur la mutinerie faisait de la désertion une faute extrêmement grave qui rendait les déserteurs passibles du tatouage de la lettre "D".

Travaux forcés ou non, la présence des détenus militaires faisait bien l'affaire du directeur qui se souciait beaucoup des coûts. À leur libération, ces militaires devaient céder une partie de leur solde, qui servait à défrayer la subsistance du directeur. Dans son rapport annuel de 1844-1845, le directeur Smith signale qu'il y avait 115 soldats au pénitencier cette année-là. C'est à leur présence que tenait la majeure partie de l'augmentation de la population du pénitencier pour l'année. En 1846, leur nombre dépassait les deux cents. Leur séjour au pénitencier allait durer plus de 25 ans.

Avec la croissance de la population des détenus civils et l'établissement de prisons militaires, les soldats disparaissaient peu à peu du pénitencier. Le public s'opposait lui aussi de plus en plus à leur présence. En 1848, le British Whig fait valoir "qu'il ne convient pas d'envoyer des soldats au pénitencier de Kingston pour les punir



Form for Commitment to District Military and Provost Prisons.

I, *M. D. C. Major* Commanding Officer
of the *1st Batt 2nd Reg* do hereby require and order you to receive into your custody,
and to keep in confinement until the expiration of his imprisonment *N° 2023 David*
John Smith of the *1st Battalion 2nd Regiment of Foot*
pursuant to the sentence of a *Garrison* Court Martial, held at *Longford Co. L.*
The date of signing the sentence was *19th July 1856*

and the date, day, and hour, of the expiration of the imprisonment will be

10th Oct 57 Sunday at 2 O'Clock P.M.

Nature of Crime (to be specified in full)

Desertion

Sentence (to be specified in full)

Eighteen (18) days imprisonment with hard labour

d'une infraction à la discipline . . . Quand un soldat perd le respect de soi, il a tout perdu . . . Une heure de détention parmi les assassins et les voleurs du pénitencier suffit à dégrader un homme à ses propres yeux pour toujours." Les soldats, même déserteurs, étaient un cran au-dessus des criminels.

Mais il arrive que les circonstances ramènent quand même parfois un soldat au pénitencier de Kingston. Le 26 juin 1951, donc plus d'un siècle plus tard, un certain Doyle, matricule 1860, fut "amené en détention militaire" et gardé pendant 12 jours. Durant sa détention, il fut mis à l'écart des 933 détenus civils qui étaient alors au pénitencier.



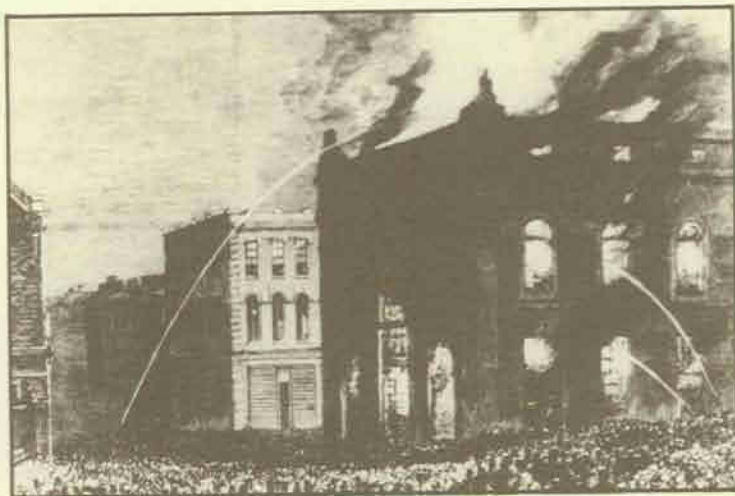


CHAPITRE III

ANNÉES DE CONTROVERSE

ANNÉES DE CONTROVERSE

Charles Dickens vint à Kingston en 1842. Peut-être avait-il été attiré par le fait que Kingston, en Angleterre, qui est à courte distance de Portsmouth par bateau, était le siège du diocèse dont relevait l'église St. Mary où il avait été baptisé. Il est plus probable toutefois qu'il fit son voyage en Amérique parce qu'il voulait renseigner ses lecteurs sur le Canada. Kingston était alors la capitale du pays. Mais l'Ontario et le Québec n'allaient pas tarder à revendiquer cet avantage politique et la capitale se déplaça plusieurs fois, passant de Kingston à Montréal, puis à Toronto et à Québec, avant que la reine Victoria ne mette fin à ce manège, en 1857, en choisissant Ottawa.



"ADMINISTRÉE AVEC COMPÉTENCE ET SAGESSE"

Kingston n'emballa guère le grand écrivain de l'époque victorienne, qui se borna à la décrire en cinq phrases où il résumait ses impressions de la ville en disant qu'elle était "très pauvre, rendue en apparence plus pauvre encore par les ravages de l'incendie récent de son marché (1840). En fait, on

peut dire de Kingston que la moitié en paraît dévastée par le feu et que l'autre moitié est encore à construire".

Mais il aima ce qu'il vit du pénitencier. Dickens avait une passion pour les prisons et savait les décrire. Non sans raison du reste, car son père avait été emprisonné pour dettes en 1836, juste six ans auparavant. Pendant quelques mois, le jeune Charles était allé tous les jours dans une prison anglaise visiter son père et lui apporter des provisions. Dans ses *Notes américaines* il dit du pénitencier de Kingston: "Il y a là une prison admirable, administrée avec compétence et sagesse, et dont les règlements sont en tout point excellents. Les hommes y pratiquent les métiers de cordonniers, de cordiers, de forgerons, de tailleurs, de menuisiers et de tailleurs de pierre. Les détenues sont employées à des travaux d'aiguille."



Dickens trouva un établissement stable et discipliné, produit du grand débordement d'activité et de construction qu'il avait connu depuis son ouverture par suite de la demande croissante de cellules et de la nécessité de terminer les bâtiments pour pouvoir affecter les détenus à un travail rémunérateur. Effectivement, le directeur Smith

avait réussi à donner au pénitencier un très bon départ.

UN "PLAN SINISTRE" POUR DÉMÉNAGER LE PÉNITENCIER

Smith fut témoin de plusieurs controverses. L'une des plus marquantes fut cette proposition d'un groupe d'artisans importants de Kingston qui réclamaient le déménagement du pénitencier, serrures, stocks et barrières comprises, à Marmora,

à une soixantaine de milles au nord-ouest de Kingston, où se trouvait une fonderie capable d'employer les bras des détenus.

La question avait commencé à mijoter dès qu'on avait annoncé le projet de construire le pénitencier. En décembre 1833, un texte anonyme signé "Un artisan", s'élevait contre ce projet, affirmant qu'il allait ôter du travail aux artisans locaux. "C'est un plan sinistre", écrivait-il. Dans un éditorial accompagnant cette lettre, le *Chronicle* répliquait qu'à la longue le pénitencier allait faire ses frais et qu'il ne représentait pas un fardeau permanent pour le contribuable. Ce raisonnement ne contribua guère à apaiser le tollé soulevé contre le pénitencier par le nouvel Institut des artisans qui venait d'être fondé.

En février 1835, bien avant l'arrivée des premiers détenus, une résolution adoptée à l'issue d'une assemblée publique tenue à Kingston énumérait les métiers que le pénitencier devait éviter à tout prix. Elle citait également d'autres métiers qui, sans être beaucoup exercés dans la région, ne devaient quand même pas l'être au pénitencier pour ne pas décourager les nouveaux artisans de s'y engager. En conclusion, la résolution proclamait que la seule solution était de déménager le pénitencier à Marmora où les détenus pourraient faire fonctionner la fonderie. La résolution avait comme proposeur Oliver Mowat, oncle d'un homme qui, moins d'un an plus tard, allait faire son stage chez un avocat de Kingston du nom de John A. Macdonald et qui allait devenir par la suite premier ministre de l'Ontario. Le débat sur le pénitencier de Kingston allait encore par la suite colorer le paysage politique canadien et la carrière des hommes politiques du pays. John A. Macdonald qui gardait toujours une longueur d'avance sur son stagiaire Mowat et qui allait par la suite inaugurer

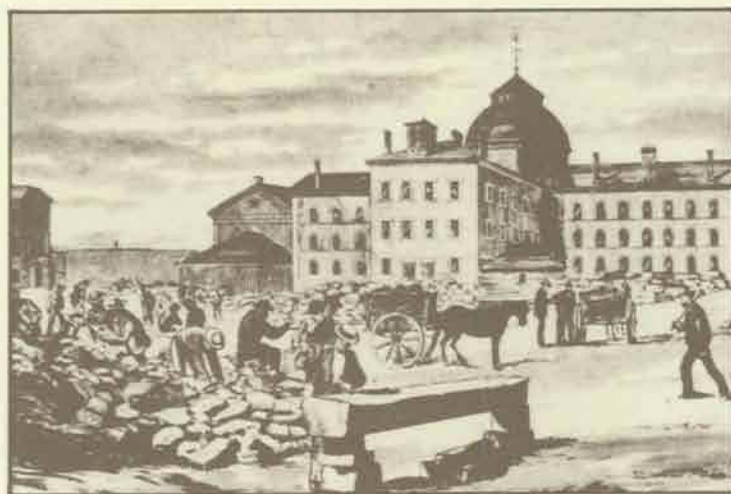




la liste des premiers ministres du Canada, était plus près du pénitencier de Kingston que de son bureau quand il habitait la résidence Bellevue, maintenant devenue musée national. Il possédait également la terre située immédiatement derrière les terrains du pénitencier. Macdonald allait très bien connaître la prison.

Dans son rapport annuel de 1837, le directeur Smith écrivait: "Les inspecteurs ont constamment voulu éviter toute atteinte aux intérêts des artisans en empêchant la fabrication,

en vue de leur vente, d'articles susceptibles de léser leurs affaires . . ." Par ces mots, il énonçait un des dilemmes fondamentaux des pénitenciers, c'est-à-dire la nécessité de donner du travail aux détenus pour les occuper, les former et payer les coûts d'exploitation du pénitencier, tout en évitant la concurrence avec l'industrie privée.



La question allait rester sur le tapis. Des intérêts commerciaux étaient en jeu. L'effectif de la prison pouvait atteindre des centaines de détenus. La prison était censée faire ses frais grâce aux recettes produites par le travail forcé. C'était une concurrence menaçante pour les uns, mais une possibilité extraordinaire pour les autres. En 1839, quatre ans après la résolution de Mowat, un rapport présenté à l'Assemblée législative du Haut-Canada recommandait le déménagement du pénitencier sur le terrain de la fonderie de Marmora et la réouverture de cette entreprise alors désaffectée. Cette recommandation passait outre à l'opposition du président de la commission qui était chargée du rapport, M. Peter McGill. Ce dernier était contre le déménagement à cause de son coût. Il soutenait que l'argent déjà dépensé à Portsmouth serait complètement perdu. Le

rapport ne présentait guère de suggestions positives sur l'usage à faire des bâtiments du pénitencier advenant le déménagement des prisonniers. Il n'eut pas été facile de les affecter à d'autres usages. On ne pouvait certainement pas les démolir. Les murs en pierre calcaire avaient trois pieds d'épaisseur.

Au pénitencier même, le plus clair défenseur de l'emplacement de Portsmouth fut le sous-directeur Powers. Il défendit la question du travail des détenus par un raisonnement qui est encore d'actualité: "Toute objection contre le travail artisanal productif accompli dans un pénitencier s'applique tout autant contre la force hydraulique, la vapeur et toutes les inventions et améliorations des machines qui épargnent du labeur. Ces améliorations, en facilitant les opérations de fabrication et en multipliant la production individuelle trente, cinquante ou peut-être cent fois, ont rendu l'Angleterre riche malgré sa densité démographique." Powers affrontait les artisans sur leur propre terrain affirmant que toutes les marchandises importées devraient être assujetties aux mêmes restrictions et concluant que si "le redressement des misérables détenus du pénitencier et leur retour à une occupation honnête lèsent les intérêts des artisans, alors ces intérêts s'opposent directement aux intérêts supérieurs de la société, aux principes de la générosité chrétienne et aux objectifs humanitaires de l'État."

Le pénitencier ne déménagea pas à Marmora, ce qui n'empêcha pas la fonderie de redémarrer et de prospérer sans le travail des détenus. Mais le débat avait alerté les dirigeants du pénitencier sur la nécessité d'agir prudemment dans ce secteur sensible, qui devait le demeurer.

CONFLIT INTERNE

Le directeur Smith n'était pas d'un commerce facile. Il savait être obstiné, voire vindicatif. Le premier objet de son courroux fut son sous-directeur, William Powers, cet Américain dont l'expérience avait rendu possible la construction rapide du pénitencier. Dès la fin des années 1830, Smith et Powers ne se parlaient plus. Le conflit qui les opposait se continua jusqu'à ce que Powers se sente forcé de démissionner. Le personnel et le public n'avaient pas d'objection à ce que la querelle soit débattue au grand jour, ce qui prenait souvent la forme de longues lettres anonymes dans les journaux locaux et même de Toronto. En rétrospective, il semble que le vrai motif du débat ait été le désir ou le besoin du directeur Smith de régenter de A à Z le pénitencier de Kingston.

Au début des années 1840, la volonté de Smith l'emporta. Mais pour des raisons restées assez obscures, il participa de moins en moins au fonctionnement quotidien du pénitencier. Bien qu'il disposât de tout le pouvoir qu'il lui fallait, il était excessivement jaloux de toute autorité exercée par ses subalternes. Sa capacité de se venger et d'intriguer atteignit son sommet dans la



façon dont il traita Edward Utting, qui devait lui succéder comme directeur, et le Dr Sampson, médecin du pénitencier. Avec le concours de son fils, qui était député conservateur à l'Assemblée législative, Smith remania presque entièrement la loi de 1846 sur les pénitenciers pour réduire les traitements de tous ses cadres supérieurs, à une importante exception près, lui-même. Son traitement était majoré, ce qui échauffa encore plus ses adversaires. Leurs divergences semblent avoir été déclenchées moins par des questions de fond que par des conflits de personnalité excités par la passion.

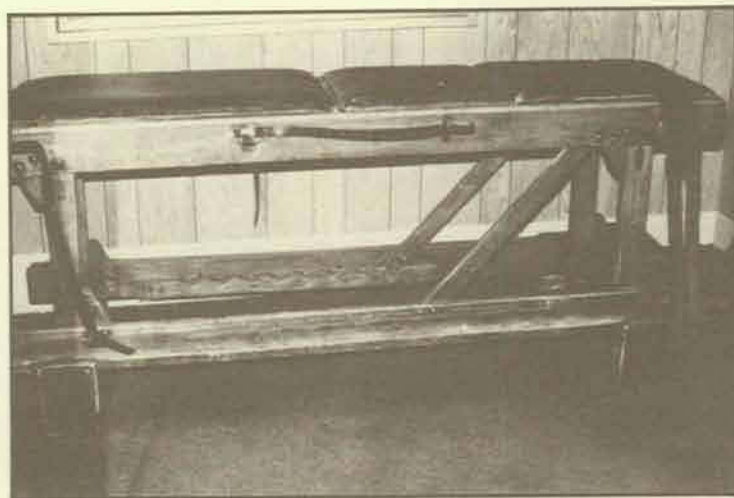
En 1847, la situation avait atteint le point de crise. Plusieurs cadres supérieurs du pénitencier s'opposaient publiquement à Smith. Ils avaient l'appui des grands journaux de l'opposition. Cette année-là, l'élection d'un gouvernement réformiste diminua l'influence politique de Smith. On chargea une commission d'enquêter sur la direction, la discipline et la gestion du pénitencier provincial. Son président était l'honorable Adam Ferguson, mais les débats allaient être dominés par son secrétaire, George Brown.

George Brown était rédacteur en chef du *Globe* de Toronto et devait bientôt être élu député du parti réformiste à l'Assemblée législative. Son journal allait devenir le *Globe and Mail* qu'on s'accorde à considérer comme le plus grand quotidien du Canada anglophone. Son nom figure dans l'histoire du Canada comme le perpétuel rival et l'adversaire le plus digne de John A. Macdonald pendant leur carrière politique longue et enchevêtrée. Leur rivalité avait pris naissance au tout début de leur route vers la renommée, à l'époque où ils rompaient des lances à Kingston. Il ne faisait aucun doute que Brown, le réformiste de Toronto, allait scalper le directeur. Macdonald était le député tory de Kingston et ami

de la famille Smith. À cette époque tout comme aujourd'hui, le pénitencier présentait des occasions politiques explosives. Le choc était inévitable.

LA PREMIÈRE ENQUÊTE PUBLIQUE

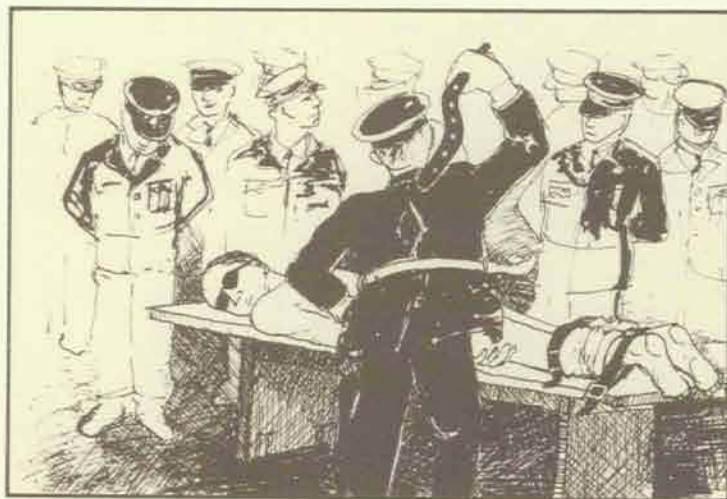
Le "Rapport Brown", présenté en mai 1849, était une attaque cinglante contre la façon dont Henry Smith administrait le pénitencier de Kingston, ainsi qu'on le désignait alors dans toute l'Amérique du Nord britannique. Il brossait le tableau d'un régime dur, brutal et déshumanisant qui infligeait des châtiments corporels de façon féroce, répétée et aveugle, ordinairement sur l'ordre du directeur Smith. Ce dernier ne donnait pas les coups lui-même. Ce n'était pas ainsi qu'on procédait ni qu'on le ferait par la suite.



Les châtiments corporels, bien que beaucoup moins fréquents, se poursuivirent plus d'un siècle après l'administration de Smith. Ils ne furent officiellement abolis qu'en 1972. Des agents encore en fonction se rappellent comment se déroulait la scène. Le détenu était amené à la salle des gardiens, puis dévêtu et attaché au bloc des punitions par les chevilles, la poitrine et les poignets. Ce bloc était une



table de cabinet de médecin modifiée. Le détenu était étendu, face contre table, et on lui mettait des lunettes opaques pour l'empêcher de voir l'agent qui lui infligeait le châtime. Plusieurs gardiens assistaient à la scène. Le directeur, son sous-directeur ou le chef des gardiens, donnait le fouet à l'un d'entre eux, ordinairement sans avertissement préalable, et ce gardien devait administrer les coups vivement. Il ne devait pas frapper légèrement. Le médecin, dont la présence était requise par la loi,



pouvait mettre fin au châtime si les coups risquaient de causer une lésion permanente.

Les commissaires critiquèrent sévèrement la pratique du châtime corporel, en particulier son application aux enfants détenus. Ils signalèrent le cas de Peter Charbonneau, un enfant de dix ans qui avait été condamné à sept ans de prison. Le registre des châtime indique que les infractions commises par l'enfant dans la prison étaient insignifiantes, comme fixer quelqu'un du regard, faire un clin d'oeil, rire, autant de comportements qu'on pouvait attendre d'un jeune garçon. Pour ces infractions, on lui infligea publiquement, torse nu, cinquante-sept coups de fouet sur une période de huit mois et demi.

Il y eut aussi le cas d'Antoine Beauché qui avait été condamné à trois ans de prison en novembre 1845. Le rapport indique que cet enfant de huit ans subit le fouet moins d'une semaine après son arrivée et qu'on lui administra au moins 47 coups de fouet en neuf mois. Un garçon francophone nommé Alec Lafleur, qui avait 11 ans, reçut des coups de fouet la veille de la Noël de 1844 pour avoir parlé français.

Les détenues n'échappaient pas au traitement. Sarah O'Connor, une jeune fille de 14 ans, fut

flagellée à cinq reprises sur une période de trois mois. Une autre, Elizabeth Breen, âgée de 12 ans, fut fouettée à cinq reprises en quatre mois. Le rapport citait encore de nombreux cas de traitements cruels et barbares comme ceux-là et concluait en disant que "la pratique de flageller des femmes est totalement injustifiable".

Frank Smith était l'un des fils de l'ancien directeur. Il n'avait certes pas la classe de son frère, Henry Smith fils, député tory de Frontenac, qui allait devenir Orateur de l'Assemblée législative et se voir conférer le titre de "Sir" en 1860 à l'occasion de la visite du prince de Galles au Canada. Cette visite eut un effet sur Kingston et sur son pénitencier (voir le chapitre V).

Frank Smith était gardien dans les cuisines. Il fut cité comme l'un des responsables du règne de brutalité que la commission Brown constata et documenta en détail. Le médecin du pénitencier, James Sampson, accusa Frank Smith d'avoir tiré des flèches sur les prisonniers en guise de cibles d'exercice, d'avoir rendu aveugle un détenu, de mettre des prisonniers dans des tonneaux remplis d'eau, de leur ordonner d'ouvrir la bouche et d'y cracher, de vendre des souliers de l'État, d'utiliser le travail des détenus pour son bénéfice personnel et

de commettre des attentats à la pudeur sur des détenues.

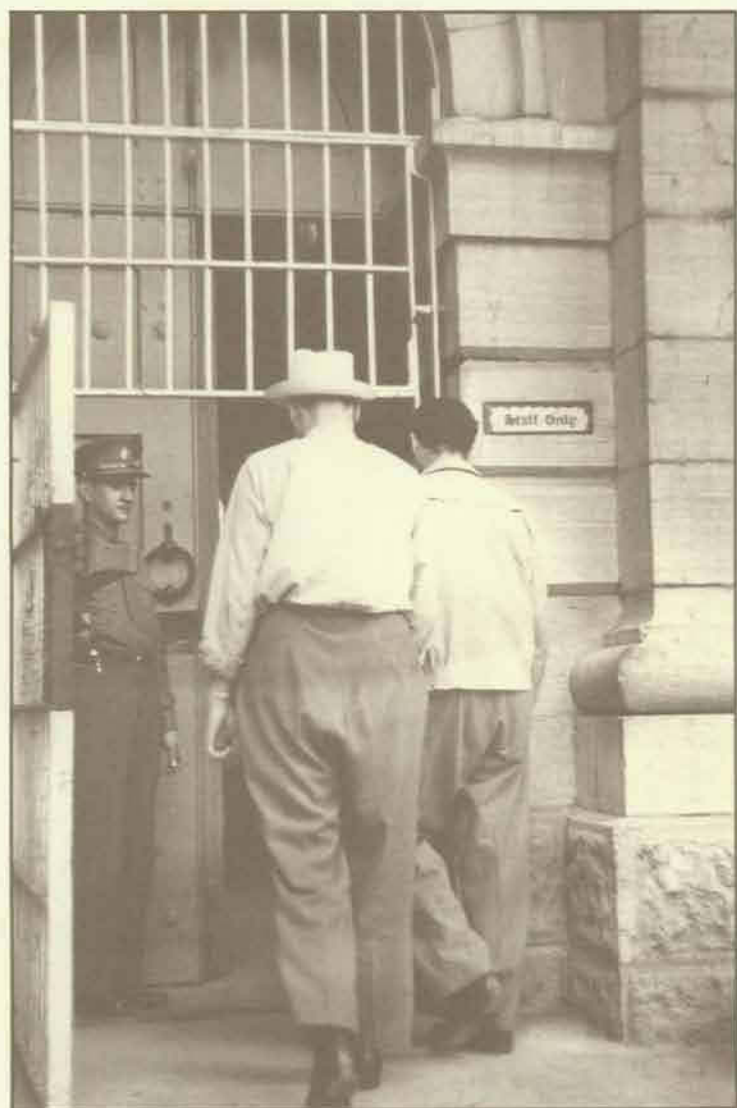
Le rapport Brown entraîna la démission immédiate du directeur Smith ainsi que le renvoi de son fils Frank et d'autres agents de correction.

Tel fut le premier des nombreux coups de balai qu'allait recevoir le système pénitentiaire au fil des années. À partir du pénitencier de quelque 150 cellules construit à la périphérie de Kingston, le réseau allait grandir jusqu'à compter plus de soixante pénitenciers fédéraux où sont détenus plus de 11 000 criminels. Ces gens, qu'on désignait par le terme de prisonnier jusqu'en 1939, sont actuellement plus souvent désignés par celui de détenu. De même, les surveillants sont devenus des gardes et sont maintenant appelés agents de correction (ou CX dans le jargon pénitentiaire). Les gardiens en chef sont encore des gardiens en chef. Ils assurent la sécurité quotidienne. Le directeur est encore désigné par ce terme.

DES TEMPS DIFFICILES

Le directeur Smith fut un cas unique et son bilan sauvagement répressif n'a jamais été approché. Mais il n'est que juste de rappeler qu'il fut le premier titulaire d'un nouveau poste d'autorité dans un pays encore jeune. Les législateurs lui avaient donné des instructions sévères, alors que nul d'entre eux n'en connaissait plus sur les pénitenciers que n'importe quel politicien moyen des premiers temps. Il les interpréta à la lettre. Pour lui, toute autre ligne de conduite eut été un manquement à son devoir. Malgré ce qu'il en était, le **British Colonist** se permettait d'écrire au plus fort des révélations de Brown: "Le pas de la bienveillance poussée a converti nos prisons en palais", résultat qu'il fallait à tout prix éviter de l'avis des dirigeants de





l'époque. William Lyon Mackenzie écrivit sur la question pendant la construction du pénitencier de Kingston, soutenant qu'une peine de prison ne doit pas devenir pour le criminel préférable à la vie ordinaire. Le pénitencier se devait d'être franchement inhospitalier. La privation allait y être érigée en système.

De plus, l'époque était très difficile, même dans la société des gens libres. Si les récoltes étaient parfois bonnes, elles étaient assez souvent

franchement mauvaises. Il y eut des années de disette au Canada pendant la première moitié du 19^e siècle. L'hiver pouvait être très rude. Il y avait de grandes vagues d'immigrants, dont certains firent connaissance avec les locaux du pénitencier de Kingston. Pendant des années, on tint un registre précis de l'origine nationale de la population. "Sans préparation et mal outillés pour affronter la solitude, la pauvreté et le labeur incessant et brutalisant en des lieux éloignés de tout, écrit l'historien Donald Creighton, les gens n'échappaient souvent au naufrage complet qu'en s'imposant des sacrifices au chapitre de la santé et des études, qui appauvrirent leur vie culturelle et détériorèrent leur niveau de vie." Pour la plupart des gens, la vie quotidienne était remplie d'inconfort et d'incertitude. La pauvreté était la règle et le dur travail, leur seul espoir. Ce n'était pas une société qui aurait admis que ses criminels soient dorlotés.

LE DIRECTEUR PERD DES POUVOIRS

John A. Macdonald présenta une pétition pour le compte de Smith. Elle fut rejetée par les députés du parti ministériel. Le futur père de la Confédération, alors âgé de 35 ans, allait devenir ministre de la Justice du Canada-Ouest quatre ans plus tard. Le pénitencier, situé dans sa circonscription, relevait de son portefeuille. Sa défense de Smith reposait sur son amitié pour le directeur et son fils Henry plus que sur la conviction qu'on était en train de commettre une injustice. Son intervention n'apporta rien à Smith, mais elle alimenta sa querelle avec George Brown, qui éclata dans les débats à l'Assemblée législative aussi tard qu'en 1856. Elle donna également à Macdonald l'occasion de sa familiariser avec la situation qui régnait au pénitencier de Kingston.

Il y alla souvent en visite officielle au cours des années qui suivirent, en compagnie d'autres dignitaires. Sur les pénitenciers et les prisonniers, il arriva à certaines conclusions qu'il allait partager avec son ami John Creighton, quand celui-ci fut nommé directeur.

Après le rapport de la commission Brown, des modifications législatives vinrent réduire le pouvoir et l'autorité du directeur. L'engagement et le congédiement du personnel furent confiés au

Conseil des inspecteurs, dont George Brown fit partie pendant une courte période. Ces dispositions restèrent en vigueur jusqu'à la construction d'autres pénitenciers dans tout le pays, au cours des années 1870.

La période qui s'était écoulée entre l'admission des six premiers détenus et la publication du rapport Brown avait été marquée par de continuels changements et même par des troubles. Le directeur Smith s'était trouvé devant bien des problèmes et bien des objectifs contradictoires. Il avait dû ouvrir le pénitencier avec des crédits insuffisants de l'Assemblée législative. Il s'était hâté d'instituer une industrie financièrement autonome afin que les revenus obtenus de l'utilisation du travail des détenus permettent de récupérer les coûts de la construction et les frais d'entretien du pénitencier. Il lui fallait aussi éviter l'épineux problème de la concurrence avec les artisans locaux. Ce n'était pas précisément avoir en main un jeu rempli d'atouts. Mais le premier directeur du pénitencier de Kingston avait joué à peu près aussi mal que possible. Il fut son pire ennemi, constamment engagé dans des querelles monumentales avec tout son entourage. Il avait parmi ses adversaires des collègues de travail sur lesquels il devait compter pour la sécurité de l'établissement de même que des hommes politiques, des membres du grand public et, pour leur plus grand malheur, des prisonniers eux-mêmes.

12 Victoria. Appendix (B.B.B.B.) A. 7849.	
PROVINCIAL PENITENTIARY.	
RETURN	
TO AN ADDRESS FROM THE LEGISLATIVE ASSEMBLY TO HIS EXCELLENCY THE GOVERNOR GENERAL, dated the 30th instant, praying that His Excellency would be pleased to cause to be laid before them, "a Copy of the Reports made by the Commissioners appointed to investigate into the Conduct, Discipline, and Management of the Provincial Penitentiary, with the Documents transmitted by the Commissioners."	
By Command,	
J. LESLIE, Secretary.	
PROVINCIAL SECRETARY'S OFFICE, Montreal, 30th May, 1849.	
PROVINCIAL PENITENTIARY COMMISSIONER'S ROOM, Montreal, 20th March, 1849. Sir, I have the honour to transmit herewith the First Report of the Penitentiary Commission. The Second and Final Report of the Commission will be submitted to His Excellency with the least possible delay. I have the honour to be, Sir, Your most obedient Servant, GEO. BROWN, Secretary. Honourable JAMES LESLIE, Provincial Secretary.	SECRETARY'S OFFICE, 22nd March, 1849. Sir, I have had the honour to receive and lay before His Excellency the Governor General, the First Report of the Penitentiary Commission, which was transmitted with your letter of the 20th instant. I have, &c., JAS. LESLIE. Geo. Brown, Esquire, Secretary, Penitentiary Commission.





CHAPITRE IV

VENTS DE CHANGEMENT

VENTS DE CHANGEMENT

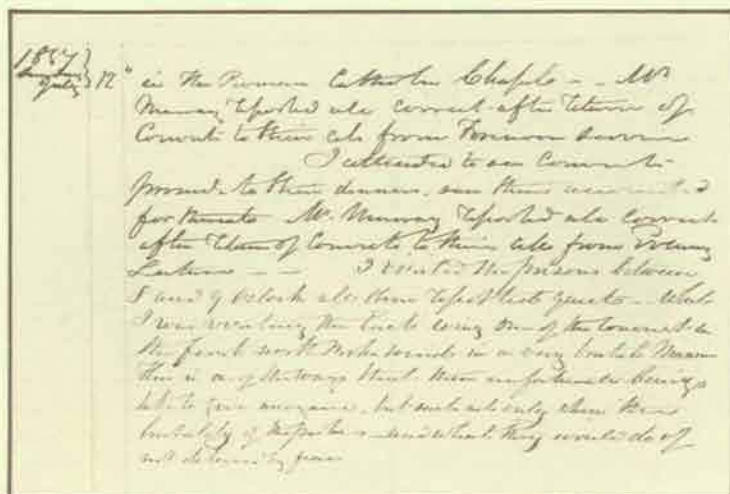
À la suite des scandaleuses révélations de George Brown et du départ du directeur Smith, Donald Aeneas MacDonell devint directeur du pénitencier de Kingston. Sous sa gouverne, le pénitencier entra dans une période de stabilité et de calme relatif. Comme son prédécesseur, MacDonell était un homme de discipline, entièrement acquis au régime du silence appliqué au pénitencier d'Auburn. L'extrait suivant de son journal illustre bien concrètement jusqu'où pouvaient aller ses pensionnaires pour contourner cette règle rigoureuse:

"Visite à la prison entre 8 et 9 h. Tout est tranquille. Pendant que je visitais l'aile est, un détenu de la première rangée nord lâcha un gaz d'une manière très brutale. C'est là une des manières que ces infortunés utilisent pour déranger, mais ces actes ne montrent que la brutalité des intéressés et ce qu'ils feraient s'ils n'étaient pas dissuadés par la crainte."

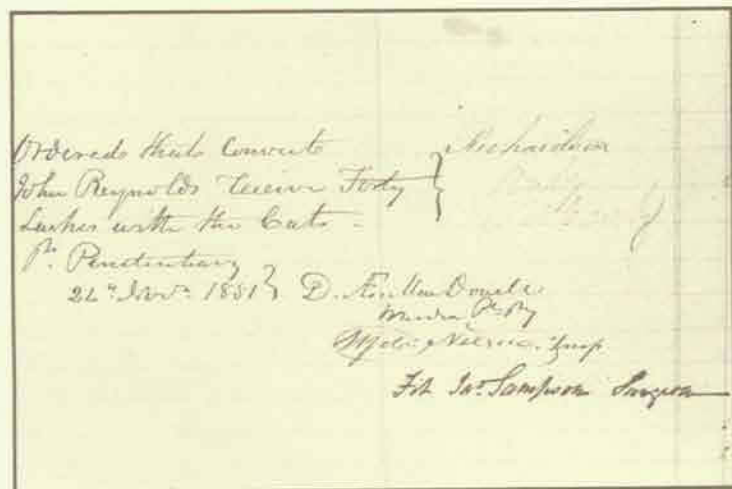
LA ROUTINE QUOTIDIENNE DU DIRECTEUR

La journée du directeur commençait vers 5 h alors qu'il remettait les clés du pénitencier au garde de service. On sonnait la cloche et l'aumônier faisait la prière du matin. Le directeur MacDonell observait les prisonniers sortant de leur cellule avec leur seau qu'ils allaient vider avant d'aller déjeuner. Les prisonniers étaient au travail dès 7 h 15. Après avoir lui-même déjeuné, le directeur s'occupait de travaux généraux de bureau, visitait les divers ateliers, l'hôpital et la prison des femmes. Il mettait à jour le registre des châtiments et recevait des visiteurs, puis allait surveiller le dîner des prisonniers. Durant l'après-midi, il allait voir les équipes de travail et réglait les questions de personnel et les problèmes de discipline. Il soupa avec les détenus à 6 h du soir et pouvait ensuite lire une lettre à un prisonnier. Il ne terminait sa journée que s'il était assuré que l'établissement était "tout à fait calme".

Les fonctions et charges officielles du directeur étaient considérables. Il s'occupait directement de tous les aspects de la vie de la prison: nourriture, vêtements et santé de tous les prisonniers et des employés de la prison, sécurité du pénitencier, négociations avec les entrepreneurs canadiens et américains, achat des marchandises, embauche et congédiement des employés, châtiments des prisonniers, enregistrement des décès survenus au pénitencier, perception des sommes dues à la prison, libération des prisonniers ordonnée par le gouverneur général et correspondance avec les familles et d'autres personnes s'intéressant aux détenus. C'était un personnage puissant, mais son pouvoir n'était pas absolu. Il relevait directement des inspecteurs qui faisaient des enquêtes régulières au pénitencier. Il



fallait les informer non seulement des événements inhabituels, comme des évasions soudaines, décès ou meurtres, mais aussi des faits ordinaires comme les libérations, les différends internes au sein du personnel, les négociations de contrats et les demandes d'augmentation de salaire ou de congés de maladie payés. Sa plus grande contrainte était peut-être le contrôle étroit qu'exerçait le bureau du gouverneur général sur les crédits affectés au fonctionnement ordinaire de l'établissement. Une bonne partie de la correspondance du directeur concernait des demandes de crédits additionnels ou des rappels, quand l'argent ne venait pas.



MAINTIEN DES CHÂTIMENTS

Le directeur MacDonell présenta son premier rapport annuel en 1850. Il n'était pas peu fier de la baisse du nombre des châtiments (seulement 2 782 punitions pour environ 400 détenus). C'était moins de la moitié du nombre infligé trois années auparavant, sous Smith. Et même s'il écrivait dans ce rapport qu'il "continuait d'estimer que l'utilisation du chat à neuf queues restait indispensable", il n'infligea cette peine

redoutable que cinq fois au cours de l'année. La plupart de ses punitions s'étaient limitées au régime au pain et à l'eau, qui portait ordinairement sur trois repas consécutifs ou moins.

Mais cette clémence n'allait pas durer. Dès 1859, le nombre des détenus avait passé à 900 et celui des châtiments dépassa 9 000 pendant l'année. Il s'agissait encore, en majeure partie, de régime au pain et à l'eau ou de détention dans une cellule sans lumière. Mais neuf jeunes prisonniers subirent un total de 60 coups de fouet et 616 coups de chat à neuf queues furent infligés à 27 adultes. Douze détenus furent mis aux fers, "mais seulement deux d'entre eux les eurent pendant toute l'année", précisa le directeur, et "les deux détenus étaient des cas désespérés".

Il se peut que son attitude se soit durcie. Dans son premier rapport, présenté en 1870, son successeur dit avoir trouvé cinq détenus aux fers, l'un depuis six mois, trois depuis sept mois et un depuis neuf ans! Dans ce dernier cas, on n'avait même pas enlevé à ce détenu ses chaînes quand il avait dû être hospitalisé.

UN ASILE POUR LES "CRIMINELS DÉMENTS"

On peut fort bien supposer que ce détenu maintenu en chaînes depuis neuf ans était dément. Jusqu'aux années trente, le traitement des "criminels déments" devait s'avérer un problème pour tous les directeurs des premières années, voire pour tout le système pénitentiaire. On ignorait alors les causes de la maladie mentale et la manière de la traiter. Au 19^e siècle, on avait coutume d'expédier les déments agités à la prison locale pour les "maîtriser" lorsque leur famille ne pouvait s'en occuper à la maison. Plus était grave leur trouble ou violente leur conduite, plus ils

risquaient de commettre des crimes susceptibles de les conduire au pénitencier. Les déments se pliaient mal à l'observance du règlement, mais plus particulièrement à la règle du silence qui était sacro-sainte au pénitencier de Kingston. On les battait assez souvent et, malgré tout, on n'arrivait pas à leur faire garder le silence. Ils gênaient la routine de la prison et le système rétorquait en leur infligeant des cruautés qui les enfonçaient davantage dans la folie.

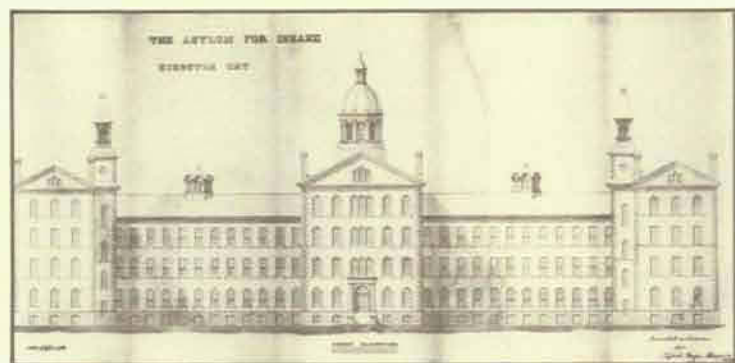
John Solomon Cartwright, de Kingston, fut président de la première commission gouvernementale chargée de faire enquête sur le logement et le traitement des malades mentaux dans le Haut-Canada. Ses recommandations aboutirent à l'établissement du premier asile de la province, qui fut construit au début des années 1840 au 999 de la rue Queen ouest, à Toronto. L'établissement se remplit rapidement, mais il n'était pas équipé pour recevoir les malades condamnés par les tribunaux, c'est-à-dire les déments criminels.

La demeure de John Cartwright, Rockwood House, était sise sur un domaine donnant sur la baie de Hatter, de l'autre côté du port, non loin du pénitencier. Quand Cartwright mourut à la fin de 1845, sa veuve mit Rockwood en location pour 60

livres sterling par année. L'un des premiers locataires fut le Dr John Litchfield qui avait travaillé comme médecin en Australie et en Angleterre et qui devait devenir l'un des premiers chargés de cours de médecine psychologique à l'Université Queen's. Il soignait également des patients chez lui, surtout des "messieurs aisés à l'esprit troublé".

C'est à la résidence Rockwood, à proximité du pénitencier de Kingston, que commença à prendre corps le premier centre canadien de traitement des déments criminels. En 1856, l'État acquérait 35 acres du domaine Cartwright pour 5 000 livres sterling. Il fallait d'abord trouver un endroit pour les femmes, car le Dr Lichtfield ne voulait pas qu'elles cohabitent avec les hommes dans son établissement. On trouva une solution temporaire qui consista à transformer les étables du domaine, où l'on aménagea 20 cellules dont quatre renforcées, ainsi que des locaux pour les gardiens et un réfectoire. Les cellules avaient neuf pieds sur cinq et une porte de deux pieds de largeur. Une ouverture pratiquée dans le haut du mur constituait la seule source de lumière et d'air frais. Malgré tout, ces pièces étaient considérées bien raffinées pour les fins auxquelles elles étaient





destinées si l'on en juge par ces vers de mirliton qu'on attribue au premier médecin du pénitencier de Kingston, James Sampson:

"Oh, plutôt au ciel que je pusse
Me payer une demeure comme l'étable de
Cartwright.
Car mon cœur est chargé de regrets
D'être plus mal logé que le cheval de
Cartwright."

La construction d'un asile permanent commença en 1859 alors que MacDonell entamait la seconde moitié de son mandat de directeur du pénitencier de Kingston. Cet asile allait jouer un rôle important. On affecta les détenus à la construction du bâtiment, sous la direction de l'architecte William Coverdale. Le médecin-chef de Rockwood releva du directeur du pénitencier de Kingston jusqu'en 1877, année où la province de l'Ontario prit en main l'établissement et lui donna un autre nom. L'établissement, qui existe encore, fonctionne sous le nom d'hôpital psychiatrique de Kingston. L'établissement a été reconstruit et agrandi avec les années. On avait achevé le bâtiment à la hâte pour pouvoir y amener 21 déments qui étaient confinés au sous-sol du réfectoire du pénitencier de Kingston. Au sujet de Rockwood, le directeur MacDonell avait écrit qu'il "était impérieux d'achever rapidement le bâtiment . . . que des

locaux additionnels étaient réclamés à cor et à cri . . . pour qu'on puisse y déménager les malheureuses créatures logées sous le réfectoire du pénitencier. Ces pauvres êtres affligés sont non seulement privés d'exercices extérieurs, mais encore excessivement à l'étroit dans leurs locaux actuels. De plus, ils sont largement privés de l'effet réjouissant et sain du soleil et de l'air pur. Pis encore, ils sont confinés dans un espace fermé et humide, véritable cave dont les exhalaisons, pour ne pas mentionner d'autres effets préjudiciables, sont excessivement nocives pour la santé mentale et physique. Il ne fait aucun doute que sans les soins attentifs et les traitements excellents et éclairés que leur prodigue le Dr Litchfield, le dévoué directeur de Rockwood, les souffrances et les décès seraient fort nombreux parmi ces gens."

Rockwood ouvrit officiellement ses portes en 1865, mais les détenus déments du sous-sol du pénitencier de Kingston s'y trouvaient depuis trois ans déjà. Le bâtiment avait quatre étages et une façade de 310 pieds, "le tout ayant été construit par les détenus, ce qui a doté le pays d'un très grand bâtiment à un coût très minime". L'établissement pouvait recevoir trois cents patients.



RESTAURATION DE LA DISCIPLINE AU SEIN DU PERSONNEL

Le directeur MacDonell allait avoir la plus grande longévité à la tête du pénitencier de Kingston. Il allait être aussi le dernier directeur du pénitencier provincial et le premier directeur du pénitencier de Kingston, ainsi que fut officiellement désigné l'établissement au début de la Confédération, en 1867. Le 1^{er} juillet de cette année-là, John A. Macdonald, de Kingston, devint Sir John A. Macdonald et prêta serment comme "premier" ministre du nouveau Dominion. Mais il ne laissa pas les charges de son éminente fonction le détourner des préoccupations locales. La famille Cartwright vivait encore sur son domaine, à côté du terrain vendu pour Rockwood. Elle voulait une clôture entre la demeure et l'asile. Le nouveau premier ministre intervint personnellement en faisant établir une estimation du coût d'un tel mur et en émettant l'avis que la famille, qu'il connaissait bien, "était fondée à demander la construction d'un tel mur pour ne pas risquer l'intrusion des déments".

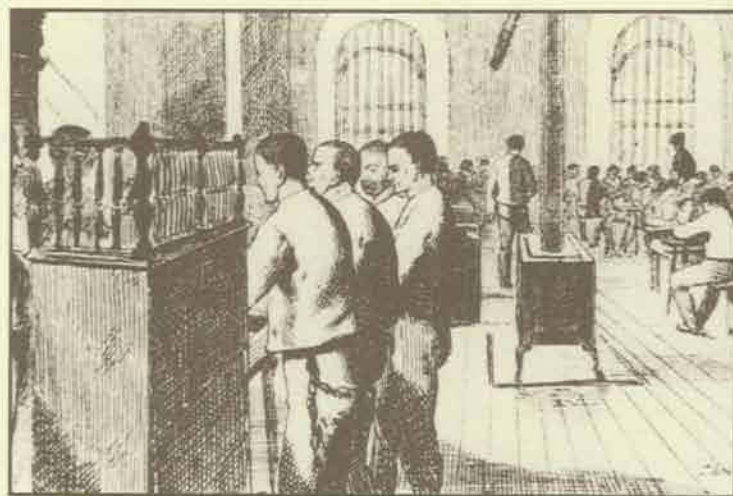
Le 10 mai 1869, James Ferres succédait à MacDonell comme directeur du pénitencier. Il devait décéder à son poste après un an seulement, mais il allait néanmoins corriger quelques lacunes qu'il estimait s'être insinuées pendant le long mandat de son prédécesseur. Le directeur Smith avait été trop sévère et trop rigoureux avec les prisonniers. MacDonell laissait un héritage de relâchement et de laxisme parmi les agents de la prison, si l'on en croit le directeur Ferres qui écrivait dans son premier rapport annuel qu'on "laissait des agents se rendre au travail en état d'ébriété et qu'on avait vu plusieurs agents de haut rang, en état quotidien d'ébriété, se comporter de

façon contraire à leur devoir, ayant même été trouvés endormis à leur poste."

Le directeur Ferres avait été inspecteur des pénitenciers, prisons et asiles et il savait de quoi il parlait. Il écrivit que les abus duraient depuis des années "malgré les admonestations des inspecteurs". Il était déterminé à rétablir la discipline, mais il ne s'attendait pas à avoir la tâche facile.

"On comprendra aisément que dans un établissement comptant plus de cent agents où règne un tel état de désorganisation, nombreux sont ceux pour qui un changement dans le sens d'une modération, même limitée, sera désagréable, et que l'auteur de ce changement sera perçu comme un oppresseur. Et plus grande est la licence entérinée par le temps, plus vive sera la répugnance à se soumettre à une saine discipline."

"Tels sont les sentiments que j'ai trouvés en général, à quelques exceptions près, parmi toutes les catégories d'agents."



PREMIERS PRIVILÈGES POUR LES DÉTENUS

Tout en s'occupant du personnel, le directeur Ferres commença à adoucir certains des aspects

les plus rigoureux de la vie du détenu. Il affecta l'aile ouest aux prisonniers d'une "conduite exemplaire", qui étaient distingués des autres par trois barres cousues sur la manche de leur uniforme. L'aile était éclairée le soir jusqu'à 21 heures. Ces hommes "de la classe avancée" avaient également droit le dimanche à une promenade d'une heure dans la cour de la prison. "Si les circonstances le justifiaient", ils pouvaient être autorisés à écrire plus d'une lettre tous les trois mois, nombre alors permis par le règlement.

Ces privilèges et ce statut que pouvaient se gagner les détenus allaient jouer un rôle de plus en plus important dans la gestion du pénitencier. En 1868, une loi avait placé les établissements pénitentiaires fédéraux sous la compétence du ministre de la Justice. Pour la première fois était institué un programme de remise de peine grâce auquel le détenu pouvait réduire, par ses propres efforts, le temps qu'il devait passer au pénitencier. Le directeur Ferres en constata les effets immédiatement. En 1870, il écrivait: "Il est extrêmement agréable de voir les excellents effets qu'exerce sur les prisonniers le privilège que leur accorde la Loi sur les pénitenciers de gagner une remise de peine de cinq jours par mois . . . Cette disposition est un moyen très efficace de stimuler le travail et la bonne conduite." Des 241 prisonniers libérés cette année-là, 224 avaient mérité au moins quelques jours de remise de peine.

L'instruction était un autre privilège. Les prisonniers l'avaient reçue à très faibles doses depuis l'engagement du premier instituteur, en 1852. Le directeur Ferres croyait que l'État avait "droit à une pleine journée de travail de chaque homme envoyé ici en châtement" et que "l'enseignement à recevoir dans les matières ordinaires d'instruction doit lui être donné . . . après les heures de travail". Et cependant, alors

que la période d'enseignement était d'une heure et demie par semaine, dans les cellules, il la porta à 14 heures d'enseignement donné en classe.

L'importance accordée à l'enseignement ne visait pas uniquement à développer le cerveau des élèves-détenus. C'était aussi une bonne raison de les faire sortir de leur cellule qui était exiguë au-delà du tolérable. Le directeur reconnaissait que "les détenus du pénitencier sont trop longtemps confinés à leur cellule. Leur largeur ne dépasse pas d'un pouce celle de leur lit et leur longueur ne laisse qu'environ deux pieds de libre. Être confiné à un espace si restreint pendant près de 12 heures l'été et plus encore pendant l'hiver est mauvais pour les détenus, tant sur le plan physique que moral."

Il renvoie à un rapport sur les prisons coloniales établi par le gouvernement britannique dans lequel on "s'oppose expressément" au fait que les prisonniers passent trop de temps couchés. "Le pénitencier de Kingston, écrit-il, est particulièrement fautif à cet égard parce que le détenu, quand il est enfermé dans sa cellule, n'a d'autre choix que de se coucher, n'ayant pas d'espace pour bouger". Les cellules n'allaient pas être agrandies avant la fin du siècle. Elles ne sont toujours pas très grandes, mais le détenu de 1985 peut aller dans un secteur commun, situé le long de la large rangée qui longe sa porte en barreaux et le mur extérieur du bloc cellulaire. Le soir, jusqu'au dernier dénombrement des détenus, à 23 heures, les agents font la ronde dans les rangées toutes les heures et font sortir les détenus de leur cellule ou les y renferment, quand ils le demandent.

CONSTRUCTION D'AUTRES PÉNITENCIERS

Les premières années du nouveau Dominion apportèrent de grands changements dans toutes les institutions de l'État et particulièrement dans le secteur des pénitenciers. Ce fut une époque de construction de pénitenciers: d'abord Saint-Vincent-de-Paul, en 1873, puis Stony Mountain,



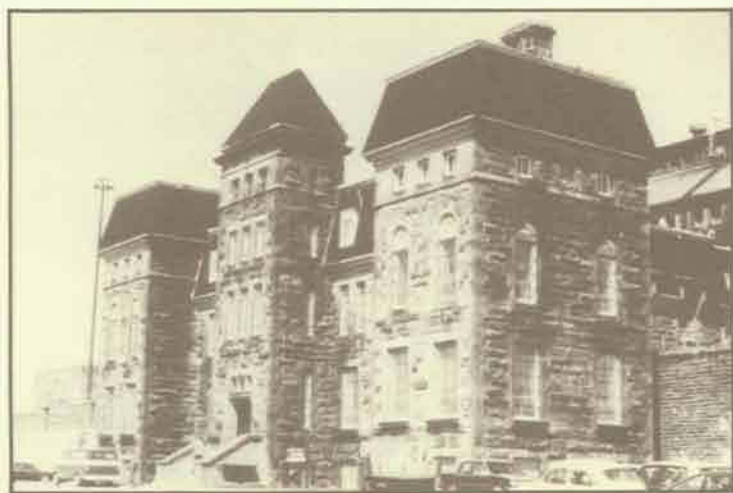
au Manitoba, en 1877, ensuite le pénitencier de la Colombie-Britannique (fermé en 1980) et enfin celui de Dorchester, au Nouveau-Brunswick, en 1880. Tous ces nouveaux établissements tiraient des enseignements et prenaient exemple sur le pénitencier de Kingston, le premier et encore le plus dur du pays. Pendant les cinq premières années de son existence, le pénitencier de Saint-Vincent-de-Paul envoyait ses cas les plus difficiles à Kingston et quand cette pratique fut interrompue, on constata une réelle différence. Dans son rapport de 1880 sur les pénitenciers, le ministre de la Justice signale que "depuis que nous n'envoyons plus à Kingston nos prisonniers les plus difficiles, il est de plus en plus difficile de maintenir la même discipline qu'auparavant. En certains cas, ces déménagements qui avaient lieu



une ou deux fois par année nous aidaient beaucoup, car ils nous permettaient de nous libérer des cas les plus difficiles".

On détachait souvent des agents du pénitencier de Kingston pour diriger ou former le personnel des nouveaux pénitenciers. On envoyait aussi les gardiens et d'autres employés faire leur

stage de formation à Kingston. Puis plus tard, on les envoya au centre d'initiation des recrues et au collège du personnel du Service correctionnel du Canada, également situés à Kingston. Au cours du vingtième siècle, la ville allait devenir le centre névralgique des services correctionnels canadiens, avec huit pénitenciers fédéraux situés dans un rayon de 15 milles et des collèges dispensant des programmes de formation modernes et informatisés. Kingston est aujourd'hui le centre administratif régional du Service correctionnel pour l'Ontario.



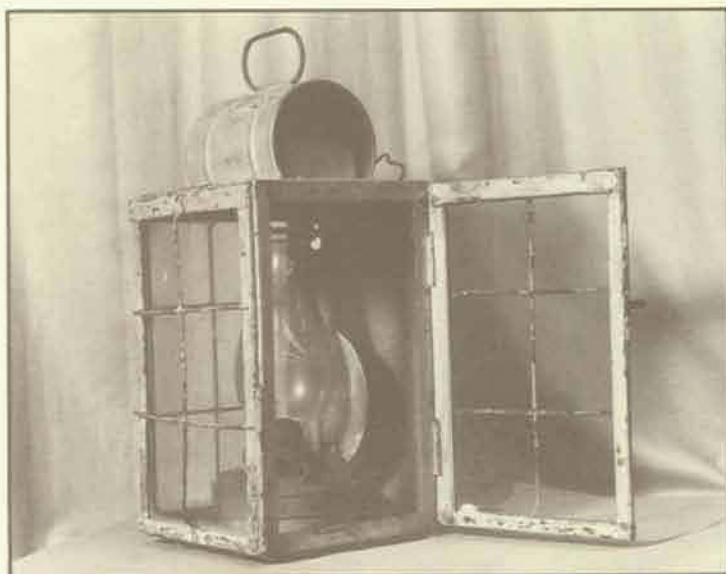
NOUVEL ACCENT SUR LE REDRESSEMENT

Les années 1870 marquèrent également le début d'une ère de réforme des prisons. En 1871, John Creighton fut nommé quatrième directeur du pénitencier de Kingston, poste qu'il occupa jusqu'à sa mort en 1885. L'attitude raisonnable de Creighton et son souci du bien-être des détenus ont grandement contribué à maintenir le bon ordre dont le pénitencier a joui durant son mandat. Comme Smith et MacDonell, le directeur Creighton était un protégé politique.

Ami intime et ancien confrère de classe du premier ministre Macdonald, il avait été maire de Kingston et juge d'instruction. Il arrivait au pénitencier bien préparé à sa tâche par une carrière municipale remarquable.

John Creighton se souciait beaucoup du redressement du détenu. Il était à la fois encouragé et modéré par son mentor, sir John A. Macdonald. Le premier ministre écrivit à Creighton: "Votre succès à faire du pénitencier une école de redressement aussi bien qu'un lieu de châtiment mérite d'être poursuivi, mais ma seule crainte demeure que votre disposition naturelle à la bonté vous amène à oublier que le but premier du pénitencier est de châtier le détenu et son but secondaire, de le redresser. Il peut arriver qu'on rende une prison trop confortable et les prisonniers trop heureux d'y être."

Dans son premier rapport annuel, présenté en 1871, le directeur Creighton mentionnait certains changements contribuant à améliorer la vie dure du pénitencier. L'éclairage au kérosène avait été introduit dans les cellules des détenus



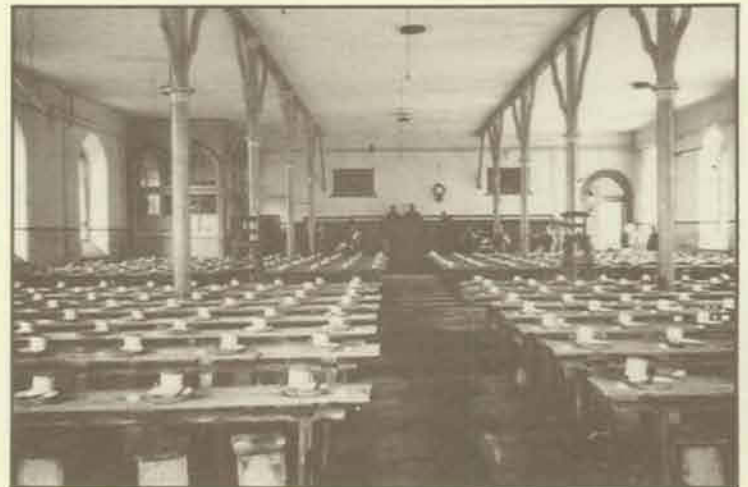
privilégiés. Trois mois de bonne conduite pouvaient donner au détenu la permission d'avoir l'éclairage dans sa cellule jusqu'à 21 heures. Le nouveau régime de remise de peine, qui donnait également droit à un pécule le jour de la libération, fut appliqué largement et généreusement. Le directeur se laissait mener par la compassion et son souci d'être juste envers tous ceux dont il avait la charge, détenus comme agents de correction. Il possédait, plus que tous les autres dirigeants des premières années du service pénitentiaire, cet instinct qu'on considère au plus haut point chez un agent de correction. Être juste n'est pas toujours facile lorsqu'on est provoqué, attaqué ou trompé, traitements que les agents de correction doivent subir comme une partie de leur travail. Néanmoins, quand on dirige un groupe d'êtres humains, même criminels, il faut les traiter avec justice si l'on veut réussir sans recourir à la force et à la répression.

La façon dont Creighton appliquait les châtiments illustre très bien l'esprit de changement qui régnait alors. Dans son rapport de 1872, il écrit que son autorité "plus clément" a entraîné la mise au rancart du fouet. Au cours de son mandat, le directeur Creighton a exprimé à plusieurs reprises sa répugnance pour les châtiments corporels. Il considérait l'isolement cellulaire comme une solution de substitution et y recourait.

Son approche plus clément ne mettait pas pour autant le directeur Creighton à l'abri des dangers auxquels est exposé quiconque travaille avec des détenus. Le 15 mai 1876, il fut attaqué et poignardé dans le réfectoire des détenus. Le British Whig rapporta ainsi l'incident:

"DÉTENU RÉFRACTAIRE" — "Hier, un détenu du nom de Blake a manifesté son mauvais caractère au pénitencier de Kingston en attaquant ignoblement le directeur au

cours du déjeuner. Il semble que le prisonnier se soit levé de table, à l'encontre du règlement, et qu'il ait refusé de se rasseoir quand le lui ordonna M. Creighton. Ce dernier jugea nécessaire de se faire obéir et, prenant le détenu par le bras, il tenta de le forcer à obtempérer. C'est alors que le prisonnier le poignarda à l'aîne avec une fourchette à trois dents qu'il tenait à la main. La blessure, avons-nous appris avec plaisir, n'est pas grave. Tout détenu qui peut être si brutal sous l'administration de M. Creighton ne mérite aucune clémence, mais la peine la plus sévère qui puisse être infligée. On fait preuve de bonté envers tous les détenus et si des châtiments leur sont parfois infligés, c'est parce que le cas les rend inévitables."



D'après ce qu'il en dit lui-même, le directeur Creighton ne fut pas grièvement blessé et reprit son travail le jour même. Malgré l'article du *Whig*, rien n'indique que le détenu fut puni pour son attaque. Peut-être le directeur hésita-t-il à l'envoyer au cachot, se rappelant que le détenu Maurice Blake, lors de son passage au même endroit, lui avait donné d'assister à l'un des

exploits les plus incroyables jamais réalisés au pénitencier de Kingston: une évasion du "trou". Elle s'était produite un an auparavant, en 1875, et Blake allait renouveler son exploit quelques années plus tard avant que le cachot soit enfin scellé (voir le chapitre IX).

La direction de Creighton prépara le terrain à d'autres périodes de croissance et de changements qui ont influé sur le traitement des détenus. Ces réformes se poursuivent encore aujourd'hui, chaque génération de Canadiens redéfinissant la façon dont elle entend que soient traités les criminels. Ce qui se fait de bon dans les pénitenciers d'aujourd'hui est en grande partie dû à l'exemple et au travail de John Creighton, un pionnier de la fonction publique canadienne.





CHAPITRE V

LES TRAVAUX FORCÉS



LES TRAVAUX FORCÉS

Pendant des années, travail au pénitencier était synonyme de "travail forcé". Cinq des six premiers détenus, arrivés en 1835, avaient été immédiatement placés sous la direction d'un gardien pour apprendre à tailler la pierre. Ce métier devait être exercé à la prison pendant plus de cent ans. Le sixième détenu avait été nommé cuisinier.

Au pénitencier de Kingston, le travail avait un double but. Il visait à rendre le pénitencier financièrement autonome et à contribuer au redressement du détenu. L'éthique du travail était fortement imprégnée dans le caractère des dirigeants moraux, politiques et économiques du temps, qui étaient les gens les plus susceptibles d'être renseignés sur ceux qui se trouvaient au pénitencier de Kingston et sur ce qui s'y passait.

LOCATION DE LA MAIN-D'OEUVRE

Durant les quinze premières années (1835-1850), la majeure partie du travail des détenus a servi à construire et à entretenir le pénitencier. Les

détenus travaillaient six jours par semaine, de l'aube au crépuscule. En 1848, la majeure partie des bâtiments, des murs et des miradors était achevée. Le Conseil des inspecteurs commença alors à louer le travail des détenus à des entrepreneurs privés disposés à établir leurs fabriques à l'intérieur du pénitencier. Cette pratique avait été introduite par un gouvernement soucieux de faire du pénitencier une institution financièrement autonome.

Ainsi, en 1849, le travail de deux cents détenus était loué à Messieurs E.P. Ross (cordonnier), Stevenson, de Napanee, (ébéniste), Brown (tailleur) et Stevenson (forgeron). Ces contrats, tous d'une durée de cinq ans, prévoyaient une rémunération d'un shilling et six pences (environ 30 cents) par jour par détenu. Vingt ans plus tard, le tarif passa à 40 cents par jour.

Les prisonniers ne touchaient aucun avantage direct de cette rémunération, car tous les revenus que rapportait leur travail étaient affectés au paiement des coûts de leur détention.

En 1853, le Conseil des inspecteurs constatait que son contrat avec M. Ross n'était pas "entièrement satisfaisant". Il avait découvert que cet homme payait le travail des détenus deux fois moins que ce qu'il payait pour le même travail à la prison Auburn de New York. Malgré ce fait et d'autres divergences entre les entrepreneurs et les autorités du pénitencier, le système des contrats devait encore fonctionner pendant des années au pénitencier de Kingston.

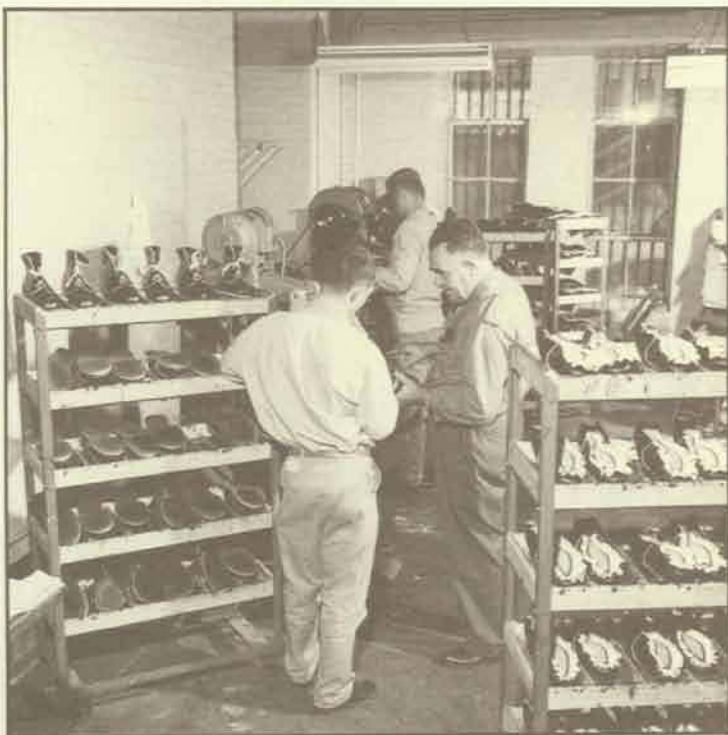
En fait, certains hommes d'affaires locaux devaient leur prospérité à l'existence d'une réserve assurée de main-d'oeuvre carcérale. Cette pratique apportait des revenus au pénitencier et donnait parfois un métier aux détenus, ce qui pouvait les aider à gagner un jour leur vie dans la société libre.

La J.P. Millner et Cie de Kingston faisait paraître l'annonce suivante en 1857 :

"Ayant pris la direction de l'atelier de forgerons du pénitencier provincial et obtenu les services des meilleurs artisans comme contremaîtres, nous sommes assurés de pouvoir produire à meilleur prix des articles aussi bons que n'importe quel fabricant canadien."

DES PRODUITS VARIÉS ET DE QUALITÉ

Les produits de certains ateliers se retrouvaient dans les vitrines des commerçants de la ville. Le public pouvait difficilement ne pas voir la qualité et la variété des articles fabriqués au pénitencier. Ces articles étaient également exposés dans les foires commerciales de l'époque, y compris nombre de celles qui eurent lieu au Palais de cristal, au milieu du siècle. Le Palais était érigé



sur une parcelle de terrain louée par le pénitencier et située à l'extrémité nord de ses terrains, face à la ferme de John A. Macdonald. Les principaux produits de la prison qu'on y exposait étaient des meubles, des souliers, des fourches à foin et d'autres outils agricoles légers.

En 1860, le pénitencier passa avec un ébéniste local nommé Samuel T. Drennan un contrat aux termes duquel le pénitencier fournissait les locaux, le chauffage, les gardes et le travail des détenus tandis que Drennan établissait

**PENITENTIARY
CABINET WAREHOUSE,
LAMBTON BUILDINGS,
PRINCESS STREET,
KINGSTON, C.W.**

S. T. DRENNAN,
MANUFACTURER AND
WHOLESALE AND RETAIL
DEALER IN
**CABINET FURNITURE,
CHAIRS AND MATTRESSES.**

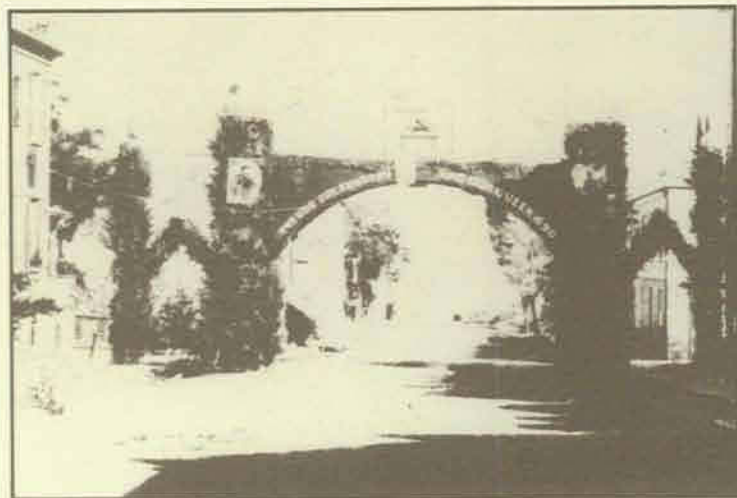
A SPLENDID ASSORTMENT OF
First-Class Rosewood, Mahogany, Walnut and Oak
**PARLOR, CHAMBER
AND
DINING ROOM SETS.**

un atelier de fabrication de meubles dans l'enceinte de la prison. Le magasin de détail de Drennan était situé sur la rue Princess, à Kingston, dans un bâtiment appelé Édifice Lambton. Sa fabrique se trouvait dans le pénitencier de Kingston.

En septembre 1860, le prince Édouard, prince de Galles, devait visiter Kingston. En son honneur, un fauteuil impressionnant et finement ciselé a été sculpté par des détenus, à la fabrique de Drennan. Mais la loge locale de l'ordre d'Orange,

une organisation protestante militante, avait érigé une arche sous laquelle son Altesse Royale devait passer pour entrer dans la ville. Au lieu de risquer une controverse religieuse, le prince suivit le conseil qui lui fut donné de ne pas descendre du yacht royal. Il se garda donc d'entrer dans la ville, ce qui perturba grandement les célébrations. Mais certains objets de l'incident historique ont survécu. En 1983, des descendants de M. Drennan firent don du fauteuil à la ville. Il occupe maintenant une place d'honneur dans la salle Memorial de l'hôtel de ville de Kingston, où il s'offre dans toute sa splendeur à la vue du public, sous un portrait de l'ancien ébéniste qui avait également été maire de Kingston.

En 1876, le pénitencier reçut une commande importante de meubles pour le Collège militaire royal qui devait ouvrir ses portes à Kingston plus tard durant l'année. Les ateliers des tailleurs et la cordonnerie produisaient les tuniques écarlates et les haut-de-chausses gris ainsi que les hautes bottes brunes qui allaient identifier la nouvelle Police à cheval du Nord-Ouest (instituée en 1874). Mais les détenus ne fabriquaient pas uniquement des marchandises légères. À cette époque, le pénitencier de Kingston fabriquait aussi de la



fonte et du fer forgé pour la bibliothèque du Parlement, à Ottawa. Il y avait une véritable capacité industrielle à l'intérieur du périmètre bien gardé du pénitencier. Le chemin de fer Canadien Pacifique était un de ses clients. Il avait notamment commandé 30 coeurs de croisement et aiguillages, d'un poids total de 33 tonnes, pour les manoeuvres de triage. En octobre 1875, à un jour de préavis, le directeur Creighton forma une équipe qui déchargea au quai du pénitencier quatre péniches de rails d'un poids total de 1 225 tonnes "à entreposer pour le gouvernement du Dominion". Le pénitencier exécuta de nombreuses commandes pour le compte de l'État et en particulier pour le Conseil fédéral des travaux publics et d'autres pénitenciers.



VIGILANCE PENDANT LE TRAVAIL

Des gardes armés surveillaient ce brouhaha industriel depuis les hauts miradors où des hommes étaient de faction 24 heures sur 24. La plupart des gardes de la prison ne portaient pas d'armes pour réduire le risque que des détenus s'en emparent. Mais il y a toujours eu un certain nombre de caches d'armes sûres, placées en des endroits stratégiques. Des armes furent parmi les

premiers articles que commanda le directeur Smith, avant même l'arrivée des détenus. À partir de 1856, durant le mandat du directeur MacDonnell, le pénitencier adopte le "pistolet breveté Colt" comme arme latérale pour les agents de correction.

Les cinq miradors restent la garantie et le symbole ultimes de la sécurité au pénitencier de Kingston et les gardes qui les occupent sont encore armés. En l'an 1985, qui marque le cent-cinquantième anniversaire de l'établissement, le mirador I, situé à l'angle nord-est du pénitencier, est doté d'un revolver de calibre .38 et d'une carabine Colt AR-15 semi-automatique avec magasin de dix lingots et deux chargeurs de rechange. Les quatre autres miradors ont le même matériel.

Si les armes employées au 19^e siècle étaient différentes, la vigilance n'en était pas moins constante, comme il se devait. L'agent de correction avait pour tâche de garder les détenus au pénitencier. La sécurité ne se relâchait pas dans les ateliers ou devant les équipes de travail qui, parfois, profitaient des toutes premières lueurs du jour et des dernières du crépuscule pour tenter de respecter des délais rigoureux. Il y avait un conflit constant entre les impératifs de la sécurité absolue à assurer et les exigences des entrepreneurs qui avaient des commandes à exécuter. Le conflit finit par se régler, non au profit de la sécurité, mais du fait que les industries du pénitencier en étaient arrivées à livrer une trop forte concurrence à l'entreprise privée. En 1883, il fut officiellement interdit aux ateliers des pénitenciers de concurrencer les entreprises privées.

NOUVELLES CONSTRUCTIONS POUR DIMINUER L'OISIVETÉ

Le système des contrats fut complètement aboli en 1886, à la consternation du directeur et des

Prison d'isolement (Pavillon cellulaire est)

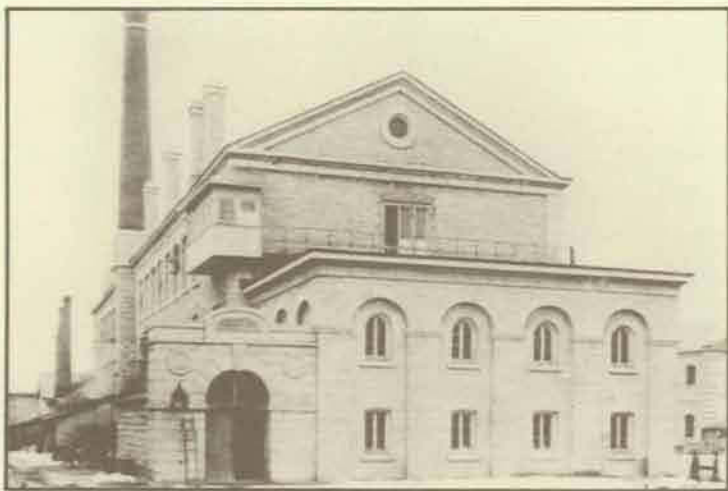
Château d'eau

Gardes au périmètre

entrepreneurs. Le directeur devait dorénavant trouver ou inventer d'autres manières d'occuper les détenus, car ceux-ci étaient encore condamnés aux travaux forcés. Ainsi l'entendaient les juges, ainsi le voulait la société, et il incombait au directeur de trouver du travail à des centaines d'hommes qui n'avaient rien d'autre que du temps à tuer et souvent du ressentiment et de la colère à ressasser. Les entrepreneurs virent se tarir leur source de main-d'oeuvre à bon marché. Le directeur Michael Lavell, qui succéda au directeur Creighton le 3 février 1885, écrivit dans son premier rapport

annuel: "Comme il n'y a rien de définitif sur l'emploi des détenus dans les ateliers, j'aurai du mal à leur trouver du travail, ce que je dois pourtant faire pour les empêcher de rester oisifs. J'espère pouvoir bientôt trouver une solution satisfaisante à cette épineuse question."

La solution vint quelques années plus tard sous la forme d'un grand plan de reconstruction du pénitencier. Pendant quelque temps, les hommes allaient être occupés à reconstruire et à agrandir leur prison, travail que leurs prédécesseurs avaient entrepris plus de cinquante ans auparavant. Les plans prévoyaient la construction d'une prison d'isolement où seraient gardés les détenus difficiles, incorrigibles ou dangereux (qu'on appela par la suite pavillon cellulaire Est et qu'on appelle maintenant Centre de traitement), la reconstruction de tous les blocs cellulaires suivant les normes de l'époque et l'érection d'un réservoir d'eau de 87 pieds de hauteur pour le pénitencier,



"joli ouvrage en pierre partiellement taillée, d'une certaine beauté architecturale" selon le directeur Lavell. Cette tour qui appartient maintenant à l'Université Queen's, se dresse encore au nord du pénitencier, passé la Prison des femmes que les

détenus allaient également construire au début des années 1930. Au commencement du 20^e siècle, le pénitencier de Kingston présentait un aspect bien différent de celui qu'il avait le jour de son ouverture, en 1835. Il était devenu plus grand et plus solide. On y avait vécu, on y était mort. C'était maintenant une construction permanente.

DES FABRIQUES À REFAIRE DES HOMMES

En 1920, le surintendant des pénitenciers écrivait dans son rapport annuel: "Les pénitenciers en viennent rapidement à être considérés comme des industries ou des usines où l'on fabrique du matériel pour l'État, où l'on refait des hommes. Avec un matériel de dépravés, de négligés, de malades ou de malhonnêtes, ils ont pour tâche de produire de bons citoyens, redressés et entièrement aptes à prendre leur place dans le monde du travail".

C'était une tâche difficile et les échecs étaient nombreux, en fait plus nombreux que les réussites, car le taux de récidive ne diminuait pas. D'aucuns croient que si un criminel est allé assez loin dans son comportement antisocial pour mériter une condamnation dans un pénitencier fédéral, il y a peu de chances qu'il redevienne un jour honnête et qu'il se réinsère dans la société normale. La chose est certainement possible, mais les chances penchent du côté contraire. Plus de la moitié des détenus qui sont passés par le pénitencier de Kingston ont récidivé. Ils sortent du pénitencier, mais il leur est difficile de rester dehors. L'un des plus grands problèmes auquel est confronté l'ex-détenu est de trouver du travail une fois libéré, surtout en temps de marasme économique.

Durant les années 1920, les ateliers du pénitencier de Kingston reflétaient l'époque et l'organisation économique et sociale du temps. Le pénitencier utilisait le travail des détenus pour fabriquer des produits répondant aux besoins de l'État. Il pouvait ainsi éviter le sort du système antérieur de contrats, qui était en concurrence ouverte avec le secteur privé et prospérait pour cette raison même. Durant la première moitié du 20^e siècle, c'est le système des ateliers qui prédomina au pénitencier de Kingston.

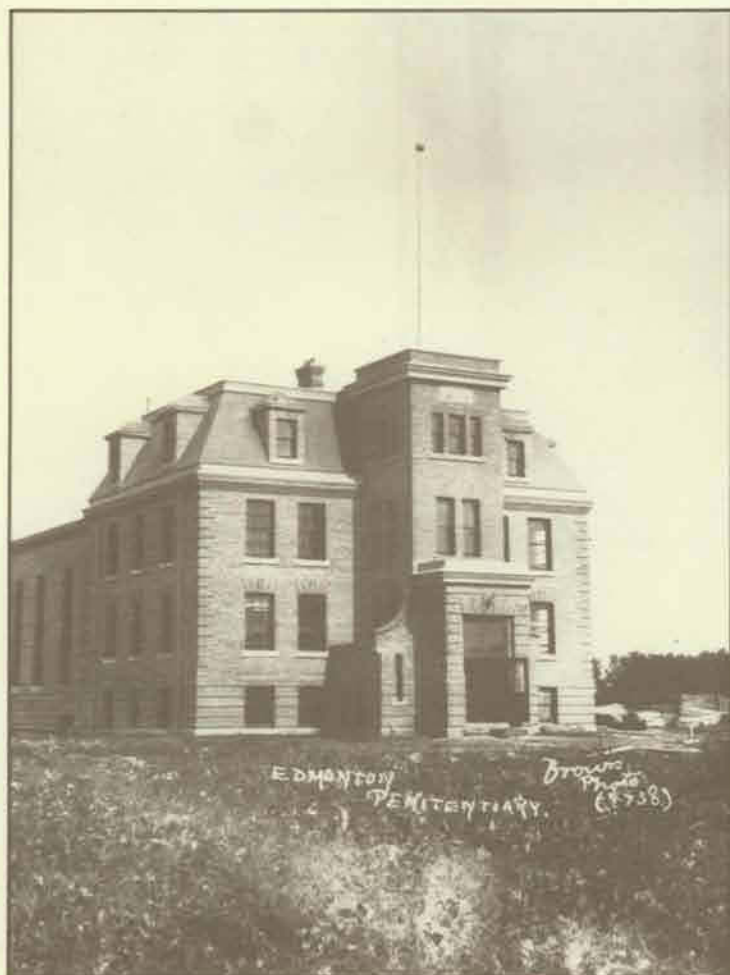
L'un des ateliers les plus remarquables et les plus réussis fut celui de la production de sacs postaux, auquel était adjoint un atelier de réparation. Inauguré en 1870, cet atelier fonctionne encore. En 1923, il rapporta des recettes de 27 000 \$.



Un an plus tard, elles étaient passées à 37 000 \$. Cette année-là, le pénitencier avait fabriqué environ 100 000 sacs neufs pour le ministère des Postes, réparé à peu près autant de sacs usagés et fabriqué quelques objets sur commande pour les agents de correction, dont sept sacs d'écoliers, deux couvertures de cheval et cinq hamacs. La production de cet atelier dépassait la production réunie des tailleurs et des cordonniers. Des sacs

Pénitencier de l'Alberta

Pénitencier de la Saskatchewan



postaux de tous les coins du monde aboutissaient à l'atelier de réparation du pénitencier, qui tout en étant une source constante d'emploi, a joué un rôle utile en aidant à défrayer le fonctionnement du pénitencier.

LES ANNÉES DE GUERRE

Durant les deux guerres mondiales, le système des ateliers continua. Le pénitencier de Kingston participa à l'effort de guerre. Les ateliers de la prison fabriquaient des articles essentiels au fonctionnement de l'État. Une partie de la capacité de production de l'atelier des tailleurs fut affectée à la fabrication des uniformes des soldats, mais d'une façon générale, la production continua comme avant, étant déjà axée sur les besoins de l'État.

La routine du pénitencier changea à peine pendant la guerre, fût-elle mondiale. La population carcérale a tendance à diminuer brièvement dès que démarrent les usines de guerre et que les impératifs des hostilités viennent sanctionner une autre manière de canaliser son agressivité. Le pénitencier de Kingston avait une population de 511 détenus en 1914, c'est-à-dire plus du quart des 2 003 prisonniers que comptaient les sept pénitenciers canadiens. (Celui de l'Alberta, ouvert en 1906, mais fermé en 1920, et celui de la Saskatchewan, ouvert à Prince Albert en 1911, nouvelle génération de descendants du pénitencier de Kingston, s'étaient ajoutés aux quatre pénitenciers des années 1870.) À la fin de la Première Guerre mondiale, en 1918, la population du pénitencier de Kingston était tombée à 413 prisonniers, sur les 1 463 qui peuplaient l'ensemble des prisons fédérales du pays. Ce nombre était le plus bas enregistré depuis plus d'une décennie. En 1944, au plus fort des hostilités de la

Escalier du pavillon sud

Atelier de rembourrage, pavillon sud

Voiliers amarrés en face du pénitencier, Jeux Olympiques de 1976

Deuxième Guerre mondiale, le pénitencier de Kingston comptait 645 détenus, sur les 3 078 incarcérés dans les prisons fédérales canadiennes, ce qui était nettement moins que les 814 détenus (sur un total de 3 552) que le pénitencier comptait dix ans plus tôt, au plus creux de la Grande Dépression.

NOUVEL ACCENT SUR L'ENSEIGNEMENT ET L'APPRENTISSAGE

À la fin des années 1940, on accorda pour plusieurs raisons une importance croissante à l'enseignement et à l'apprentissage des détenus. Il s'agissait d'une activité valable qui occupait le temps de ces hommes dont le pire ennemi était l'ennui de la vie en prison. Cette activité pouvait remplacer le travail, qui n'était guère abondant une fois exécutées les commandes limitées de boîtes aux lettres, de sacs postaux et d'étagères ou de bureaux en métal pour l'État. Elle permettait aussi aux détenus d'espérer améliorer leurs qualifications et leurs chances dans la vie. En 1957, les détenus du pénitencier de Kingston avaient accès à 250 programmes de cours. Si la réparation des sacs postaux continua, presque tous les autres programmes s'adaptèrent aux changements de l'époque. La formation générale et la formation professionnelle étaient les secteurs dominants de ces programmes qui ajoutaient une nouvelle dimension au travail pénitentiaire. L'importance des travaux forcés finit par n'être plus qu'un souvenir.

Mais on a conservé une remarquable variété d'occupations. Le pavillon sud, avec son impressionnante voûte, abrite un atelier de rembourrage, un atelier d'apprentis barbiers et un centre de traitement des données où les détenus s'initient aux terminaux et aux logiciels, après



quoi ils peuvent mettre en pratique leurs nouvelles connaissances en introduisant dans l'ordinateur des données de l'État ou en utilisant divers programmes.

Le service d'enseignement du pénitencier de Kingston offre des programmes complets de rattrapage scolaire, d'amélioration des aptitudes, d'enseignement secondaire et de formation universitaire par correspondance. Les détenus continuent de travailler à l'entretien du pénitencier pour subvenir à leurs besoins quotidiens. Nombre d'entre eux sont préposés au nettoyage, électriciens, plombiers ou jardiniers-paysagistes. Si une bonne partie du travail a changé radicalement depuis 1835, une bonne partie aussi est restée la même, mises à part les modifications générales que la société et la technique ont introduites dans l'épaisse enceinte qui dresse sa formidable masse sur la pointe s'allongeant vers le grand lac.

AUX PREMIÈRES LOGES

Le train-train quotidien du pénitencier dépend essentiellement du caractère même de l'établissement. Il se situe un peu hors du temps, même quand le monde change. Le pénitencier de Kingston avait autrefois la baie de Hatter sur son flanc ouest. En 1976, la baie fut rebaptisée Portsmouth Harbour et transformée en port de plaisance de calibre international. Elle fut choisie pour les épreuves de yachting des Jeux olympiques tenus cette année-là à Montréal et à Kingston. Les détenus qui sont aux étages supérieurs peuvent voir par-dessus le mur. C'est ainsi qu'ils ont pu assister à l'une des grandes compétitions sportives mondiales. Ils ne pouvaient aller aux Jeux: les Jeux vinrent à eux. Cependant, ainsi qu'on aurait pu le prévoir d'un milieu où rien ne se passe comme dans la société libre, les Jeux

ne furent pas accueillis à bras ouverts par tous les pensionnaires du pénitencier de Kingston, car les détenus ne veulent pas tous d'une cellule aux étages supérieurs. Nombreux sont ceux qui ne tiennent pas particulièrement à se faire rappeler ce qu'ils manquent au dehors. Ils trouvent plus facile de "tromper" le temps en s'abstenant.

Les attitudes, les méthodes et les techniques ont changé de pair avec l'évolution de la société et sa compréhension de la criminalité, car même les paysages sont modifiés par les saisons, les années et les habitudes des nouvelles générations. Mais les objectifs du personnel du pénitencier de Kingston sont restés remarquablement constants. Il s'agit de tenir bien enfermés les prisonniers que leur confie le système judiciaire, mais d'apporter à chacun toute l'aide que permet ce système et que le détenu veut bien accepter afin qu'il puisse un jour réintégrer la société des hommes libres.



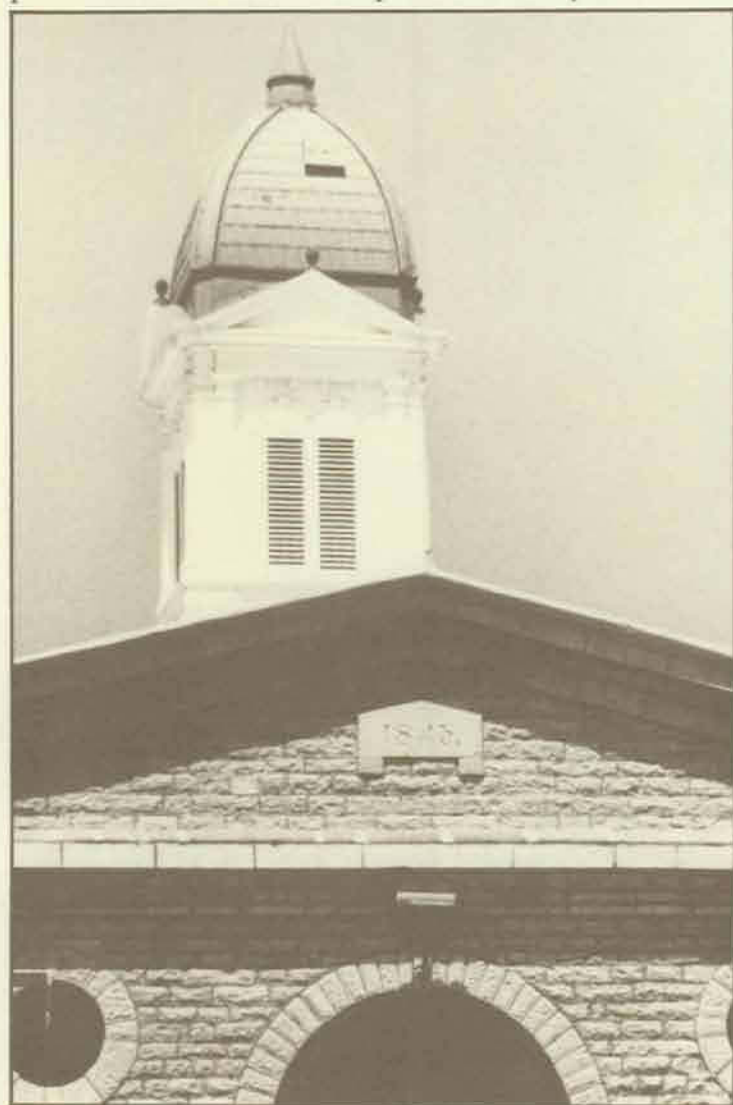


CHAPITRE VI

LE PÉNITENCIER DE KINGSTON ET LA
COLLECTIVITÉ

LE PÉNITENCIER DE KINGSTON ET LA COLLECTIVITÉ

Partout au Canada, des gens voient Kingston comme la ville pénitentiaire par excellence. Le pénitencier est imbriqué dans la culture, le commerce et la conscience de la collectivité. Dès les premiers temps, alors que le pénitencier prenait peu à peu la forme qui allait en faire l'un des plus grands bâtiments publics du Canada, on pouvait difficilement ne pas le remarquer.



PORTSMOUTH AVAIT UN AVANTAGE

Le pénitencier a toujours été un grand facteur d'emploi et d'investissement dans la localité. Portsmouth comptait à peine quelques habitations avant qu'on décide d'y construire le pénitencier. Le projet devint immédiatement une source d'emplois et le village grandit, d'abord comme localité dortoir pour les ouvriers affectés à la construction du bâtiment, puis comme lieu de résidence du personnel permanent du pénitencier. La population et le village grossirent avec le pénitencier. Officiellement, au début, c'était le "pénitencier provincial", mais dans la région on parlait toujours du "pénitencier de Portsmouth", ainsi qu'on l'appelle encore parfois, même s'il a été rebaptisé "pénitencier de Kingston" à l'avènement de la Confédération, en 1867.

Un annuaire local de 1857 indique que 29 habitants du village de Portsmouth travaillent au pénitencier, dont l'aumônier et le messenger. Le personnel comptait au total 63 employés et les détenus étaient plus de 700.

Portsmouth eut pendant plus d'un siècle un avantage en matière d'emplois au pénitencier parce qu'une des conditions d'engagement des agents était d'habiter à portée du son de la cloche. Cette cloche sonnait deux fois par jour, au début de la journée et à la fin, après le dénombrement des détenus, indiquant qu'ils étaient tous présents. Elle signalait aux membres du personnel qu'ils pouvaient partir et assurait la communauté que tout allait bien à l'intérieur de l'établissement. Pour les habitants du village, la cloche du soir signifiait que les détenus étaient bien enfermés dans leurs cellules pour la nuit. On continue de sonner la cloche au début et à la fin de la journée, mais cette pratique n'est plus que symbolique, car le personnel peut maintenant habiter à des milles de



la portée effective du tintement. (On sonnait aussi une autre cloche, comme on pourra le voir au chapitre VIII).

LA TAVERNE BEAUPRÉ

Le patronyme de Beupré est lié à la région de Portsmouth depuis des générations. Un membre de la famille a fait partie du premier conseil municipal du village. La taverne de Portsmouth, à l'origine la taverne Beupré, ouvrit en 1860 sur la rive ouest de la baie de Hatter, à quelques mètres du mirador III qui se trouve au milieu du mur ouest du pénitencier. Bon nombre d'agents de correction la considèrent comme "leur local", en dehors des heures de service. Son nom a changé, mais on l'appelle encore souvent la "Beup". Les anciens se rappellent de sa salle arrière qui était réservée aux gardes, aux agents de police et aux chauffeurs d'autobus à qui il fut interdit pendant des années de se présenter dans un débit de boissons en uniforme. Dans les rapports annuels du pénitencier de Kingston, rares sont les listes du personnel où ne figure pas le nom d'au moins un membre de la famille Beupré.

"LES VISITEURS CRÉENT DU MÉCONTENTEMENT"

Le pénitencier a toujours été une grande attraction pour les visiteurs venant à Kingston. Aujourd'hui, la plupart des touristes ne voient la prison-forteresse qu'à partir de la rue King qui longe le mur avant du pénitencier depuis le mirador I, à l'angle nord-est, jusqu'après le mirador II, à l'angle nord-ouest, en passant devant la porte nord. Mais le siècle était déjà bien entamé qu'on pouvait encore visiter le pénitencier en acquittant un droit d'entrée à la porte principale.

Cette pratique était une source constante de désagrément pour le directeur et son personnel, et pour les détenus aussi qui, en plus de subir un châtiment déjà très dur, devaient supporter l'ignominie d'être exhibés comme dans un zoo humain.

Dans son rapport annuel de 1902, le directeur J. Platt exposait comme suit ses préoccupations au sujet des visiteurs:



"L'admission de visiteurs dans le pénitencier, aux termes du règlement actuel, cause bien des ennuis et des désagréments au directeur

et beaucoup de mécontentement chez les détenus. On voit une armée toujours croissante de touristes, d'excursionnistes et autres visiteurs affluer dans nos villages durant les mois d'été. Quatre-vingt-dix-neuf pour cent de ceux qui demandent à entrer au pénitencier et neuf personnes sur dix qu'on y laisse entrer ne s'intéressent pas à l'établissement, mais y sont attirés par une curiosité morbide ou par un désir incompréhensible de regarder les infortunés confinés dans ses murs. Je considère comme une cruauté monstrueuse qu'on expose les détenus au regard des hommes, des femmes, des garçons et des filles et je ne blâme pas les détenus de s'en offusquer. De ce fait, l'admission des visiteurs nuit à la discipline, quelle que soit la circonspection dont ils font preuve. De plus, on ne doit pas oublier que bien des détenus ont une mère, une épouse, des soeurs ou des enfants qui les attendent à la maison et que la vue des personnes leur rappelant un être cher par la taille, l'âge, l'apparence ou la démarche suscite souvent des pensées et des émotions pénibles et la nostalgie du foyer et



Portsmouth Penitentiary, Kingston, Ontario, Canada. -25A



The Penitentiary, Kingston, Ontario, Canada. -25



Penitentiary, Kingston, Ontario, Canada. -25



QUEEN'S ARCHIVES 210

de la liberté. Ainsi donc, l'admission des visiteurs engendre du mécontentement... La prison est, ou devrait être, un lieu d'application au travail. Ce n'est pas un zoo, ni une ménagerie, ni un quelconque spectacle gratuit. Dans notre établissement, nous sommes aussi occupés que les ouvriers de n'importe quelle usine ou n'importe quel établissement industriel et nous ne pouvons pas nous permettre de tenir deux ou trois agents à la porte, prêts à conduire les visiteurs".

Les touristes ne sont plus autorisés à circuler dans la prison, mais le pénitencier demeure l'une des grandes attractions touristiques de Kingston. La quantité de messages sur carte postale qu'il inspire montre bien l'intérêt que le pénitencier suscite parmi le public. "J'aimerais que tu sois là" revient sur des milliers de cartes montrant le pénitencier historique et ces cartes continuent d'avoir un grand succès.

CRITIQUES DES MÉDIAS

C'est à Kingston que fut établi non seulement le premier pénitencier fédéral, mais aussi le plus vieux quotidien canadien. Le *Whig Standard* de Kingston, autrefois le *British Whig*, s'est toujours beaucoup intéressé au pénitencier de Kingston et continue à consacrer beaucoup de place aux événements qui le concernent. Il n'est guère étonnant qu'un établissement qui accueille depuis 150 ans les criminels canadiens les plus notoires et les loge aux frais du contribuable suscite un intérêt actif dans la presse et parmi le public. Les médias en général n'ont jamais hésité à commenter les conditions qui régnaient au pénitencier ni les événements qui s'y produisaient, sans toujours appuyer leurs observations sur une connaissance des faits.

Les critiques de la presse faisaient partie de la fonction, mais elles étaient parfois particulièrement acerbes et les responsables du pénitencier rétorquaient avec toutes les armes à leur disposition. Douglas Stewart et W.S. Hughes, inspecteurs des pénitenciers, s'exprimaient ainsi en 1913: "Au cours de l'année dernière, les pénitenciers ont reçu plus que leur part de critiques. Point n'est besoin de dire que les responsables de l'administration des établissements carcéraux considèrent comme utiles les critiques justes et positives et les accueillent avec grande attention. Mais il existe une catégorie de critiques qui consistent simplement à répéter, à la façon d'un perroquet, les déclarations erronées de hauts fonctionnaires qui violent leur serment d'office ou les discours tout aussi peu dignes de confiance d'ex-détenus qui cherchent à faire parler d'eux. Ces critiques sont injustes et blessantes. Les dirigeants des pénitenciers ne sont jamais vraiment à l'abri de ces attaques. Ils ne peuvent s'en défendre que dans leurs rapports annuels."



LE VOISINAGE DU PÉNITENCIER

Les gens qui songent à habiter dans le voisinage du pénitencier demandent souvent quel effet peut avoir un pénitencier sur la valeur d'une propriété. La présence imposante du pénitencier de Kingston ne semble pas avoir été un obstacle pour les propriétaires de certaines des demeures les plus chic de Kingston. Le pénitencier est massif, mais il peut arriver à un étranger de le prendre erronément pour un quelconque entrepôt public. Il n'effraie pas les étudiants de l'Université Queen's qui viennent quotidiennement courir le long de ses murs, ni les jeunes enfants qui les longent en se rendant à l'école. La plupart des résidences au nord et à l'est du pénitencier lui sont postérieures. Par exemple, Alwington Place, un secteur situé juste à l'est du pénitencier, est généralement considéré comme l'un des quartiers résidentiels les plus chic de la ville. Trois gouverneurs généraux et au moins un maire ainsi que de nombreux dirigeants éminents de la localité ont été de proches voisins du pénitencier.



Alors qu'il était simple avocat à Kingston, John A. Macdonald habitait tout près du pénitencier, à

Bellevue House, maintenant lieu historique national.



MARCHANDISES ET SERVICES

En plus des nombreux emplois créés dans ses murs, le pénitencier fut un gros client pour les commerçants et les artisans locaux. Les premiers comptes généraux indiquent que le pénitencier a acheté à des douzaines de fournisseurs de Kingston diverses quantités de produits: farine de maïs, charbon de bois, pain, farine, bois de construction, bois de corde, colombages en chêne, articles de quincaillerie, coton, cuir, boeuf, articles en fer-blanc, pommes de terre, articles de papeterie et d'impression, paille, sel, bibles, médicaments, mélasse, farines et pois, chaussettes, savon, bougies, flanelle, sable, vieux cuivre, levure, bois de cheminée, papier à dessin, briques, lait, peau de daim, huile, foin, suif, cire d'abeille, crayons à mine, verre, poudre à canon, ainsi que de la publicité. Le rapport annuel de 1852 énumère une variété ahurissante de marchandises et de services fournis par la communauté à des coûts s'échelonnant entre cinq shillings pour le creusage d'une fosse et 807,92 \$ (versés à E.

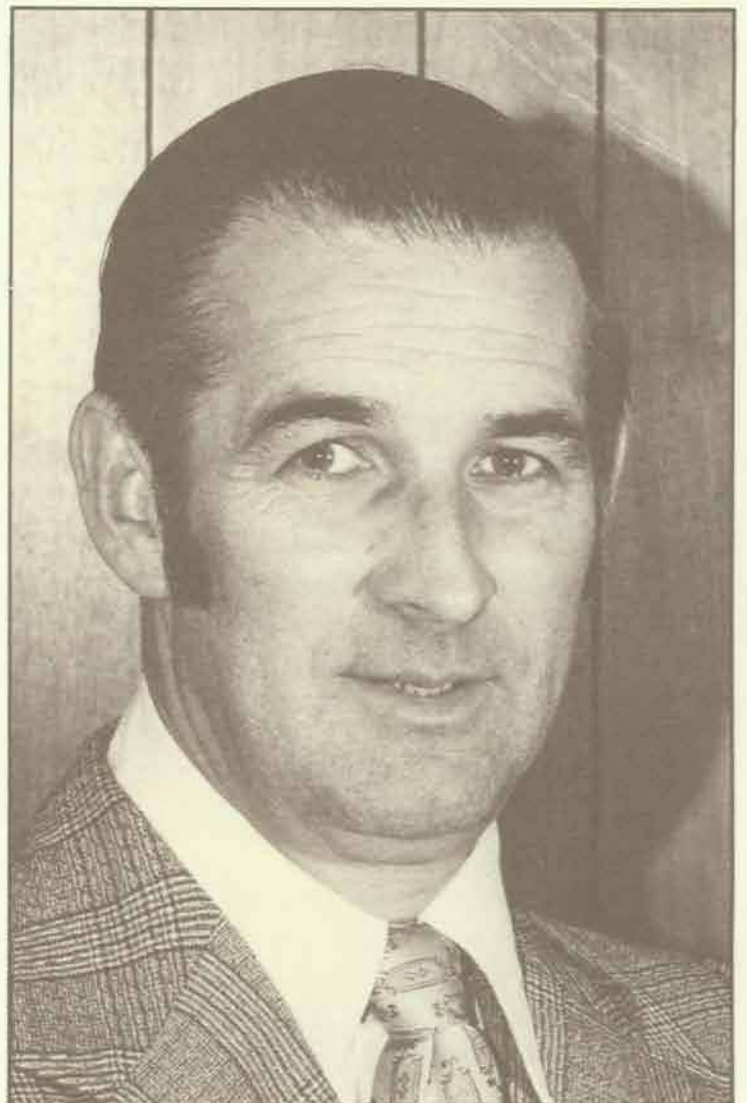
Chanteloup) pour la réparation de bouilloires. Les détails des dépenses figurent sur douze colonnes en petits caractères dans le rapport annuel de 1916; elles portent sur plus de 700 types d'articles. Durant les années 1920, le pénitencier de Kingston dépensait plus de 400 000 \$ par année, dont la moitié pour les salaires et avantages sociaux et le reste pour le ravitaillement. Dix ans plus tard, ce chiffre s'élevait à un peu plus de 500 000 \$. Au milieu des années 1950, il atteignait un million et demi. Au centenaire de la Confédération, en 1967, la feuille de paie et les achats du pénitencier dépassaient les trois millions de dollars par année.

DES DÉTENUIS COMME VOISINS

Au début, les détenus du pénitencier de Kingston étaient beaucoup plus visibles qu'aujourd'hui. Alors que le 20^e siècle était largement entamé, les terrains du pénitencier comptaient encore plusieurs centaines d'acres, s'étendant jusqu'à la rue Princess (route 2) au nord. Il s'y trouvait une grande ferme et une carrière. Pendant des années, les détenus défilèrent dans le village de Portsmouth vêtus de leur uniforme rayé, qu'on ne pouvait pas manquer de reconnaître. Ils étaient toujours escortés d'agents armés et à cheval pour se rendre à leur travail à la carrière ou à la ferme de la prison. C'était une scène quotidienne pour les habitants de la localité qui finissaient par connaître certains de leurs voisins de la grande maison de la rue King.

Bill Westlake, qui fut sous-commissaire principal du Service correctionnel, est né à Portsmouth. Son père travailla au pénitencier durant plus de 30 ans. M. Westlake a conservé de nombreux souvenirs de son enfance dans le village, dont le suivant:

"Les détenus du pénitencier de Kingston, qui étaient nos voisins et parfois nos amis, ont toujours été membres de la communauté. On les voyait travailler aux champs, sur les terrains du pénitencier et dans la carrière du village. Je me souviens fort bien de plusieurs détenus qu'on voyait régulièrement. Il y avait un vieux récidiviste nommé Slim Summerville que tous les garçons du village connaissaient. Quand le peloton des



tailleurs de pierre se rendait au travail ou en revenait, on pouvait voir Slim à la queue de la file. Les jeunes garçons couraient souvent le long du chemin, conversant avec les détenus. Ils aimaient tout particulièrement le vieux Slim qui semblait affectionner ceux d'entre nous qui suivaient le peloton en courant.

"J'ai aussi des souvenirs très vivants de l'ennemi public n° 1 des années 1920, Red Ryan (dont la légende a bien des facettes, comme on pourra le constater au chapitre IX). Le jour de sa libération, c'était mon père qui était le messenger de service et je l'accompagnais quand il conduisit Red à la gare. Je me rappelle très bien que M. Ryan m'avait donné une pièce de 10 cents pour que je m'achète une tablette de chocolat ou un cornet de crème glacée. Peu après, Red Ryan était descendu alors qu'il tentait de voler une banque."

"Fait assez étonnant, les gens de notre village ne voyaient pas ces détenus comme des criminels endurcis, mais simplement comme un groupe quelconque de la communauté. J'ai grandi dans un environnement où les détenus du pénitencier étaient considérés comme un élément de la vie quotidienne."

CHANGEMENTS INTERNES

Les travaux agricoles et la taille de la pierre calcaire cédèrent graduellement à l'empiètement de la ville. Des quartiers résidentiels recouvrirent les champs et la carrière. Les détenus du pénitencier de Kingston perdaient ainsi toute raison de sortir des murs de l'enceinte.



Aujourd'hui, ils sont coupés du monde extérieur en franchissant l'austère porte nord. Conduits dès leur arrivée au vieux pavillon cellulaire nord-ouest, autrefois le quartier des femmes, ils sont fouillés, douchés, désinfectés, interrogés, photographiés et habillés. Ils remettent les effets qu'ils ont emportés avec eux. On remplit pour eux un formulaire que le détenu signe sous une ligne où il est écrit: "La liste ci-dessus énumère exactement tous les articles reçus avec le corps du détenu _____".

Une colonne du formulaire sert à l'énumération des "articles déclarés interdits ou brûlés avec le consentement du détenu ou par ordre de la direction". On peut garder dans un sac certains articles jusqu'au jour de la libération du détenu, mais il est préférable d'envoyer les objets de valeur à sa mère ou à sa femme parce qu'il se fait du pillage dans un pénitencier, où logent un grand nombre de voleurs. Le nouvel arrivant est ensuite enfermé pour longtemps. Les condamnés ne vont au pénitencier de Kingston ou à un autre pénitencier fédéral que si leur peine est d'au moins deux ans. Les peines de moindre durée se purgent dans une prison provinciale.

With the Compliments of the Canadian Red Cross Society
NATIONAL BLOOD TRANSFUSION SERVICE



TO THE DONORS and SUPPORTERS OF K.P.



K.P. SAINTS 1951



K.P. SAINTS 1952

1953 MARCH 1953							1953 APRIL 1953						
SUN	MON	TUE	WED	THU	FRI	SAT	SUN	MON	TUE	WED	THU	FRI	SAT
1	2	3	4	5	6	7	1	2	3	4			

Avec la diminution des occasions de travail à l'extérieur, on introduisit au pénitencier diverses activités pour occuper les détenus. À partir de 1923, on commença à projeter des films muets réalisés pas des organismes de l'État, mais ces projections prirent vite fin avec l'avènement du film parlant, car le gouvernement recula devant le coût élevé du nouveau matériel de projection. La radio ne fut permise qu'en 1933 et même alors les détenus ne pouvaient écouter que de la musique

ou certains programmes de Radio-Canada et seulement pendant une heure, le dimanche après-midi. Cette règle a été grandement assouplie depuis. Aujourd'hui, les détenus ont leur propre station de radio qui diffuse par câble dans les cellules. Bien des détenus peuvent regarder la télévision dans leur cellule, privilège qu'ils peuvent se mériter par leur travail et leur bon comportement. Un appareil de télévision dans une cellule, voilà qui, vu de l'extérieur, peut paraître du dorlotement de prisonnier, mais les vieux agents de correction disent que c'est le meilleur moyen de contrôler les détenus depuis l'avènement des gaz lacrymogènes. La télévision donne aux détenus une occupation qui les empêche de jongler ou de faire du grabuge.

DIVERTISSEMENTS ET ÉVÉNEMENTS SPORTIFS

La collectivité a toujours été disposée à ce qu'on présente des spectacles ou qu'on organise des activités d'auto-perfectionnement au pénitencier. Si, en 1927 encore, on refusait la venue de conférenciers, cette attitude allait bientôt changer. En 1933, les détenus pouvaient, en hiver, assister une fois par mois à un concert donné exclusivement par des exécutants mâles. Les premières représentations furent probablement données par des chorales et des orchestres (souvent par l'Armée du Salut) qui se produisaient à Noël et à Pâques.

En 1945, Joe Woodhouse, homme d'affaires de la localité et joueur de piano, commença à réunir des artistes prêts à offrir des spectacles de variétés aux détenus de Kingston, le dimanche. Parmi les artistes se trouvait un jeune imitateur d'Ottawa du nom de Rich Little, un certain Billy O'Connor et une éternelle favorite, Katie

Murtaugh, appelée la Sophie Tucker canadienne, ainsi qu'un grand nombre de musiciens, chanteurs et comédiens locaux. Tous se produisaient bénévolement pour apporter un peu de gaieté et d'espoir aux détenus. Des particuliers et des organismes bénévoles ont beaucoup contribué à la vie pénitentiaire depuis que la société a recours à l'incarcération pour châtier les criminels. Le pénitencier de Kingston en a beaucoup bénéficié.



Les détenus du pénitencier ont organisé d'excellents événements sportifs au fil des années, notamment des matchs de boxe, des épreuves d'athlétisme et des tournois de soccer. Leur équipe de baseball a joué dans une ligue de la région de Kingston. La situation était bien entendu un peu inéquitable pour l'équipe adverse, car toutes les parties devaient se disputer au pénitencier. Les spectateurs invités à assister aux matchs se rappellent des parties qui se jouaient sur le losange du pénitencier durant les années 1950. Il était un peu

intimidant de se trouver devant une foule pouvant atteindre un millier de détenus qui encourageaient leur équipe à grands cris.

ILS "SE RATTRAPENT", MOYENNANT UN PEU D'AIDE

Les visiteurs qui venaient au pénitencier de Kingston n'étaient pas tous des touristes, des danseurs à claquettes ou des joueurs de baseball. Les détenus autant que les agents de correction doivent beaucoup aux nombreux citoyens et organismes qui s'efforçaient d'aider les prisonniers. L'un des premiers membres de la Société John Howard qui vint régulièrement au péniten-



cier était J. Alex Edmison, qui fut président de l'Association pénale canadienne et adjoint au recteur de l'Université Queen's. M. Edmison s'intéressait de très près à tout ce qui se rapportait au système de justice pénale et il écrivit plusieurs études et articles sur la réforme des pénitenciers.

En 1954, Alex Edmison écrivait dans la revue **Historic Kingston**:

"Aujourd'hui, au pénitencier de Kingston, les prisonniers sont des personnes. Les résultats de cette nouvelle approche sont déjà visibles. Je compte au nombre de mes amis plusieurs ex-détenus qui "se rattrapent" et qui finissent par constituer un actif pour leur pays. On est toujours en face d'une tragédie lorsque sort du train, à la gare de Kingston, un homme enchaîné qu'on amène au pénitencier. Le fait qu'un si grand nombre de ses pareils puissent en sortir avec de l'espoir pour l'avenir est peut-être la chose la plus importante qu'on puisse actuellement dire en évoquant l'histoire du pénitencier de Kingston."



L'Armée du Salut a toujours cherché à dispenser aide et conseils aux détenus et à leur famille. Encore maintenant, on peut voir

régulièrement au coeur du pénitencier ses officiers à l'uniforme bien connu distribuer des exemplaires de leur revue **The War Cry** et aider les détenus des nombreuses manières qui leur ont acquis tant de respect dans le monde entier. En 1897, le directeur Metcalfe autorisa l'Armée du Salut à tenir quatre réunions par an au pénitencier. La même année, la major Blanche Read fut l'une des premières femmes à prêcher aux détenus du pénitencier. Dans son livre **The Lady With the Other Lamp**, elle raconte cette visite:

"Quelle vision s'offrit à nos yeux quand nous arrivâmes au lutrin. À droite se trouvait un grand orgue que toucha habilement pendant tout l'office un merveilleux organiste. À côté, une trentaine d'hommes, assis sur des sièges légèrement surélevés, composaient le chœur. À gauche, dans une petite pièce, on aurait dit un placard, se trouvaient les quelques détenues. Devant nous, une multitude de visages, des hommes vieux et ridés, d'autres d'âge moyen dont les épouses et les enfants étaient privés de l'amour et de la protection qui d'un époux, qui d'un père.

"Il y avait aussi des jeunes gens au visage alerte et intelligent et d'autres à la mine triste. Parmi les détenus, 80 étaient condamnés à la prison à perpétuité!

"Il y avait également des adolescents — tout un groupe d'adolescents — des jeunes qui, après avoir ingurgité des boissons fortes ou sous la poussée d'une tentation difficile à vaincre, étaient tombés dans le traquenard."

En 1985, des bénévoles franchissent chaque soir la porte nord pour animer des séances de groupe, notamment pour les Alcooliques Anonymes, la Société John Howard, la Fraternité des autochtones, les cours Dale Carnegie, des organisations religieuses, des groupes culturels franco-

phones et pour bien d'autres raisons. L'un des exemples les plus récents de l'interaction entre la communauté et le pénitencier est celui du Comité consultatif des citoyens, un groupe de personnes bénévoles nommées pour conseiller le directeur sur la gestion générale de l'établissement. Ces gens dévoués rencontrent aussi les détenus et le personnel. Ils font la tournée du pénitencier et sont parfois appelés à fournir de l'aide, dans des situations d'urgence.

En 1834, pendant qu'on était à le construire sur la rive est de la baie de Hatter, le pénitencier ne figurait sur les cartes de la ville de Kingston que par une flèche. Cette flèche pointait vers l'ouest en direction d'un lieu situé en dehors de la carte, avec la mention "Direction du pénitencier". Depuis lors, la ville a grandi tout autour de la prison qui est devenue partie intégrante de Kingston. La rue King, autrefois chemin poussiéreux menant au pénitencier et à Portsmouth, a vu des voitures à chevaux, des tramways, le chemin de fer électrique et des automobiles passer devant le bâtiment de pierre calcaire silencieux et imposant qui se fondait dans la ligne du rivage, comme s'il n'était qu'un autre beau spécimen des vieux immeubles de pierre de la ville.





CHAPITRE VII

LES FEMMES AU PÉNITENCIER

LES FEMMES AU PÉNITENCIER

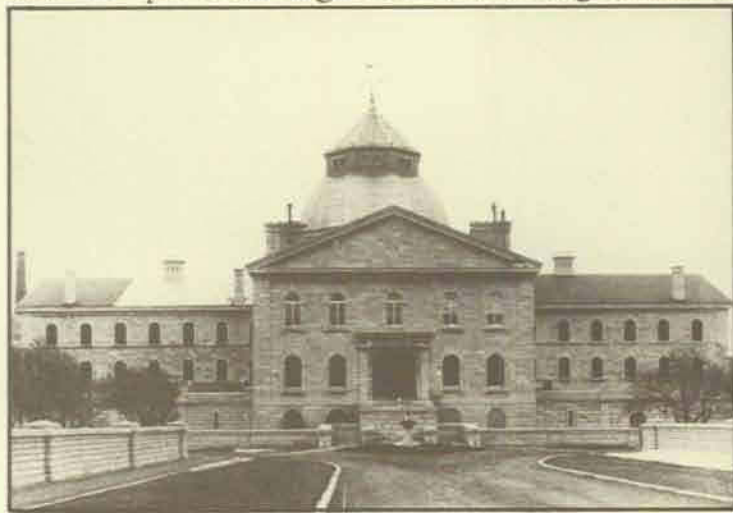
Le pénitencier de Kingston a également gardé des détenues pendant ses cent premières années d'existence.



Trois condamnées arrivèrent au pénitencier en septembre 1835, à l'étonnement du directeur Smith qui, même s'il savait qu'on allait un jour envoyer aussi des femmes au pénitencier de Kingston, ne les attendait pas si tôt. Susan Turner, Hannah Downes et Hannah Baglen, toutes trois condamnées à une peine d'un ou deux ans pour vol, furent logées temporairement à l'hôpital jusqu'à ce qu'on leur ait trouvé des

locaux distincts. Cet arrangement devait durer jusqu'en 1839, alors qu'on fit d'une partie de l'aile nord la première prison des femmes.

Au cours de sa visite au pénitencier de Kingston, en 1842, Charles Dickens fut particulièrement frappé par la vue des détenues. "Parmi elles se trouvait une jolie fille de vingt ans, qui était au pénitencier depuis près de trois ans. Elle avait fait fonction de courrier secret pour les soit-disant patriotes de Navy Island, durant l'Insurrection canadienne, tantôt s'habillant en femme et transportant les messages dans son corset, tantôt se déguisant en homme et les dissimulant dans la doublure de son chapeau. Sous ce dernier personnage, elle montait toujours son cheval comme un homme, ce qui lui était des plus faciles, car elle pouvait maîtriser n'importe quelle bête qu'un homme pouvait chevaucher et savait conduire un quadruple attelage, avec les meilleurs coups de fouet aux parties. Partant pour l'une de ses missions patriotiques, elle s'était emparée du premier cheval sur lequel elle avait pu mettre la main et c'est ce délit qui l'avait conduite là où je la voyais. Elle avait un fort beau visage, encore que, comme le lecteur peut le supposer à cet aperçu de sa vie, il se dissimulait un petit diable derrière son oeil vif qui vous regardait fort malignement à



travers les barreaux de la cellule.” (Cette jeune femme était probablement Eunice Whiting qui purgeait alors une peine de trois ans pour avoir volé un cheval.)

“UN LAMENTABLE PIS-ALLER”

Déjà en 1858, les détenues avaient déménagé plusieurs fois, étant toujours trop nombreuses pour les locaux disponibles. Le directeur signale que cette année-là huit détenues avaient dû dormir dans le corridor, car il n’y avait pas assez de cellules pour chacune des détenues. En même temps, les inspecteurs disaient dans leur rapport qu’une “prison de femmes ne devrait jamais se trouver dans l’enceinte d’une autre prison”. Il fallut que passent plus de 70 ans avant que cette recommandation soit appliquée.

L’année de la Confédération, le nombre des détenues atteignait soixante et dans leur rapport, les inspecteurs préconisaient fermement qu’on construise une prison réservée aux femmes, en dehors de l’enceinte du pénitencier de Kingston,

soit à l’est, sur un terrain à acquérir, soit au nord, sur le terrain de la prison. La seule décision prise à l’époque fut d’écarter la recommandation d’acquérir un autre terrain. La transaction n’eut pas lieu et l’endroit proposé devint un quartier résidentiel huppé.

Plus de 20 ans après, en 1889, l’inspecteur James G. Moylan écrivait ceci sur le quartier des femmes: “J’ai toujours considéré ce secteur du pénitencier comme impropre à l’usage qu’on en fait. À part sa proximité inacceptable de la prison des hommes, les cellules qui sont sous terre, dans une partie sombre et lugubre, constituent une raison suffisante de recommander un changement.” Quatre ans plus tard, il qualifie les locaux de “lamentable pis-aller” en ce qui concerne les cellules et la buanderie.

PROPOSITIONS DE SOLUTION

En 1909, la décision était prise de construire une prison distincte pour les femmes, mais cette prison allait quand même se situer dans l’enceinte du pénitencier de Kingston. Les détenus furent affectés à la construction du bâtiment. En février 1913, les femmes entraient dans leurs nouveaux quartiers, le pavillon cellulaire nord-ouest, situé juste à droite de la porte nord. Ce même pavillon sert encore comme centre de réception et d’admission pour les nouveaux détenus.

L’année suivante, la Commission royale d’enquête sur les pénitenciers fit des commentaires favorables sur le nouveau bâtiment. “Cependant, ajoutaient les commissaires, il faut dire que les intérêts de tous les intéressés seraient mieux servis si l’on transférait ces quelques détenues dans un établissement pénitentiaire pour femmes. Ainsi qu’il est suggéré ailleurs dans le présent rapport en parlant de certaines autres catégories, il serait

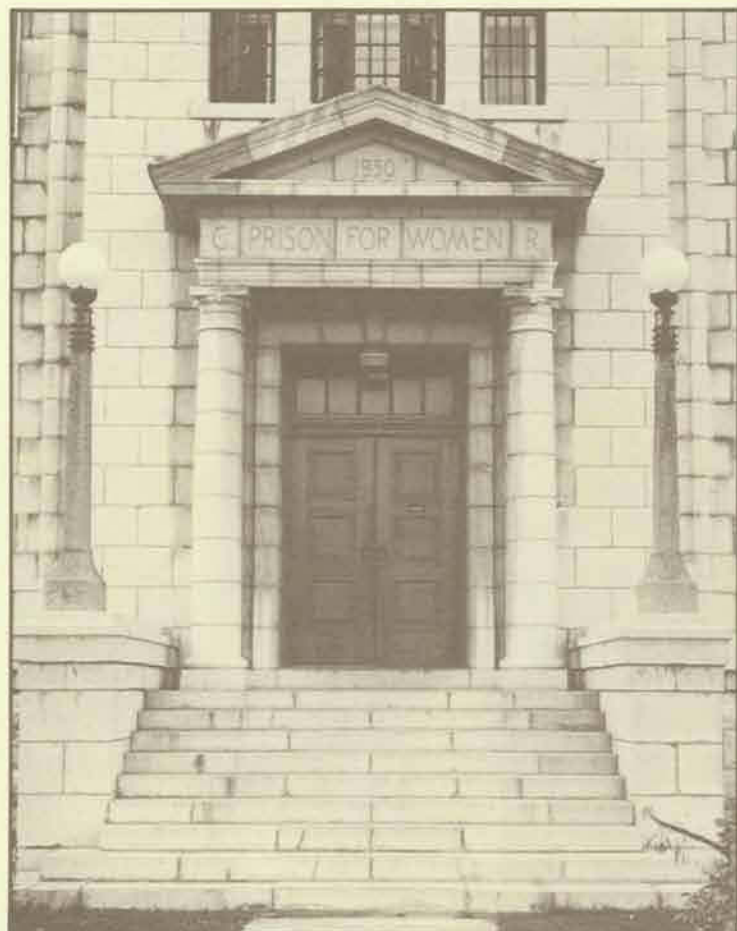


peut-être possible de conclure des ententes avec les gouvernements provinciaux pour la détention de toutes les condamnées.”

Cette recommandation voulant que les provinces se chargent des condamnées, de façon à ce que celles-ci puissent purger leur peine plus près de chez elles, devait revenir bien des fois au cours des années qui suivirent. Il existe, dans les diverses régions du pays des prisons provinciales pour les femmes. Ces prisons reçoivent les femmes condamnées à moins de deux ans de détention. Il y a plus de femmes dans les prisons provinciales que dans les prisons fédérales. Mais en 1985, la plupart des détenues de langue anglaise continuent d'être gardées à la Prison des femmes de Kingston tandis que la majorité des détenues francophones sont gardées à la maison Tanguay, un établissement pénitentiaire de la province du Québec, en vertu d'un contrat passé entre la province et le gouvernement fédéral. Des ententes existent actuellement avec certaines provinces, mais on n'est pas encore arrivé à un accord satisfaisant avec l'ensemble des provinces, accord qui permettrait de fermer le seul établissement pénitentiaire fédéral pour femmes.



Le pavillon cellulaire nord-ouest avait 32 cellules normales et deux cellules doubles d'infirmerie. Après quelques années, il était déjà encombré avec 40 détenues. En 1920, un rapport au ministre de la Justice réitérait que “les détenues devraient être gardées dans un établissement complètement distinct, hors de la vue du pénitencier des hommes”. Un rapport ultérieur au ministre recommandait la construction d'une nouvelle prison “en dehors et à bonne distance de la prison des hommes”.



NOUVELLE PRISON DES FEMMES

En mai 1925, avec l'aide des détenus, on mit en chantier l'actuelle Prison des femmes (appelée P4W pour Prison for Women) au nord du pénitencier de Kingston, derrière la résidence du directeur. Pendant plusieurs années, le directeur du pénitencier fut également responsable de la Prison des femmes. L'établissement reçut ses premières détenues le 24 janvier 1934, après avoir

logé pendant près d'un an un surplus de détenus du pénitencier de Kingston.

Ainsi, après 99 ans, les femmes quittaient l'enceinte du pénitencier pour hommes. Elles avaient logé pendant tout ce temps dans un hôpital temporaire, puis dans un "lamentable pis-aller" et enfin dans un bâtiment surpeuplé. Elles avaient maintenant leur propre prison, près du lieu où les trois premières détenues avaient été accueillies. Aussitôt arrivées, elles furent immédiatement prises en charge par Mme Elmherst qui



fut la première surveillante en chef au pénitencier de Kingston.

La surveillante en chef a toujours occupé une place importante au pénitencier. Dans son rapport annuel de 1845, l'aumônier du pénitencier disait qu'elle "devrait avoir une position comparable à celle du directeur lui-même, car bien des choses doivent dépendre d'elle du fait que même le directeur ne peut, pour des raisons de convenance, être consulté". Le révérend R.J. Rogers estimait également qu'il faudrait, à cause de son caractère, de son comportement et de sa formation, "Télever à un niveau tel que la malheureuse détenue puisse voir en elle un exemple et qu'elle suscite l'obéissance par son influence morale plutôt que par la force physique."

La conviction que les femmes font de meilleures gardiennes de détenues influence encore aujourd'hui les principes du système pénitentiaire. Il n'y a pas de gardiens dans les rangées de cellules de la Prison des femmes tandis qu'au pénitencier de Kingston, qui ne contient que des hommes, les agentes de correction sont nombreuses. Qui plus est, Mary Dawson a été nommée directrice du pénitencier en septembre 1984. Ce précédent marque d'ailleurs un grand progrès sur l'époque de la surveillante en chef. Il y eut jadis nombre de surveillantes en chef de grande compétence au pénitencier de Kingston, mais malgré l'intervention de l'aumônier, elles ne furent jamais pressenties au poste de directeur.

LA PRESSE PÉNITENTIAIRE

Le milieu du 20^e siècle fut l'âge d'or de la revue **Telescope** que publiaient les détenus. Les femmes figuraient en bonne place dans l'équipe de rédaction. Cette période fut très créatrice au pénitencier de Kingston si l'on en juge par la

remarquable variété d'objets d'art et d'artisanat que produisaient les détenus.



Telescope était une des revues les mieux rédigées et les mieux illustrées de la presse carcérale qui paraissaient en Amérique à cette époque. On essayait de sortir douze numéros par an, mais le calendrier était souvent perturbé par les troubles, depuis les rumeurs d'évasion jusqu'à l'émeute générale de 1954 (racontée au chapitre X). Les abonnés canadiens et américains payaient un dollar par an. Coca-Cola y annonçait sur le plat intérieur. En 1955, les rédacteurs-détenus présentèrent un mémoire à l'Association du barreau canadien. Sur les dix membres que comptait l'équipe de rédaction en 1961, cinq étaient des femmes. À cette époque, le pénitencier de Kingston comptait un peu moins de mille détenus et la Prison des femmes, une centaine.

Il y a tout lieu de croire que, dans une certaine mesure, les hommes et les femmes détenus au pénitencier de Kingston ont toujours pu communiquer entre eux. L'une des premières constatations que le directeur Michael Lavell avait notées dans son journal, en 1886, était que des lettres circulaient entre les détenus des deux

sexes. Au cours des années 1960, des employés découvrirent des paquets de cigarettes imperméabilisés et bourrés de messages. Ils étaient envoyés par les toilettes de la Prison des femmes et, par un conduit collecteur construit sous le pénitencier, ils aboutissaient au lac où des détenus membres des équipes de plomberie pouvaient les récupérer. Cependant, rien n'indique que des détenus de sexe opposé aient jamais eu de contacts physiques. Plusieurs détenues ont accouché au pénitencier de Kingston durant sa longue histoire, mais elles y étaient arrivées enceintes. Dans certains cas, on laissait le bébé habiter avec la mère dans sa cellule, mais jusqu'à un certain âge seulement. Lorsque la peine de la mère était trop longue et que la grâce ou la libération conditionnelle lui était refusée, l'enfant était envoyé à un orphelinat ou, s'il avait de la chance, chez un parent ou dans un foyer nourricier. On estimait qu'un enfant méritait mieux que de grandir en prison.

BON ORDRE ET APPLICATION

Pendant les cent ans où elles ont logé dans l'enceinte du pénitencier de Kingston, strictement séparées des hommes, mais capables de les entrevoir à l'occasion, les détenues ont été occupées à la fabrication de vêtements pour les détenus ou à d'autres travaux d'aiguille. Le rapport de la surveillante en chef, Mary Leahy, pour 1872 signale que "les revenus du labeur des détenues, ainsi que l'indiquent les statistiques du travail, se sont élevés à 1 560,20 \$, les recettes en espèces se chiffrant à 684,40 \$, soit 244,39 \$ de plus que l'an dernier". Les détenues avaient confectionné, entre autres, 201 tabliers, 34 bonnets de soleil, 406 taies d'oreiller et 1 480 paires de chaussettes.

L'année suivante, la population des détenues tomba à 15 seulement. Madame Leahy était heureuse de signaler que ses pensionnaires n'avaient passé durant l'année que 14 jours en régime cellulaire au pain et à l'eau. En 1881, les détenues confectionnaient des chemises de flanelle grise pour le ministère des Indiens et la Police à cheval du Nord-Ouest. Madame Leahy se déclarait satisfaite de la discipline et de l'application dont faisaient preuve le "nombre relativement petit" des détenues de la prison.

La population des détenues resta très faible pendant de nombreuses années. Au tournant du siècle, les pénitenciers d'Edmonton et de Dorchester disposaient de locaux pour les détenues, mais ceux-ci furent peu à peu supprimés pendant la Première Guerre mondiale. En 1915, Rose Fahay, qui avait succédé à Mary Leahy, notait dans son rapport qu'elle avait 25 prisonnières sous sa garde, "dont neuf provenaient d'Edmonton". L'année précédente, il n'y avait eu que 10 femmes au pénitencier, ce qui était plus courant. La surveillante en chef Fahay n'a jamais eu plus de 40 détenues à la fois. En fait, tout ce monde habitait ensemble, la surveillante en chef logeant à l'étage supérieur du pavillon cellulaire nord-ouest.

La difficulté de trouver du travail aux femmes était aussi chronique que dans le cas des hommes. En 1918, cette difficulté s'atténua quelque peu quand la Croix-Rouge apporta du matériel avec lequel les détenues firent des pansements et d'autres articles nécessaires dans le cadre de l'effort de guerre. Ce fut alors le début de rapports entre la Croix-Rouge et le pénitencier de Kingston, rapports qui se sont poursuivis de diverses manières. Ainsi, au milieu des années 1960, la Croix-Rouge organisait deux fois par année des collectes de sang au pénitencier. En 1966, bien que la population totale de la prison n'ait jamais

dépassé 875 détenus, ceux-ci donnèrent 990 chopines de sang, ce qui représentait 11 pour cent de l'objectif de la Croix-Rouge pour l'ensemble de la ville de Kingston.

LES SURVEILLANTES EN CHEF

Elles ont connu des fortunes diverses. Leur traitement était inférieur à celui des agents de sexe masculin. En 1914, alors que le directeur du pénitencier touchait 2 800 \$ par an et le garde le moins bien payé recevait 800 \$, la surveillante en chef Fahey, qui avait presque 30 ans de service, ne touchait que 700 \$. Dix ans plus tard, le traitement de celle qui lui avait succédé était porté à 1 140 \$. Ce traitement était inférieur au salaire maximal des gardes, mais au moins légèrement supérieur au salaire minimal de l'échelle de traitement.

Tout comme pour les agents de correction, l'arrivée d'un nouveau directeur signifiait parfois une réévaluation en règle de la compétence et du travail de la surveillante en chef, quels que fussent sa loyauté et ses états de service. Madame Fahay fit carrière sous cinq directeurs. Elle était arrivée peu de temps après la mort de John Creighton et reçut des louanges de tous les successeurs de ce dernier, jusqu'à Robert Creighton, le fils de l'ancien directeur, qui écrivit en 1918 que le quartier des femmes au pénitencier de Kingston était "admirablement administré par des surveillantes intelligentes et loyales". L'année suivante, Creighton était muté à l'administration centrale, à Ottawa. Le directeur J.C. Ponsford, qui avait auparavant dirigé les pénitenciers fédéraux du Manitoba et de l'Alberta, eut une opinion toute différente. Il obligea Rose Fahay et son assistante à démissionner, alléguant que les affaires "n'étaient pas administrées de façon satisfaisante" à la Prison des femmes.

AMPOULES, COUPURES ET ONGLES CASSÉS

On s'attaque au problème du manque de travail en installant un poulailler dans l'enceinte, en encourageant des passe-temps et, en été, la culture de petits jardins potagers. Dans sa rubrique du numéro de juillet 1955 de la revue **Telescope**, la détenue Della Burns décrit un peu les plaisirs du jardinage: "Les filles qui aiment jardiner joignent ces jours-ci l'utile à l'agréable en profitant de ce bon vieux soleil pendant qu'elles fouillent la terre, bêchent et plantent. Irène et Maria ont passé tous leurs temps libres dans leur jardinet et ont déjà transplanté plusieurs pieds. On a entendu Nonie dire qu'elle pourrait honnêtement écrire à sa famille pas mal de choses vraies sur le travail qu'elle fait sur un tas de pierres. Il y a là un bijou de vérité, ampoules, coupures et ongles cassés font tous partie des résultats, mais le meilleur est attendu avec impatience. Grand merci à M^{lle} Patterson pour nous avoir apporté des semences et à M^{me} Greer pour ses plants de tomates. Les jardinières les apprécient beaucoup."

La vie n'était pas toujours rose, tant s'en faut. Les détenues purgeaient elles aussi leur peine durement. La commission Brown signale, en 1849, que des fillettes pouvant avoir aussi peu que 12 ans étaient souvent fouettées à plusieurs reprises pour les mêmes fautes insignifiantes que les garçons. Les châtiments corporels infligés aux femmes ne cessèrent pas plus tôt que du côté des hommes. La peine du fouet ne fut abolie qu'en 1972, mais, en pratique, ce châtiment n'était plus administré depuis cinq ans.

S'il y a une chose que les jardinières en herbe n'aimaient pas, c'était d'abîmer leur linge. Les détenues de 1985 peuvent porter leurs vêtements personnels, mais ce privilège est assez récent.

Pendant la majeure partie du temps où elles ont logé au pénitencier de Kingston ou à la Prison des femmes, les détenues ont dû se contenter de l'uniforme de la prison. Naomi Green, qui reprit la chronique des détenues dans **Telescope** à la libération de Della Burns, écrivait dans le numéro de septembre 1959: "À son arrivée, chaque détenue reçoit deux robes, du moins c'est ainsi qu'on les appelle. Celles qui travaillent à la cuisine ou à l'hôpital reçoivent des robes blanches. Les autres ont les bleues et blanches aux rayures verticales. S'il y a lieu, on vous en donne une autre par année pour remplacer une robe usée. Mais pour obtenir un nouveau vêtement, il faut vraiment retenir les services d'un avocat."

En 1983, le pénitencier de Kingston reçut à nouveau des femmes. On les installa dans une aile séparée du Centre de traitement afin de leur appliquer un nouveau programme améliorant le traitement psychologique. Ce programme constituait une nouvelle avenue pour donner aux détenues la possibilité de recevoir la thérapie et le counseling en réadaptation qu'elles n'avaient jamais eus jusque-là.





CHAPITRE VIII

EN PURGEANT SA PEINE

EN PURGEANT SA PEINE

C'est au milieu du siècle actuel que le pénitencier de Kingston devint aux yeux du public le pénitencier canadien par excellence. Cette vision était alimentée par l'avalanche de films de gangsters avec des vedettes comme Cagney, Robinson et Bogart, que déversait Hollywood à cette époque.



Le pénitencier présentait une façade redoutable. Les visites guidées étaient depuis longtemps chose du passé, de sorte qu'on ne pouvait guère savoir ce qui se passait à l'intérieur. Il y régnait une stricte discipline militaire. Mais avec les années, l'évolution de l'attitude du public envers les autorités et l'expression libre amenèrent de profonds changements dans la prison.

TRAVAIL ACCOMPAGNÉ D'UNE ROUTINE RIGOUREUSE

Nous possédons une description détaillée de la vie qui se menait au pénitencier au début des années 1920. Un reporter du *Toronto Star Weekly* avait été autorisé à visiter la prison et à y passer



quelque temps. Son article nous fournit un instantané de la routine quotidienne.

Il nous montre une prison fermement axée sur le redressement par la discipline. Le principal instrument de cette discipline est le travail accompagné d'une routine rigoureuse. La propreté est sacrée. Tous les détenus travaillent sous la direction de gardes-instructeurs qui les initient à leur travail et les supervisent. Le directeur J.D. Ponsford était le modèle du gardien tout-puissant, distant et néanmoins compatissant. "On doit au directeur, est-il écrit dans le rapport, le bon moral qui règne dans la prison, ainsi que la discipline sévère, les réalités carcérales, les possibilités de redressement que donne le travail et la chance de s'instruire, le tout mélangé dans des proportions qui permettent au détenu de voir, s'il en est capable, que même s'il est un prisonnier expiant un crime contre la société, il est encore un homme."

De l'avis du directeur, "c'est la fainéantise qui conduit au pénitencier 90 pour 100 des détenus. La fainéantise pure et simple. Non pas la boisson, ni la drogue. Un homme ne rechercherait pas la boisson, la drogue ou tout autre des 40 besoins invoqués pour expliquer le crime, n'était-ce de sa

Cloche, dôme principal

Treuil servant à verrouiller les cellules

fainéantise... À chaque nouvel arrivant qu'on amène, je lui prêche la doctrine suivante: "Travaille, travaille, et travaille encore", après quoi on lui demande: "Quel métier veux-tu apprendre?"

Guidé par cette conception très claire de sa tâche, le directeur Ponsford fut l'un des artisans de l'industrialisation du pénitencier.

LA CLOCHE, LA CLOCHE, TOUJOURS LA CLOCHE

Pour assurer la productivité de ses ateliers et le contrôle de la prison, le directeur Ponsford appliquait un régime sévère. Le règlement et l'horaire précis des activités de la journée étaient symbolisés par la cloche du dôme principal qui marquait le commencement et la fin de chacune d'elles. Cette cloche devint un symbole d'oppression et de discipline excessive pour les détenus.

Même alors, les gardes et les gardiens en chef étaient communément appelés "screws" par les détenus. Le directeur adjoint chargé du fonctionnement et de la sécurité (qui était à l'époque R.R. Tucker), était surnommé le "screwdriver". C'est sous son commandement que retentissait la cloche et que les détenus entraient en mouvement. Le reporter raconte: "Alors, la prison revient à la vie. Le directeur adjoint fait de nouveau retentir la cloche. Les clés s'entrechoquent. Les gardes vont et viennent rapidement. Les barrières des rangées s'ouvrent. Les treuils de chacune des rangées de cellules enclenchent chaque boulon. La cloche retentit encore. La première cellule de chaque rangée s'ouvre. Le détenu qui l'occupe, le "tapeur"



comme on l'appelle, court jusqu'au bout de sa rangée. Encore la cloche.

“D'en haut, sur la ligne supérieure de la rangée A, arrive le bruit d'un homme qui avance au pas de course et d'un cliquetis rapide qui se fait entendre à mesure qu'il progresse. Dans sa course, il donne un coup à chaque boulon avec la paume de la main. En quelques secondes, il déverrouille toute la ligne des cellules. Les détenus sont, à ce moment-là, tous debouts à la porte en barreaux de leur cellule et quand cesse le cliquetis, ils ouvrent tous leur porte, se placent en rang et se dirigent vers leur lieu de travail. Tout se passe en silence. Les gardes ne parlent pas non plus. À part la cloche, aucun son ne se fait entendre, si ce n'est le traînement des pieds.”



Avec le temps, la réverbération pénétrante de la cloche a fini par symboliser la stricte discipline de la vie au pénitencier. Cette manière d'appliquer la servitude pénitentiaire suscita de plus en plus de mécontentement, tant à l'intérieur du pénitencier qu'à l'extérieur. Roger Caron, qui purgea plusieurs années de détention au pénitencier de Kingston et qui remporta le prix littéraire du gouverneur général avec son livre **Matricule 9033** (récit de sa détention), raconte

comment les détenus ont fini par réagir au son de la cloche:

“Quand on pense au pénitencier de Kingston, on pense nécessairement à l'abominable cloche. Elle était au milieu du dôme central. Le dôme est comme le moyeu d'une roue. La cloche était en fait le veau d'or du personnel de la prison. Tous se rassemblaient autour d'elle. Elle avait une plate-forme en bois, toute astiquée. Il y avait en fait deux cloches de cuivre, l'une plus grosse que l'autre. Elles étaient superposées et munies d'une chaîne qui pendait. Le détenu vivait et respirait en fonction de la cloche. Au réveil, un coup de cloche et les lumières s'allumaient. Vous aviez une demi-heure pour vous préparer pour le déjeuner, adosser votre couchette et votre table au mur, vous placer à la porte de votre cellule et attendre que le tapeur arrive en courant pour vous ouvrir. La cloche vous disait quand manger, quand dormir, quand penser. C'était tout bonnement intenable. Elle rendait certains littéralement fous. En juin 1959, au son de la cloche, voilà qu'un détenu s'amène au pas de charge en traversant entièrement le pavillon A comme un taureau enragé et dément. Il se frappe la tête sur la cloche. Je ne sais pas ce qu'il en est advenu, mais on l'emporta sur une civière.”

LE DÉNOMBREMENT

Au début des années 1920, le pénitencier comptait environ 700 détenus. Sa population continua à grossir, ce qui est probablement une des causes des troubles qui l'ont perturbé au cours des années subséquentes. Quel que fût le nombre des détenus, il fallait les compter plusieurs fois par jour pour s'assurer qu'ils étaient tous à leur place. À la salle des gardiens adjacente au secteur du dôme principal, on tenait un tableau de comptage

complexe pour ne pas dire compliqué. Depuis sa mise en place au début des années 1920 jusqu'à son enlèvement en 1980, il resta une source d'embrouille et de mystère pour ceux qui n'y étaient pas initiés.



Son invention revient au sous-directeur Tucker. En pratique, c'était un instrument utile. "Sur le mur se trouve le tableau de contrôle, écrivait le reporter du *Toronto Star*, et sur ce tableau, un trou pour chaque cellule. Les trous sont disposés en étages et en rangées, selon l'emplacement des cellules. Un trou vide montrait immédiatement que la cellule était occupée. Une fiche rouge, que le détenu était à l'hôpital. Une fiche bleue, que le détenu était à subir un châtiement. Et ainsi de suite. Les gardes devaient contrôler par ce tableau chaque cellule du pénitencier et les totaux devaient concorder avant que ne retentisse le signal du soir indiquant que tout était en ordre et qu'on scelle la prison aussi hermétiquement que la tombe de Toutankhamon."

Au cours de cette période, la routine de la prison ne changea guère. C'était un système pratique qui, par la discipline et le détail, était conçu pour permettre aux autorités de la prison de

s'occuper des détenus en masse plutôt qu'individuellement.

L'uniforme resta essentiellement le même. Les détenus continuèrent à porter un numéro matricule. Leur routine était énoncée dans le règlement et à peu près rien ne venait la troubler.



Pendant des générations, elle se modifia à peine. Plus de 30 ans après, en 1960, le *Star Weekly* envoya un autre reporter au pénitencier de Kingston. Ce dernier décrit ainsi un réveil ordinaire:

"À 6 h 45 précises, un agent s'amène au centre du hall pour faire retentir une cloche une fois, deux fois, trois fois. Le son se répercute dans chaque pavillon, rangée et cellule, suivi d'un réveil massif. On entend des toux, des bâillements, des froissements et des soupirs. C'est un bruit qui est ahurissant."

UNE ROUTINE MONOTONE

Harvey Blackstock, qui a été souvent incarcéré d'un bout à l'autre du pays pendant un quart de siècle, écrit dans son livre **Bitter Humour** que le pénitencier de Kingston a chez les détenus la

réputation d'être la prison la plus bruyante au Canada. Blackstock avait été affecté aux cuisines, un boulot en or, mais il demanda qu'on l'en sorte parce que "ses nerfs ne pouvaient pas supporter le vacarme des plateaux métalliques s'entrechoquant, les cris, le sifflement de la vapeur et tout le reste".



Quand commence la journée, chaque détenu a un horaire rigide à suivre: endroits où se trouver à certaines heures, quand manger, dormir, travailler, se reposer... La routine est presque aussi immuable pour les agents que pour les détenus. Elle est monotone jusqu'à l'engourdissement.

"Quinze minutes après le réveil, écrit le reporter du Star, les hommes sont censés être rasés, lavés, habillés. Ils ont une toilette et un lavabo dans leur cellule. Certains ne se rasent pas: ce n'est pas obligatoire. Certains ne s'habillent pas: ils dorment tout habillés. Un grand nombre ne se lavent pas."

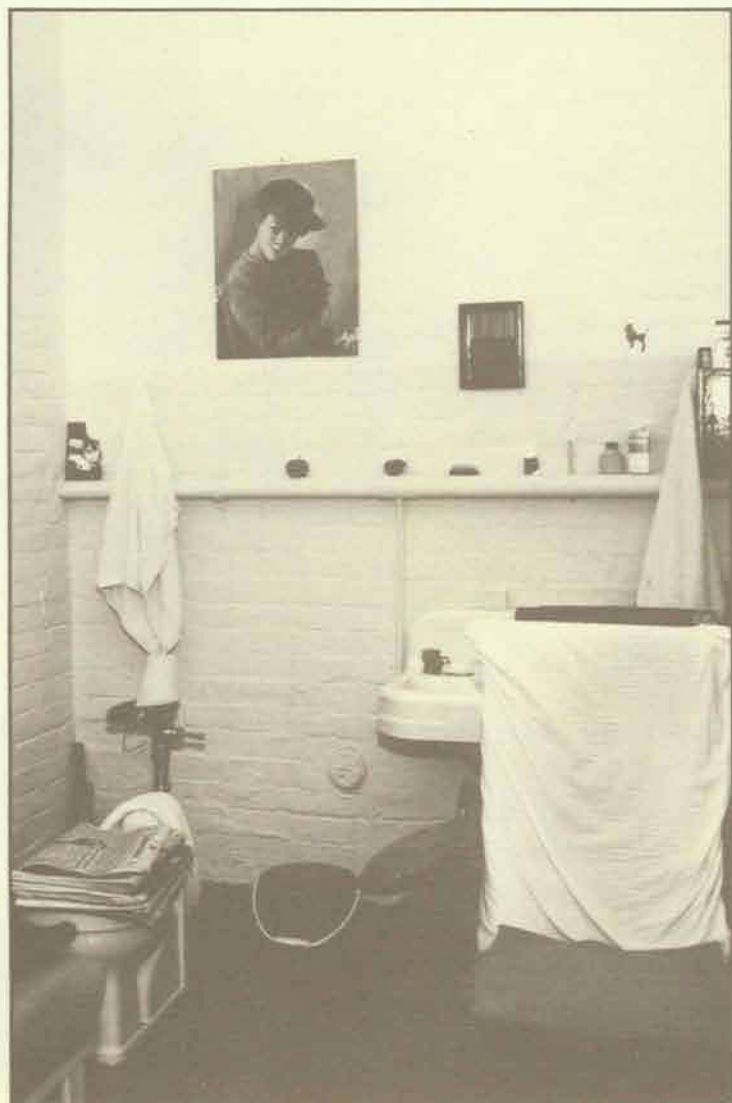
"Ils se ressemblent parce qu'ils sont tous habillés de la même façon. Ils portent un veston brun avec un numéro cousu au dos, de lourdes bottes, une chemise à rayures fines et un pantalon léger de couleur. Même aujourd'hui, certains

portent un "chapeau-canard". Ils purgent tous une peine de deux ans ou plus et c'est là que s'arrête la ressemblance. Le vieux avec celui dont c'était le premier crime, le vicieux avec l'inoffensif, l'illettré avec le génial, le criminel notoire avec le minable, tous sont mélangés dans cette étrange communauté qui vit entre les murs de l'enceinte.

"Voici que la colonne s'ébranle en direction du réfectoire. Les hommes avancent lentement, une rangée après l'autre, pour assurer une pro-



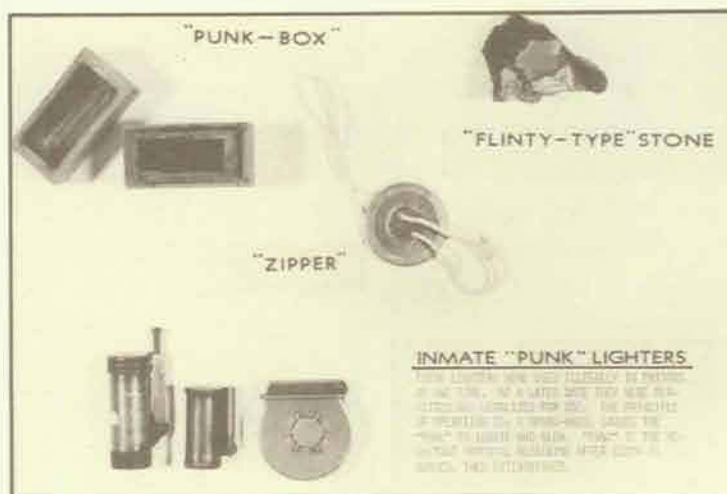
gression régulière vers la cuisine. Ils arrivent affamés, n'ayant rien mangé depuis 16 h 15 la veille. Ils font la queue pour recevoir du gruau, du lait, du sucre, des crêpes, du sirop, du pain, du beurre et du café. Le menu change chaque jour et ils peuvent avoir du pain à volonté. La plupart comblent leur assiette par cinq ou six tranches de pain. Ce qu'ils ne mangent pas sera jeté aux innombrables moineaux apprivoisés qui nichent à l'extérieur des cellules.



“La colonne reprend son pas traînard, remonte les escaliers et longe de nouveau les galeries, sous l’œil vigilant des gardes. Puis vient une autre période où l’on n’entend rien pendant que les hommes mangent dans leur cellule avec une cuillère. Une cellule moyenne mesure dix pieds sur six. Certaines cellules ne contiennent que le strict nécessaire: un lit de camp pliant, un bureau et une chaise. Les autres sont plus personnelles, presque de petits chez-soi. On y trouve des étagères bourrées de livres, des Valentins, des illustrations, des cartes de Noël, des rayonnages en contre-plaqué, des poissons tropicaux, du cuir, des objets brodés. L’une des cellules a été baptisée la “boîte des péchés”, car ses murs sont tapissés de photos de “pin up”.

LA PANACÉE DU PRISONNIER

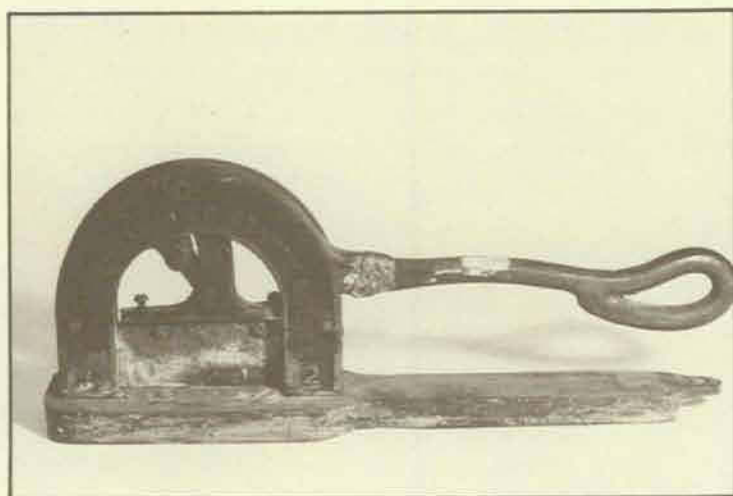
À quoi pouvait penser un homme qui était confiné dans sa cellule 16 heures par jour? À la liberté? Au sexe? À la vengeance? Au grand départ? Peut-être à tout cela à la fois, mais presque assurément à la façon dont il obtiendra sa prochaine “touche”.



Le tabac était l'une des rares douceurs de la vie au pénitencier. On peut dire, en paraphrasant Charles Kingsley, que c'était le compagnon de l'homme seul, l'ami du célibataire, le pain de l'affamé, le cordial du mélancolique, le sommeil de l'insomniaque, la flamme de celui qui avait froid. Dans l'économie sans argent de la prison, c'était également la monnaie universelle en même temps que l'article le plus couramment introduit clandestinement.

l'autorisation écrite du médecin". Les seuls détenus qui eurent droit à pareille ordonnance furent les déments et les prisonniers affectés à la cour des seaux (c'est-à-dire à l'évacuation des excréments).

Mais c'était là une décision outrée, même pour l'époque. Les directeurs considéraient le tabac comme un instrument de discipline efficace. Ils en donnaient en guise de récompense et le retiraient en guise de punition.



Pour les autorités du pénitencier, le tabac fut toujours une source de tracas. Elles tentèrent parfois de l'interdire absolument sous prétexte qu'il était immoral ou dangereux, ou encore qu'il constituait un luxe injustifié, mais l'interdiction totale du tabac était inapplicable.

La plupart du temps, les autorités se contentaient de contrôler l'usage du tabac en limitant rigoureusement le nombre des prisonniers qui étaient autorisés à en avoir ainsi que la quantité qui leur était allouée et l'heure et le lieu où ils pouvaient le fumer.

C'est ainsi qu'en 1898 Douglas Stewart, inspecteur des pénitenciers, statua "qu'il ne serait donné du tabac à un détenu que moyennant



La discipline voyait ses fins contrecarrées quand les détenus pouvaient se procurer du tabac à d'autres sources. Les visiteurs l'introduisaient clandestinement et les entrepreneurs privés employant des détenus s'en servaient comme prime "d'encouragement". Les gardes étaient si mal payés qu'ils faisaient parfois le trafic du tabac au risque d'être congédiés.

Même quand le détenu avait réussi à mettre la main sur du tabac, ses problèmes n'étaient pas pour autant résolus. Jusqu'en 1920, les prisonniers étaient censés chiquer le tabac et non le fumer. (Les détenues, elles, avaient le droit de le priser.)

Ceux qui tenaient quand même à "s'allumer" devaient faire preuve de grande ingéniosité. Les

allumettes étaient difficiles à obtenir et bien des prisonniers devaient utiliser la boîte d'amadou.

La "boîte d'amadou" consistait en une petite boîte contenant un tissu carbonisé, une pierre semblable à une pierre à briquet et un petit disque de métal doté d'une ficelle enfilée dans des trous au centre. En faisant tourner le disque contre la pierre, on obtenait une étincelle. Si tout allait bien, l'étincelle enflammait le tissu qui allumait la cigarette. Vers le tournant du siècle, les prisonniers se mirent à fabriquer un briquet maison. Cet engin se composait d'un cylindre de métal doté d'une roue intérieure capable de produire une étincelle et d'enflammer le tissu carbonisé.

Dans les années 1920, les détenus de Kingston eurent droit à une ration hebdomadaire d'une once et un tiers de tabac. Mais l'approvisionnement en papier à rouler fut supprimé. Le directeur en avait ainsi décidé après avoir surpris deux détenus qui jouaient aux dés et consignaient leurs paris sur du papier de ce genre. Après cet incident, les détenus durent rouler leurs cigarettes dans du papier hygiénique. Le papier à rouler resta interdit pendant dix ans.

Après les émeutes de 1932, le papier à rouler fut de nouveau autorisé et la ration de tabac augmentée, mais de très peu. En 1934, on autorisa les prisonniers à sécurité moyenne qui se comportaient bien à fumer le soir dans les salles communes.

En 1935, les prisonniers furent autorisés à acheter du tabac supplémentaire avec leur allocation de cinq cents par jour. Même aux prix de la dépression, il ne restait pas grand-chose pour les friandises et les revues. Aujourd'hui, les détenus sont libres d'acheter autant de tabac qu'ils veulent à la cantine, dans la mesure où ils gagnent suffisamment d'argent pour se le payer. Quoi qu'il en soit, le tabac constitue encore une valeur intéressante dans l'économie carcérale.

LES TEMPS CHANGENT

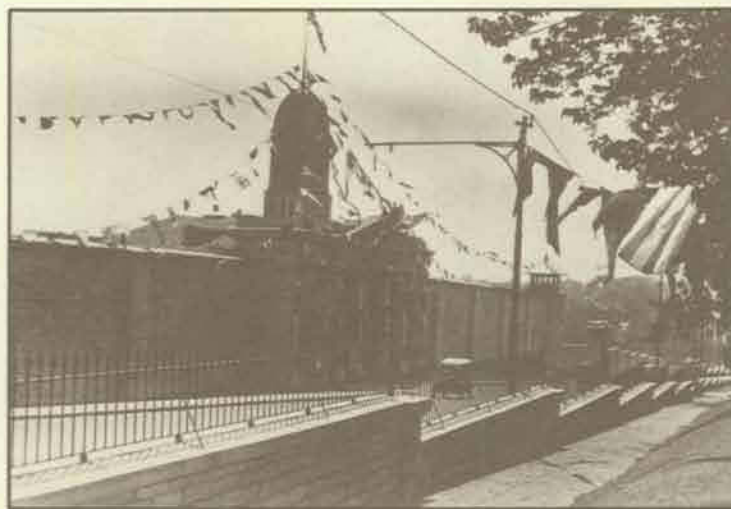
Dans cette routine, la dimension humaine était souvent oubliée. Mais les contrôles sévères n'empêchaient pas tout effort pour arriver à un certain degré de normalité. Roger Caron raconte ses vains efforts pour obtenir des fondants au chocolat d'un cuisinier invraisemblable, Alonzo Boyd, qui fut pendant des années le voleur de banques le plus notoire au pays. Étant à l'époque détenu au pénitencier de Kingston, Boyd "faisait des fondants au chocolat. Il m'en avait fait deux livres. Le voilà qui s'amène dans la cour où je travaillais dans la fosse de la balance. Il me remet deux gros sacs en toile remplis de fondants au chocolat et aux arachides. C'était superbe. À 16 heures, la cloche sonne et je vais dans la cour. Il fallait marcher en file indienne, sans parler. Je traverse la cour vêtu de mon "jojo", c'est-à-dire de mon paletot d'hiver. Il neigeait un peu. Le gardien Hammond me pointe avec son doigt crochu et me demande: "Qu'est-ce que tu transportes là? Ouvre ton manteau!" Il y trouve, dans leurs sacs en toile, mes deux livres de fondants au chocolat. Il me les confisque. Je viens bien près de pleurer, moi qui ne rêvais qu'à regagner ma cellule pour les manger. Trente années ont passé, mais jamais je ne lui pardonnerai. Je sais que les gardes ont mangé les fondants au chocolat. Ils trouvaient l'affaire drôle. Moi j'ai pensé que, de toute ma vie, c'était ce qu'on m'avait fait de plus cruel."

Le pénitencier de Kingston était la plupart du temps très conforme à son image. C'était un établissement austère, sérieux, et indéfectible avec son imposante entrée, ses murs hauts et solides et ses miradors scrutateurs. Cet aspect ressort encore davantage quand ses pierres grises sont à l'occasion pavoisées de drapeaux, de banderolles et de décorations colorées comme cela a été le cas en

1927, lors de la fête du Dominion, qui marquait le 60^e anniversaire de la Confédération.

Les temps changent, les attitudes aussi et surtout dans la façon dont les gens voient et conçoivent la criminalité. La routine appliquée dans un grand pénitencier doit se retrouver dans la société qu'il sert. Avec le temps, il devint de moins en moins opportun de maintenir la stricte routine disciplinaire du pénitencier. Celui-ci se mit à se transformer, à s'ouvrir à la société, à assouplir les conditions de vie qu'il imposait quotidiennement aux détenus. Les règles relatives aux activités d'association furent adoucies. On autorisa les détenus à participer à la bonne marche du pénitencier.

Mais en même temps que se produisaient ces changements, la vieille discipline qui avait fait régner l'ordre faisait l'objet de vives critiques. Le processus du changement fut souvent difficile et entraîna des conséquences inattendues.





CHAPITRE IX

EN SAUTANT LE MUR, EN PASSANT PAR LA
PORTE OU EN FILANT AU GALOP!

EN SAUTANT LE MUR, EN PASSANT PAR LA PORTE OU EN FILANT AU GALOP!

On estime qu'au moins 25 000 détenus sont passés par le pénitencier de Kingston. Très peu s'en sont évadés, mais bon nombre ont essayé et presque tous y ont songé. Une prison n'est pas un lieu de vie agréable et ce n'est d'ailleurs pas son objet. On a toujours voulu en faire un endroit que les gens tiennent à éviter. Pas un détenu ne s'y trouve de son plein gré. Il est évident que la première tâche d'un pénitencier est de garder dans son enceinte des criminels qui s'y trouvent contre leur volonté. On s'attend toujours à ce que certains d'entre eux tentent par tous les moyens possibles de s'en évader. Mais ils ont bien peu de chances.

DES FUITES EN DOUCE

Pourtant, l'entreprise n'est pas impossible et la sombre perspective de se retrouver au cachot de la prison a inspiré plus d'une évasion ingénieuse et plus d'une tentative originale. Certaines ont été spectaculaires et accompagnées de violence, voire de blessures et de pertes de vie. D'autres ont été, pour employer le jargon de ceux qui travaillent ou vivent dans les prisons, de simples "fuites en douce". Les détenus qui travaillent à l'extérieur, par exemple à la ferme ou à la construction d'un bâtiment, ou qui sont en permission pour un jour ont souvent l'occasion de s'échapper. Parfois, cette occasion coïncide avec une poussée particulièrement forte, comme la fièvre du printemps chez un jeune homme. Le détenu pose alors tranquillement ses outils, fait demi-tour et file. Il est ordinairement vite rattrapé, déchu de sa situation ou de son poste de confiance et souvent condamné à une peine supplémentaire pour le mal qu'il s'est donné.



Mais les "fuites en douce" ne se déroulent pas toujours paisiblement. Le premier garde assassiné au pénitencier de Kingston, Henry Trail, fut la victime de deux prisonniers qui travaillaient tout près de lui au four à chaux de la carrière. Le fait se passa le 7 juillet 1870. Les deux détenus, Daniel Mann et John Smith, l'avaient tué de leurs coups, puis s'étaient emparé de son manteau, de sa montre et de son revolver et avaient pris la poudre d'escampette. Le reste des détenus avaient immédiatement été enfermés dans les cellules et tous les agents disponibles avaient été lancés à la poursuite des fugitifs. Ceux-ci étaient repris en moins de deux jours.

La possibilité de nouveaux incidents où les gardes risqueraient de perdre leurs armes aux mains des fugitifs amena les autorités, quelques années plus tard, à désarmer les agents qui étaient en contact direct avec les prisonniers.

L'évasion jugée la moins facile, donc la plus spectaculaire, consistait à s'enfuir du pavillon cellulaire principal une fois le pénitencier "scellé" pour la nuit, après que tous les détenus avaient été comptés et enfermés dans leurs cellules. Le fait s'est produit.

Quels que soient les moyens employés et l'audace de son exécution, une évasion suscite une vague de préoccupations dans la collectivité. L'évasion violente d'un criminel notoire produit une réaction considérable au sein de la police, de la presse et de la collectivité. Le personnel pénitentiaire et la police locale se lancent toujours aux trousses de l'évadé et lui tendent un large filet. Les recherches se poursuivent jusqu'à la capture des évadés. Il n'est pas rare que la piste conduise aux États-Unis, situés juste de l'autre côté du lac Ontario et du Saint-Laurent. Le fleuve et le lac se rencontrent à Kingston. À Gananoque, les Mille-Îles offrent de bonnes cachettes à l'évadé qui s'enfuit par le fleuve. En 1923, la célèbre bande de Red Ryan conduisit un agent supérieur du pénitencier de l'autre côté de la frontière. Tous n'en sortirent pas vivants.

LES PREMIÈRES TENTATIVES D'ÉVASION

Au pénitencier de Kingston, la première tentative d'évasion fut commise par le détenu matricule 50, Alberzy Nakusilio, qui réussit à faire une courte promenade hors des murs le 24 octobre 1836. Il s'était faufilé dans la cour de promenade avant qu'on verrouille les détenus pour la nuit, espérant s'enfuir après que les autorités l'auraient pensé parti depuis longtemps. On le surprit le lendemain, à la levée du jour, en train d'escalader le mur qui n'était à l'époque qu'une simple palissade donnant de grands soucis à tous ceux qui avaient pour tâche de tenir les détenus enfermés. Repris après une courte poursuite, le matricule 50 fut condamné à subir sept coups de fouet devant tous les détenus et mis aux fers pendant des mois. Le directeur Smith en profita pour fulminer contre l'insuffisance de la clôture en

planches et réclama la construction immédiate d'un vrai mur de prison qui soit trop haut à escalader, trop épais à percer et flanqué de miradors pour permettre de surveiller l'entrée, la cour et les pavillons cellulaires. Mais il fallut attendre 10 ans pour que soit achevé le mur qui entoure actuellement le pénitencier. Ce mur fut souvent renforcé et reconstruit, mais il repose encore sur les pierres qu'avaient taillées et mises en place les premiers détenus.



Les premières détenues qui s'évadèrent ne furent pas longtemps au large. Le 17 décembre 1839, Emmie Whitting et Rhoda Morrison s'échappaient du quartier des femmes. La surveillante en chef, Madame Parsons, avait autorisé la détenue Morrison et d'autres à s'enfermer elles-mêmes dans leurs cellules. La détenue Whitting était du nombre. Les deux saisirent leur chance et s'évadèrent facilement. C'était la première évasion à se produire à partir des pavillons cellulaires. Le lendemain, le directeur capturait les fugitives à Kingston en se basant sur une information de certains habitants de la ville pour laquelle il versa cent dollars. C'était une coquette somme pour l'époque, ce qui donne à penser que le directeur Smith tenait fort à rattraper les fugitives. On ignore le sort qu'elles durent subir, mais on croit qu'Emmie Whitting et Eunice Whiting, "la jolie fille de vingt ans" qui avait attiré le regard de Charles Dickens en 1842 lors de sa visite au pénitencier, ne faisaient qu'une seule et même personne. Le directeur Smith se contenta de faire des remontrances à Madame Parsons pour sa négligence, mais elle garda son poste.



UN SENTIMENT DE SÉCURITÉ

L'achèvement du mur permanent, en 1845, apporta un sentiment de sécurité accrue au directeur et à la collectivité en général. À cette époque, on se préoccupait souvent davantage de l'intrusion d'éléments radicaux que de la menace d'une évasion. La guerre de 1812 était encore récente et elle avait touché Kingston autant que les autres scènes du conflit. Il y eut en 1837 des rébellions et des troubles divers dans les deux Canadas sous la conduite de Mackenzie du côté ouest (Ontario) et de Papineau du côté est (Québec). Quand Lord Durham débarqua d'Angleterre, en 1838, pour mener pendant cinq mois une enquête sur la colonie, enquête qui devait aboutir à son célèbre **Rapport sur les affaires de l'Amérique du Nord britannique** et conduire, en 1841, à l'union du Haut-Canada et du Bas-Canada, "les prisons", selon l'historien Donald Creighton, "regorgeaient de prisonniers politiques".

La situation allait rester tendue et les émotions vives pendant plus d'une génération encore. En 1849, le Parlement est incendié à Montréal au cours d'une nuit d'émeute. Pendant les deux décennies qui suivent, les Fenians font des incursions à partir des États-Unis, essayant d'appliquer leur stratégie douteuse par laquelle ils entendaient obtenir l'indépendance de l'Irlande en pratiquant la guerre de guérilla et en faisant de la propagande en Amérique. Thomas D'Arcy McGee est assassiné sur la rue Sparks, à Ottawa, en 1868. Un garde du pénitencier de Kingston est congédié quand il est prouvé que sa femme fréquente une librairie vendant des tracts des Fenians. C'était une époque troublée pour les colons qui s'efforçaient de bâtir un grand pays. Et à ceux qui jugeaient absurde l'idée que quelqu'un pourrait tenter de pénétrer par effraction dans le péniten-

cier de Kingston, on pouvait opposer une réponse convaincante: le fait s'était déjà produit.

UNE ENTRÉE PAR EFFRACTION

Elle ne fut pas le fait de rebelles ou de révolutionnaires, ni de parents d'un prisonnier, mais d'un ancien détenu. L'incident eut lieu dix jours avant la Noël de 1857. Thomas Hardy, qui venait de terminer trois années de détention, avait été mis en liberté à la fin de novembre, donc deux semaines avant son entrée par effraction. Il n'avait que 16 ans. Peut-être fut-il poussé par l'esprit des fêtes. En tout cas, il reconnut après coup que la boisson avait été en partie cause de ses ennuis. Toujours est-il qu'au clair de la lune, il s'amène au mur avec une échelle, l'appuie sur un pieu puis, supposa par la suite le directeur, "comme c'était un homme agile, il dut atteindre le faite du mur en un bond".

Mais la corde qu'il employa pour descendre à l'intérieur de l'enceinte se dénoua. Après avoir vidé la caisse du bureau du commis, ce qui était le but de sa visite, il fut incapable de remonter. Ses efforts pour se construire une rampe l'épuisèrent et lui prirent tant de temps que la lumière du jour

le surprit. Il se cacha sous la paille, dans l'étable, mais on ne tarda pas à le découvrir. Pour sa peine, Hardy écopa de six mois qu'il purgea dans la prison locale. Le jour de sa mise en liberté, le 31 juillet 1858, il demanda à voir le directeur du pénitencier. Il voulait, semble-t-il, reprendre le manteau qu'il avait laissé derrière pendant son effraction. Le directeur, après lui "avoir passé un savon", l'enjoignit de quitter la ville. C'est ce qu'il fit: il monta sur un bateau et on ne le revit jamais plus.

LE CAS ÉTRANGE ET TRAGIQUE DU D^r DILL

Le journal du directeur, à la date du 29 juin 1863, mentionne à sa manière laconique habituelle le décès à 20 h du D^r William Dill, à l'âge de 62 ans. Ainsi prenait fin la carrière tragique d'un médecin brillant, mais déchu du Haut-Canada. La carrière criminelle du D^r Dill suscita l'intervention de bien des hommes politiques en vue de son temps et sa courte évasion ébranla profondément les systèmes de sécurité du pénitencier de Kingston.

Fils d'un ministre irlandais, le D^r William Dill avait reçu une éducation et une formation qui auraient pu en faire une lumière dirigeante dans la société du Haut-Canada. Une fois arrivé au pays, il commença à pratiquer la médecine dans la trépidante localité de Dundas alors dynamique rivale de Hamilton, localité avoisinante. Ses connaissances étaient essentielles à la communauté et il s'occupait de sa pratique médicale avec zèle et dévouement.

Mais il avait une volonté farouche et un tempérament vif qui frisaient l'arrogance. Il méprisait la hiérarchie de la localité et ne supportait pas volontiers les imbéciles. De ce fait, la classe dirigeante locale l'évitait. Au début de

\$50 Reward!

Convict Jean Baptiste Bienvenue escaped from a Quarry Gang at the Kingston Penitentiary on Monday afternoon, 11th September.

The Convict is 21 years old, stoutly built, 5 feet 2 in. high, fair complexion, brown hair and grey eyes, much sun-burnt, and has the style of a sailor

A Reward of \$50 will be paid for his return to this Penitentiary.

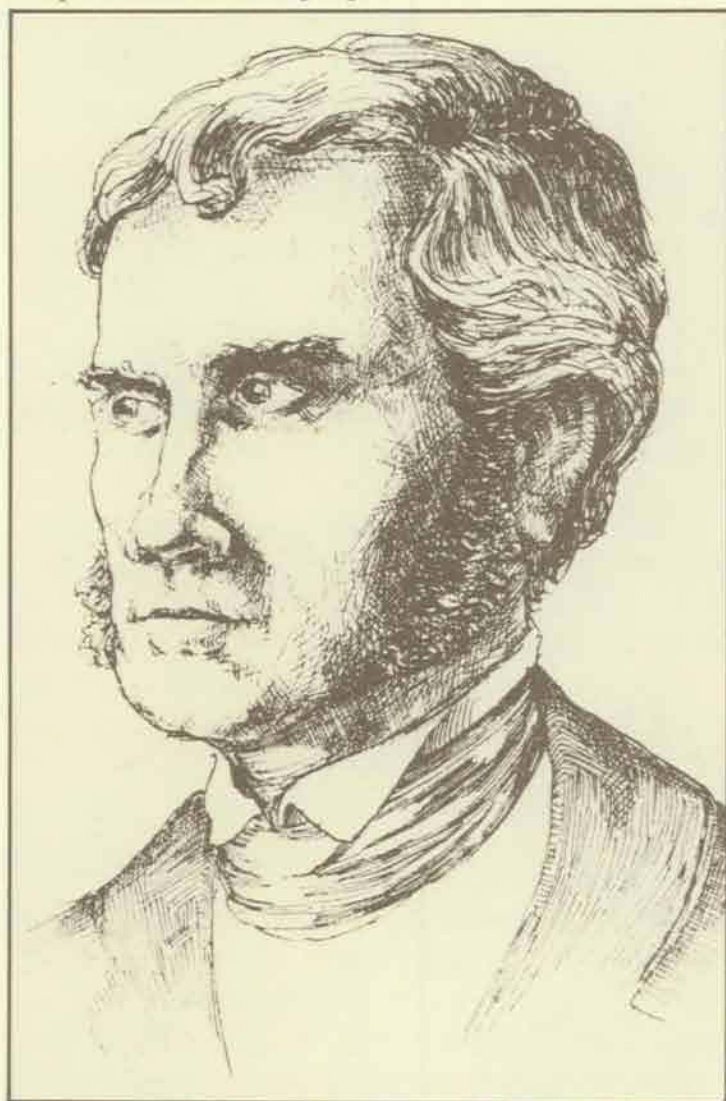
JOHN CREIGHTON,

Kingston Penitentiary, 12th Sept. 1876

Warden

1849, il entreprend de soigner Phoebe Fordham d'Ancaster. Pendant le traitement, il est accusé de viol par sa patiente. Devant plus de 1 200 personnes, le tribunal déclare le Dr Dill coupable et le condamne à mort, le viol étant à l'époque passible de la peine capitale. En entendant le verdict, le Dr Dill s'écrie: "Mon Dieu, je ne suis pas coupable de ce crime. Si je l'étais, je ne serais pas resté ici jusqu'à ce jour. Je me serais enfui."

En mai 1849, sa peine est commuée en emprisonnement à perpétuité et il est transféré au



pénitencier provincial de Kingston. Le matricule 2568 est d'abord un détenu modèle. Mais la discipline sévère et la vie morne de la prison sont contraires à son tempérament fier et inflexible. Son nom apparaît vite sur le registre des châtiements. Il s'agit ordinairement d'actes mineurs d'insolence, comme faire la grimace, chanter, crier. Mais il se révèle un prisonnier difficile et distant. En fait, après quelques années on s'interroge sur sa stabilité mentale. Lorsqu'en 1854 il demande à être déporté, sa demande est rejetée. Le procureur général John A. Macdonald, de Kingston, déconseille au Cabinet pareil acte de clémence. Quand le Dr Dill est informé de cette décision, il devient un homme désespéré.

C'est alors qu'il commence à organiser son ultime tentative de recouvrer la liberté. Il observe les gardes, évalue quels sont les plus faibles, surveille la routine de la prison. Il cache des morceaux de métal apparemment inoffensifs, de petites clés et d'autres articles dont il aura besoin. Il cherche les faiblesses du système de sécurité — l'échelle négligemment oubliée, le garde qui a l'habitude de lire son journal chaque nuit au lieu de faire sa ronde. Ainsi font tous ceux qui cherchent à s'évader. Ils ont le moyen suprême de le faire: le temps.

La prison était bondée et manquait de personnel: seulement 35 gardiens et surveillants pour 600 détenus. Il lui est facile d'évaluer son monde. Le Dr Dill travaille à l'atelier d'ébénisterie, l'un des meilleurs endroits encore aujourd'hui pour prendre des outils, fabriquer ce qu'il faut et l'emporter en cachette. Lentement, il mûrit son plan. Il choisit son garde avec soin.

John Mace, le garde de faction, n'avait pas d'expérience. C'est lui qui devait verrouiller la cellule de Dill pour la nuit. Il ignorait que le boulon ne pouvait pas s'enclencher dans son trou,

bloqué par une pièce de métal. Comme il était nouveau, le son étrange n'allait pas lui signaler le problème. Le samedi soir du 20 septembre 1856, Dill est debout devant sa porte en barreaux, qu'il tient fermée comme il se doit. La clé tourne normalement, mais la porte ne se verrouille pas à cause de l'arrêt en métal que Dill y a placé. Le voilà donc libre de circuler dans sa rangée.

L'agent Meacle, plus méticuleux à moucher les mèches des lampes au kérosène brûlant dans la rangée qu'à surveiller les détenus, entre dans la rangée laissant ouverte la porte de sécurité. Puis, chance inouïe mais plus grand danger aussi, le gardien MacRae entre dans la rangée pour parler à Meacle. Pendant qu'ils s'entretiennent, Dill quitte sa cellule et se cache dans le dôme principal. Il suit lentement MacRae dans ses rondes jusqu'à ce qu'il rencontre l'unique garde se trouvant sur le périmètre.

Ce jeune garde, John Kennedy, devait rester au service du pénitencier de Kingston pendant plus de cinquante ans, mais sa carrière avait bien failli se terminer ce soir-là. Le plan prend rapidement corps. Dill s'était procuré deux échelles. Il les met bout-à-bout pour atteindre la crête du mur. Il dispose d'une petite somme d'argent volé dans l'atelier d'ébénisterie. La nuit est sans lune et le garde du périmètre est absorbé par son British Whig. Dill franchit le mur et s'enfuit en direction de Kingston. Il avait pu se procurer un pardessus, mais il avait dû vite se défaire de son pantalon de prisonnier trop facile à reconnaître. Il gagne la ville à toutes jambes et s'embarque sur le bateau postal en partance pour Ogdensburg, New York. On aurait dit que le bateau l'attendait.

Dill réussit à trouver du travail dans la trépidante localité comme menuisier, métier qu'il avait appris au pénitencier. Mais ce n'est pas le paradis. Comme c'est si souvent le cas pour un

détenu évadé, il n'avait pas poussé ses plans assez loin pour prévoir comment il emploierait sa liberté. Il s'ennuie bientôt de sa famille. Il se rend compte qu'il ne peut pas rester loin de son pays, se bâtir lentement une nouvelle vie. Agissant avec plus de témérité que de sagesse, il demande et obtient un poste d'instituteur dans le village de Prescott, situé en face d'Ogdensburg, sur les rives du Saint-Laurent, à 70 milles à peine du pénitencier.

À Prescott, il attire rapidement l'attention des habitants du village dont l'un venait de quitter un emploi au pénitencier. Cet homme avait entendu parler de l'évasion et connaissait l'existence d'une récompense de 100 livres sterling. Le 2 octobre, à peine trois semaines après son évasion, Dill est ramené au pénitencier de Kingston. Le mal qu'il s'était donné lui vaut d'être mis aux fers et de "recevoir quatre douzaines de coups de chat à neuf queues".

L'évasion de Dill entraîna dans les systèmes de sécurité du pénitencier des modifications qui durent encore. Dorénavant, aucun garde ne pouvait patrouiller une rangée seul la nuit. La porte de sécurité principale du dôme devait être verrouillée derrière cette patrouille par un autre garde. Toutes les échelles devaient être attachées par des chaînes.

Ses facultés affaiblies et ses espoirs évanouis, Dill dégénéra avec les années. Il continuait à recevoir régulièrement des punitions, une fois "pour s'être mordu les lèvres tout en dévisageant le directeur pendant que celui-ci visitait l'atelier d'ébénisterie manifestant ainsi une certaine velléité malveillante à l'apparition du directeur".

Pendant le reste de sa peine, sa famille sollicita deux fois sa grâce. Ces demandes reposaient sur la conviction qu'on l'avait injustement emprisonné par suite d'une conspiration entre sa

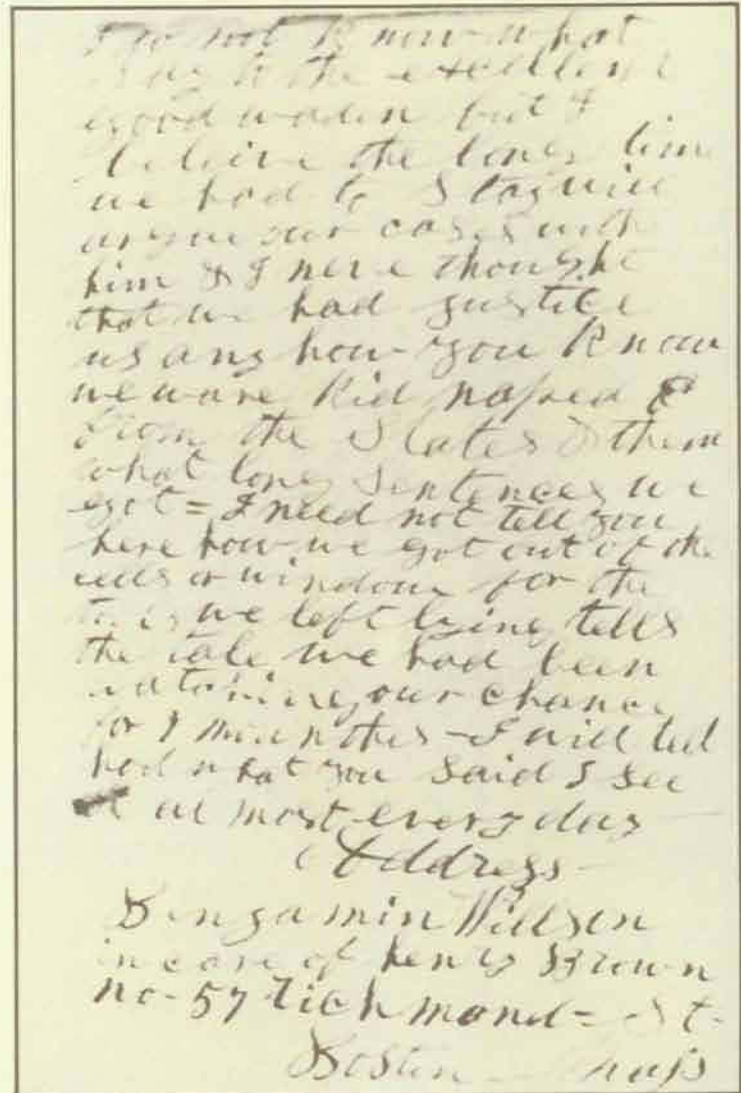
présumée victime et les magistrats locaux soucieux de se débarrasser de ce personnage gênant. Mais la plaidoirie fut vaine. C'était la fin. Les années avaient prélevé leur tribut sur cet homme fier et arrogant. La routine de la prison et l'implacable discipline continuèrent à faire de même, si bien que même si sa famille tenta encore d'obtenir sa grâce, il tomba malade et mourut.

ÉVASION DU TROU

La porte de sécurité de 25 pieds flanquée de tourelles réduisait encore plus les possibilités d'une évasion, mais elle ne les supprimait pas entièrement. L'histoire du pénitencier de Kingston est jalonnée de plusieurs tentatives d'évasion. Une évasion porte toujours un coup au directeur et au personnel qui font de la capture des fugitifs une absolue priorité. Le directeur Creighton, tout comme ses prédécesseurs, offrait une récompense pour la reprise d'un évadé.

Ainsi, le directeur MacDonell a consigné une lettre d'un certain Benjamin Wilson qui offrait des détails complets sur son évasion. Wilson avait pu écrire sa lettre dans la sécurité relative que lui offrait la ville de Boston. Il semble que l'évadé avait communiqué une fois déjà avec le directeur. Il écrivit de nouveau en donnant plus de détails sur le rôle de certains membres du personnel qui avaient fermé l'oeil pendant l'opération. Le fugitif, après avoir franchi le mur, avait réussi à atteindre l'île Wolfe et à passer aux États-Unis, en deux temps, trois mouvements.

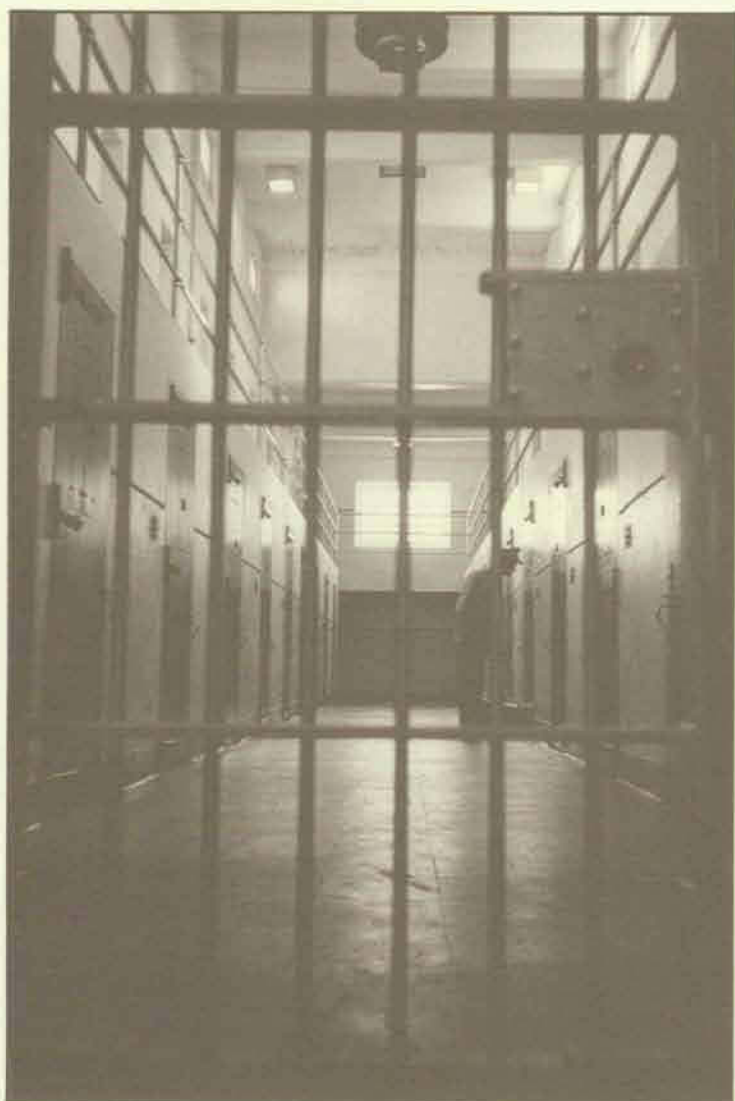
Il n'y a plus de cachot ou "trou" au pénitencier de Kingston. Les fauteurs de trouble sont enfermés dans des cellules d'isolement aménagées au-dessus du niveau du sol dans un bunker en béton situé entre les ailes nord et est qui rayonnent à partir du dôme central. Elles sont au nombre de



I do not know what
you think of the
good man but I
believe the longer him
we had to stay with
any our cases with
him & I never thought
that we had justice
us any how you know
we were kidnaped &
from the States & then
what long sentences we
got - I need not tell you
how we got out of the
cells or windows for the
time we left lying till
the tale we had been
waiting our chance
for I mean this - I will tell
you what you said I see
at most every day
(Address)
Benjamin Wilson
in care of Henry Brown
No. 57 North Street - St.
Boston - Mass

20. Leurs occupants y sont confinés 23 heures sur 24 et ils font leur heure de promenade dans une cour distincte.

Mais en 1875, le pénitencier avait un cachot et son occupant était fortuné si on lui permettait une heure de promenade par semaine. Le directeur Creighton note dans son journal qu'il venait parfois au pénitencier le dimanche pour laisser sortir pendant quelque temps le détenu Maurice Blake, bonté que Blake devait lui rendre en le



poignardant d'un coup de fourchette à l'aine (voir le chapitre IV). Mais le directeur ne se rendit pas voir Blake le dimanche 3 octobre 1875. Il y avait trois prisonniers dans le "trou" ce jour-là. On pensait que Blake était dément à cause de ses assauts irrationnels contre les agents et on faisait particulièrement attention quand on se trouvait en sa présence. John S. Smith avait fait des menaces de violence à l'endroit de certaines personnes et violé le règlement du pénitencier en parlant durant

les repas. Il était au cachot depuis le 2 août, c'est-à-dire depuis deux mois. Quant à James Butler, on l'avait surpris le 13 septembre en train de scier les barreaux de sa cellule et, "considérant ses mauvaises actions et les intentions diaboliques qu'il avait manifestées", il avait été condamné à trois douzaines de coups de fouet suivis de l'isolement cellulaire.

Le détenu Blake ne participa pas à l'évasion, sauf dans la mesure où il retenait toute l'attention des agents chaque fois qu'ils venaient au "trou". Leur prudence à son endroit les avait peut-être distraits des autres détenus. C'est du moins ce que présuma le directeur. Ce qui est sûr, c'est que quelqu'un avait glissé à Smith des outils avec lesquels il avait percé un trou dans la voûte de sa cellule et déplacé la dalle qui la surplombait. Après avoir grimpé tant bien que mal, il était sorti, avait croché la serrure de la cellule de Butler, puis celle de la porte extérieure. Les deux détenus étaient passés par une fenêtre dont un des barreaux avait été scié et s'étaient retrouvés dans la cour.

Une tempête avait fait rage durant la journée. La nuit était sombre et le vent soufflait. Les veilleurs de nuit avaient contrôlé le "trou" à 20 heures et tout était en ordre. Ils avaient pour consigne de la contrôler encore à toutes les deux heures, mais ils ne le firent ni à 22 heures ni à minuit. Quand ils revinrent, à 2 h, Smith et Butler n'étaient plus là. Une fois sortis du cachot, ils avaient forcé la porte de l'atelier de menuiserie pour y prendre des cordes et des échelles. Ils avaient forcé également la porte de l'atelier des tailleurs. Chacun avait pris un costume neuf destiné à des détenus qui allaient bientôt être mis en liberté. Ils avaient franchi le mur au mirador IV qui se trouve à l'angle sud-ouest. "Une courte échelle et deux perches attachées solidement l'une



à l'autre leur permirent d'atteindre le haut du mur. Un bout de corde à châssis qui pendait du côté extérieur du mur laissait deviner comment ils étaient descendus."

On n'entendit plus jamais parler du détenu Smith. Butler fut repris en décembre et ramené au pénitencier de Kingston où il devait par la suite inciter vainement d'autres détenus à l'émeute dans l'espoir de s'évader. Le détenu Blake fut relâché de l'isolement cellulaire en février 1867 et ne tarda pas à reprendre ses assauts contre les officiers. Il était encore au cachot cinq ans plus tard, en février 1881, quand s'y produisit une autre évasion. Cette fois, il y participa avec trois autres détenus. Tous étaient repris deux jours plus tard.

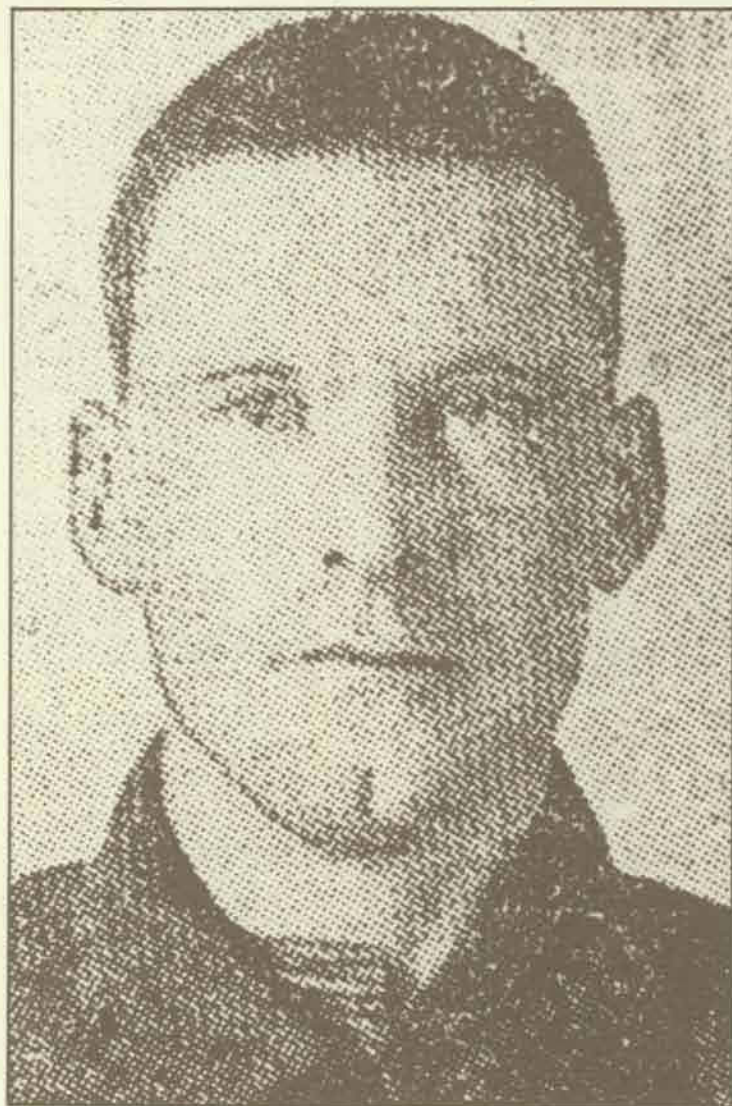
Les gardes qui étaient de faction la nuit où Smith et Butler s'étaient évadés furent trouvés endormis à leur poste moins d'une semaine plus tard. Ils furent congédiés.

Un détenu s'évada d'une manière originale: à cheval. En septembre 1914, le détenu Czymoinski vole un cheval à la ferme de la prison et file au galop. Il se rend jusqu'à la rue Division, à Kingston, entre dans le bois McAdoo, au nord de la ville, et y abandonne le cheval. C'est ce même itinéraire qu'emprunta la bande de Ryan, en 1923, ce qui a

amené certains à supposer qu'il ne circulait clandestinement parmi les détenus qu'un seul exemplaire du plan de Kingston. Czymoinski fut repris à Copper Cliff, en Ontario.

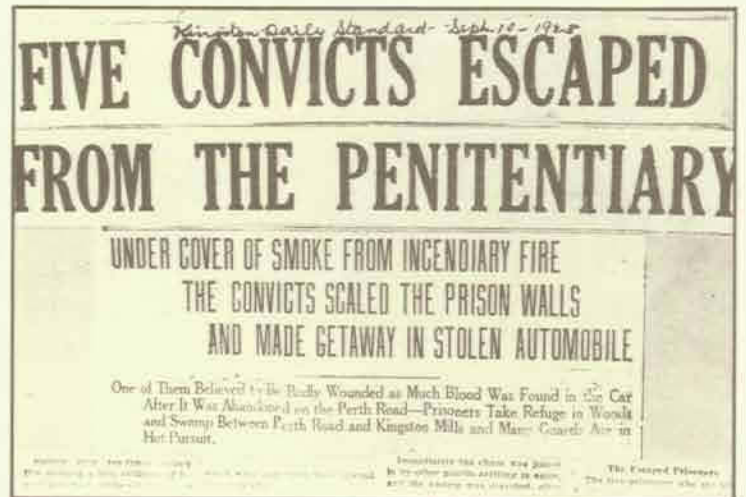
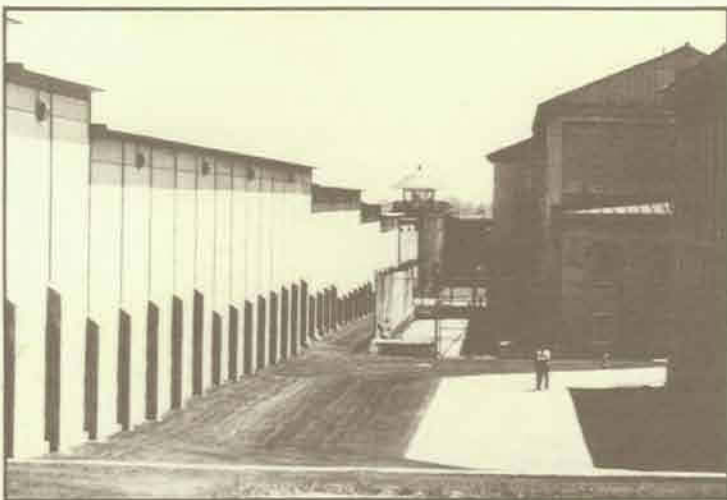
L'ÉVASION DE RED RYAN

"Les autorités se précipitèrent vers la porte nord, la cloche sonna et, très vite, une troupe était à leurs trousses." C'est ainsi que le *Daily Standard* de Kingston commençait son compte rendu de



l'une des plus célèbres évasions du pénitencier. Le 10 septembre 1923, Norman "Red" Ryan conduisit un groupe de détenus de l'autre côté du mur. Ryan purgeait une peine de 25 ans de prison pour vol à main armée. Ses compagnons étaient quatre autres détenus ayant en commun de longues peines à purger et l'attitude du désespéré. On avait mis le feu à l'étable contiguë au mur est. Cachés par la fumée, les fugitifs, après avoir laissé ligoté à l'extérieur de la grange un détenu "de confiance" qui y travaillait, avaient sauté le mur à l'aide d'une échelle. Armé d'une fourche à foin, Ryan avait attaqué le gardien en chef Matt Walsh qui avait essayé de lui barrer la route au pied de l'échelle.

Ensuite, les évadés volent une voiture dans le domaine Richardson qui est contigu au pénitencier et filent vers la sortie de la ville. Le directeur Ponsford les suit dans sa propre voiture avec quelques-uns de ses hommes. La voiture, un des premiers modèles bien entendu, choisit cet instant précis pour avoir des ratés, pour se mettre à tousoter et tomber en panne, ce qui mit fin à la poursuite. Les fugitifs abandonnent dans le bois de McAdoo leur véhicule volé qui, lui, ne les avait pas lâchés.



Tandis que courait le bruit d'une évasion en masse imminente, le pénitencier demeura calme, à l'exception de la Prison des femmes alors située dans le pavillon cellulaire nord-ouest. Madame Vera Cherry, qui travaillait dans ce secteur à l'époque, se rappelle que les détenues s'étaient précipitées aux fenêtres et avaient poussé des hourras et des cris, causant un tumulte qui se propagea à l'extérieur de l'enceinte.

Un détenu fut blessé et repris au cours des recherches qui suivirent. Les autres réussirent à s'enfuir. Ryan ne tarde pas à revenir à ses vieilles habitudes: avec une bande, il se met à voler des banques dans la région de Toronto.

Les recherches prennent vite une dimension internationale. Le sous-directeur R.R. Tucker poursuit Ryan jusqu'aux États-Unis. Par des contacts à l'intérieur du pénitencier, il peut suivre et observer ses déplacements. Ryan ne peut retenir longtemps son côté haut en couleur. Il écrit au gardien en chef Walsh pour s'excuser de l'avoir blessé. Peut-être savait-il que tôt ou tard il retournerait sous sa garde.

Comment les détenus avaient-ils pu sortir de la région et éluder le vaste filet tendu pour les attraper, esquivant la police et les agents du

pénitencier? Le mystère restait entier. Mais la manière dont ils s'y étaient pris parvint aux oreilles des détenus par le téléphone arabe de la prison. Un informateur avait fini par en dévoiler le secret au directeur, un mois après l'évasion. Après avoir abandonné la voiture, devenue risquée, et avoir poursuivi leur fuite à pied, les évadés avaient forcé un vieux cultivateur habitant près de Glenburnie, au nord de la ville, à leur donner le gîte et le couvert. Cet homme, du nom de Smith, avait trouvé les fugitifs dans son grenier à foin. Par crainte de voir sa maison et sa grange transformées en flammes, il leur avait donné à manger et les avait aidés à poursuivre leur route. Mais il s'était tenu coi par crainte de représailles.



Red Ryan fut capturé à Minneapolis le 14 décembre 1923 au cours d'un échange étincelant de coups de revolvers avec la police. Ryan et l'un de ses compagnons d'évasion, Arthur Brown, étaient tombés dans un guet-apens alors qu'ils allaient chercher une lettre au bureau de poste. Des agents de correction canadiens et américains, de même que le sous-directeur Tucker du pénitencier de Kingston, les attendaient. En trois mois de liberté, le duo était soupçonné d'avoir perpétré toute une ribambelle de vols de banque en

Ontario, dans l'Iowa, au Minnesota et au Wisconsin. Ryan fut blessé. Brown réussit à s'enfuir à toutes jambes, mais il fut abattu par la police le lendemain. Il avait été dénoncé par une copine et pris par surprise à la pension où il habitait.

Ryan fut ramené au Canada et condamné à 30 coups de fouet et à la prison à perpétuité. Mais c'était un manipulateur qui savait se faire remarquer et sa notoriété lui attira l'attention de la presse et du public. Des Canadiens éminents prirent fait et cause pour lui et demandèrent sa libération. Le premier ministre R.B. Bennett lui rendit visite au pénitencier de Kingston et déclara l'homme redressé. Red Ryan, alias Jack Slade, obtint la libération conditionnelle et quitta le pénitencier de Kingston en juillet 1935. Le 24 mai 1936, il fut abattu au cours d'un vol de banque à Sarnia.

ÉVASION DU PAVILLON CELLULAIRE PRINCIPAL

L'une des évasions les plus célèbres à partir du pavillon cellulaire principal fut réalisée le 17 août 1947 par Nicholas Minnelli, Ulysses Lauzon et Mickey MacDonald. Leurs cellules se trouvaient à l'étage supérieur de la rangée H qui fait face au mirador I, c'est-à-dire à la tour nord-est.

Ils avaient scié des barreaux de leurs cellules et camouflé les entailles avec de la cire et de la suie. Rares étaient les produits que les détenus pouvaient obtenir en abondance au pénitencier de Kingston, mais la poussière de charbon était facile à trouver, la chaufferie ayant fonctionné au charbon pendant plus d'un siècle. La nuit de leur évasion, les trois détenus trouvent moyen de sortir de leurs cellules et de se rendre jusqu'au bout de la rangée la plus éloignée de la zone du dôme central,



où la sécurité est la plus intense. Ils ouvrent une porte de sécurité, sortent du bâtiment par un grenier et franchissent le mur. Plus tard, Minnelli raconta l'opération dans un article exclusif publié par une revue. L'article faisait paraître l'opération facile.

Les trois détenus avaient filé durant le poste de nuit, passé 23 heures, après le dernier dénombrement de la journée. Toutes les cellules étaient verrouillées et censées être sûres. Environ un tiers de l'effectif des agents étaient en service. Le plan d'évasion était détaillé et complexe. Il s'écoula plusieurs heures avant qu'on ne découvre la fuite du trio et que l'alerte ne soit donnée.

Les trois évadés étaient moins sûrs de ce qu'ils devaient faire une fois le mur franchi, mais ils se trouvèrent hors de Kingston pendant quelque temps. Minnelli fut repris près de San Francisco lorsqu'on l'arrêta en état d'ébriété au volant d'une voiture. Quand il écrivit le récit de l'évasion, il était de nouveau au pénitencier de Kingston où on l'avait reçu à bras ouverts le 5 août 1948. Le registre de dénombrement signale un détenu de moins dans la colonne "En fuite" avec la remarque laconique suivante: "Minnelli,

N.: ramené". On trouva Lauzon mort aux États-Unis. Son nom fut rayé de la colonne des fugitifs le 15 septembre avec la note: "843, Lauzon, radié du compte (décédé), depuis le 1^{er} août 1948". MacDonald ne reparut jamais. On suppose qu'il lui arriva la même chose qu'à Lauzon, mais on n'a pas trouvé son corps. Il continua de figurer sur la liste des fugitifs pendant une période d'une durée embarrassante, c'est-à-dire jusqu'au 10 janvier 1953, date où apparaît dans le registre de dénombrement des détenus la note finale suivante: "8213, McDonald, radié du registre sur ordre du commissaire". Aucun des trois évadés ne resta en liberté très longtemps. Leur effort n'en avait peut-être pas valu la peine, mais ils avaient réussi un rare exploit: s'évader du pavillon principal du pénitencier.

ÉVASION AVEC VIOLENCE

Certaines évasions sont réalisées à la dérobée, à la faveur de l'obscurité, d'autres se font au grand jour et avec violence.

John D. Kennedy était messenger de la prison en 1948. C'était un agent très populaire et il avait un lien familial particulier avec le pénitencier: il y était né. Sa naissance avait eu lieu dans un appartement aménagé à la porte ouest. Cette porte, qui fut démolie en 1925, était au centre du mur ouest, là où s'élève le mirador III (le seul qui ne soit pas situé à un angle de l'enceinte du pénitencier). Le père de John D., Michael Kennedy, avait été messenger de la prison avant lui. Michael avait commencé sa longue carrière avant d'avoir atteint ses 15 ans et cette carrière dura 51 ans. Durant cette période, sa famille avait habité dans la tour pendant un certain temps. Sa femme et lui avaient élevé huit enfants. Le frère de Michael, John, oncle de l'agent John dont nous

parlons ici, fit également partie du personnel. Sa carrière s'étala sur plus d'un demi-siècle.

Le matin du 26 avril 1948, John D. Kennedy accepte de faire monter dans sa voiture un détenu, Austin "Oscar" Craft, pour l'amener du garage du pénitencier jusqu'à la porte nord. Un autre détenu, Howard Urqhart, que Kennedy ne connaît pas, est caché dans le coffre de la voiture. Le messenger doit se rendre à la maison du directeur qui est située sur la colline en face de la porte nord.



Alors que la voiture est immobilisée dans le passage qui se trouve entre la porte intérieure et la porte extérieure, Craft sort et exige les clés de la porte extérieure. Il a un fusil qu'un complice avait introduit clandestinement. Kennedy refuse et donne l'alarme. Le détenu tire trois fois, prend les clés de la porte extérieure, déverrouille la porte de sécurité et s'enfuit avec la voiture. Le véhicule passe en trombe sur la rue King et arrive au centre de la ville. S'ensuit alors l'une des chasses à l'homme les plus serrées de l'histoire de la région. La police est alertée dans toute la province et des descriptions sont immédiatement diffusées à la radio. Le jour même, à 13 heures, les évadés étaient repris sans opposer de résistance près du village de Sydenham, au nord-ouest de Kingston.



Austin Craft fut le dernier homme à être exécuté dans la ville de Kingston. Il fut pendu dans la prison qui est située derrière le Palais de Justice du comté. La dernière mention du prisonnier figurant dans le registre de dénombrement est datée du 20 octobre 1948: "8899, Craft, transféré à la prison du comté. Doit être pendu le 24-1-49".

Il n'y a jamais eu d'exécution ni de cellules des condamnés à mort au pénitencier de Kingston. Le pénitencier est fait pour la détention des criminels condamnés à une longue peine (deux ans ou plus). Il n'a jamais été une antichambre de la mort. À l'époque où le Canada appliquait la



peine de mort, c'est-à-dire jusqu'en 1962 (elle n'a été officiellement abolie qu'en 1967), un condamné à mort était immédiatement transféré au lieu de son exécution, quel qu'il fût. Il s'agissait ordinairement d'une prison de comté. L'Acte de l'Amérique du Nord britannique de 1867 confie aux provinces l'application de la justice pénale, y compris de la peine capitale même si, comme dans le cas de Craft, le condamné était déjà détenu au pénitencier de Kingston.

CONSTRUIT POUR DURER

On a fait bien des efforts pour fracturer les barreaux, les portes et les murs du pénitencier. Certains ont réussi, la plupart non. On a dit que l'émeute de 1954 était une tentative pour camoufler une évasion en masse, mais personne ne s'est évadé. Le fait est que le pénitencier de Kingston est un établissement sûr. C'est ce qui, plus que toute autre chose, explique pourquoi il dure depuis si longtemps.

On a fait bien des tentatives pour le fermer, à commencer par le projet de 1835 visant à le déménager à Marmora avant même qu'il ait ouvert ses portes. Durant les années 1920, le directeur Ponsford a recommandé année après année la construction d'un autre pénitencier ailleurs, alléguant que la prison était bondée, que la ville s'était agrandie jusqu'au mur et que les détenus, pendant leur défilé entre la prison et la ferme ou la carrière, constituaient un danger pour la population à cause des risques d'évasion. Les pouvoirs publics répliquèrent en supprimant la ferme et la carrière. Ainsi, les détenus n'auraient jamais à sortir de l'enceinte.

En 1965, le commissaire des pénitenciers, A.J. MacLeod, déclarait que le pénitencier "désuet" de Kingston allait être fermé au plus tard en

1973. Après les six jours d'émeute de 1971, il était voué à la désaffectation (le démolir aurait coûté trop cher) à cause de son âge et de la destruction des rangées. Mais tel un "phoenix qui renaît de ses cendres", la grande maison n'est jamais restée entièrement vide et les vieux pavillons cellulaires endommagés ont été reconstruits peu à peu, presque imperceptiblement. Deux autres ailes ont été rouvertes en 1985, ce qui n'en laisse que deux à refaire pour que l'établissement retrouve son état antérieur. Le pénitencier de Kingston se voit toujours accorder un sursis. Il est toujours reconstruit et affecté aux usages du moment. C'est tout simplement une trop bonne prison pour qu'on y mette... le verrou.





CHAPITRE X

À L'ÉMEUTE!!!

À L'ÉMEUTE!!!

Ces mots glacent d'effroi ceux qui vivent ou travaillent dans une prison. À l'émeute! Pendant près de cent ans, le pénitencier de Kingston fut une forteresse de sécurité, n'ayant connu aucun trouble digne du nom d'émeute.

Une émeute est ordinairement un geste de dernier recours que posent les détenus pour régler un grief, réel ou imaginaire. Au cours du 19^e siècle, une rébellion de grande envergure fut pratiquement chose inconnue au pénitencier et pourtant les conditions de vie étaient loin d'y être parfaites; elles étaient beaucoup plus sévères aussi. L'obéissance, l'ordre et le silence étaient une exigence absolue. Les châtiments corporels étaient courants. Le régime était oppressif, peut-être même trop sévère par rapport aux normes encore plus sévères de l'époque, mais il était assez efficace pour tuer dans l'oeuf tout soulèvement.

Les incidents dont le pénitencier est le théâtre ne sont pas tous des tentatives d'évasion. De même, les troubles ne sont pas tous des émeutes. Mais chaque atteinte à la sécurité est traitée avec le plus grand sérieux et la plus grande fermeté. En mars 1985, à la veille du 150^e anniversaire du pénitencier de Kingston, trois détenus réussissent à maîtriser quatre infirmières et un agent de correction. Ils ont séquestré leurs otages dans l'hôpital de la prison pendant 17 heures avant que le groupe d'intervention d'urgence du pénitencier ne parvienne à les maîtriser. Personne n'a été blessé. Une année plus tôt, un détenu avait été tué par balle: il s'était barricadé dans l'atelier de peinture avec un otage et avait menacé de faire sauter les lieux.

L'ÉMEUTE DE 1932

On dit qu'un pénitencier renferme un mélange explosif idéal comprimé dans une ampoule sous pression. Quand la frustration déborde, la marmite saute. La première éruption survenue au pénitencier de Kingston date de 1932. Elle donna lieu à une enquête approfondie qui aboutit au rapport Archambault. L'enquête révéla une étonnante suite d'événements et souleva de sérieuses questions sur la conduite des administrateurs du pénitencier.



Les troubles retinrent une attention considérable dans les médias surtout à cause de la participation de Tim Buck, chef du parti communiste canadien. Avec huit autres communistes bien connus, Buck purgeait une peine de quatre ans de détention après avoir été reconnu coupable de sédition aux termes de l'article 98 du Code criminel.

Aux termes de cet article, il est considéré comme acte criminel d'appartenir à un parti politique qui préconise un changement par la force, la violence et des préjudices matériels. Cet

article visait tout particulièrement les communistes et il suffisait même d'assister à une assemblée où un communiste devait prendre la parole pour risquer une inculpation. On était dans le temps de la Grande Dépression des années trente. Le gouvernement s'était servi de l'article 98 pour réduire Buck au silence. Il n'avait pas prévu que les activistes politiques allaient introduire leur type d'agitation à l'intérieur même du pénitencier.

Les détenus avaient décidé de tenir une manifestation l'après-midi du 17 octobre 1932 pour porter certains griefs à l'attention de l'administration. Ils demandaient plus de papier à rouler les cigarettes (on leur fournissait du tabac, mais pas de papier) et plus de temps de récréation. Les émeutiers avaient prévu quitter leur travail à 15 heures pour se rassembler dans la cour.

Mais le directeur intérimaire Gilbert Smith avait eu vent de leurs plans et fait verrouiller les portes des ateliers alors que les détenus s'y trouvaient encore. Ceux de l'atelier des sacs postaux réussissent à s'échapper par une fenêtre. À l'aide d'un chalumeau à acétylène, ils découpent les serrures des autres ateliers. Les détenus commencent à se rassembler sous le dôme central. Il s'agit d'un vaste secteur circulaire où convergent toutes les ailes des cellules, comme les rayons d'une roue se rejoignent au moyeu. C'est le centre de contrôle de tout le pénitencier.

Dans le dôme, les détenus exposent leurs griefs au directeur intérimaire et lui demandent de téléphoner à Ottawa, à l'administration centrale. Il répond en demandant l'aide de l'armée. Jusqu'alors, la manifestation avait été relativement calme et elle le serait probablement restée sans cet appel à l'armée.



Quand les détenus apprennent que les soldats sont en route pour le pénitencier, ils emplissent l'atelier des sacs postaux emmenant avec eux quelques agents de correction et barricadent la porte et les fenêtres. Un soldat ou un garde tire dans la pièce. Plusieurs machines servant à coudre la grosse toile sont fracassées. Plus tard, le directeur Smith rencontre un comité de détenus à qui il promet de porter les griefs des prisonniers à l'attention de l'administration centrale. Chacun retourne dans sa cellule sans autre incident.

Mais ce n'est pas fini. Au cours des journées qui suivent, la tension continue de monter. Dans l'après-midi du 20 octobre, quelques détenus commencent à manifester dans leur cellule. On appelle encore l'armée. Les soldats arrivent en quelques minutes, venant de la base des Forces canadiennes de Kingston. Ils prennent position à l'intérieur du pénitencier. Les agents du pénitencier ne sont généralement pas armés à moins d'être affectés à un poste armé, par exemple le passage surplombant le secteur du dôme central, les rangées des cellules, qu'on appelle Cage 12, ou

les miradors. Mais ce jour-là, on leur a remis des carabines, des revolvers et des fusils et on les a postés dans les conduits qui courent entre les cellules. Par les trous de regard, ils peuvent observer les détenus et, au besoin, les compter. Il n'y a pas d'intimité dans une prison. Les agents ont pour consigne de tirer par les trous dans les cellules où les détenus continuent à faire le chahut.

Pendant la soirée et la nuit du 20 octobre, la situation gagne en confusion. Bien que tous les détenus soient enfermés dans leur cellule, on entend un grand nombre de coups de feu. Un détenu touché d'une balle à l'épaule gît 24 heures dans sa cellule avant de recevoir des soins. Tim Buck affirma, et son témoignage fut corroboré par d'autres, qu'on avait tiré au moins sept coups dans sa cellule. Il s'en tire miraculeusement indemne. Un grand nombre de cellules sont endommagées. Le directeur intérimaire Smith est relevé de ses fonctions et remplacé le 24 octobre par le lieutenant-colonel W.G. Megloughlin qui sera directeur du pénitencier pendant les deux années qui suivent.

À la Chambre des communes, bien des députés interpellèrent le gouvernement pour savoir comment et pourquoi une manifestation avait pu grossir au point que des coups de feu étaient partis et que des vies avaient été mises en danger. En février 1933, une pétition de 20 000 signatures demandant la révocation de l'article 98 est présentée au premier ministre Bennett. En novembre 1934, Tim Buck et ses camarades bénéficient de la libération conditionnelle. Tim Buck part avec la même attitude de défi qu'à son arrivée. Sa mise en liberté est assortie de la condition qu'il ne doit pas prendre la parole en public. Le soir de sa libération, Tim Buck parle devant une foule en liesse au Maple Leaf Gardens de Toronto.

L'ÉMEUTE DE 1954

Plus de 20 années passèrent avant qu'un événement similaire ne vienne rompre la paix du pénitencier, pour autant que le terme soit en l'occurrence de mise. Mais les troubles de 1954 témoignèrent d'un dessein plus sinistre de la part des détenus. Les enquêtes subséquentes ne permirent pas d'établir de manière satisfaisante la cause des incendies qui avaient éclaté deux jours avant l'émeute proprement dite, ni les projets d'évasion de certains détenus. La population du pénitencier atteignait alors près de mille détenus. Au cours des 18 mois précédents, il s'était produit un nombre croissant de troubles dans les prisons américaines. Un journal avait dénombré pour cette période 31 grandes éruptions de violence dans les maisons de détention d'outre-frontière. Les prisons nord-américaines étaient sérieusement surpeuplées et l'agitation se faisait sentir partout.



Le vendredi 13 février 1954, un incendie se déclare dans le grenier situé au-dessus des secteurs d'habitation, au pavillon cellulaire principal. On croit d'abord qu'il provient d'une canalisation

Pavillon cellulaire principal en flammes

Le dôme est détruit par les flammes

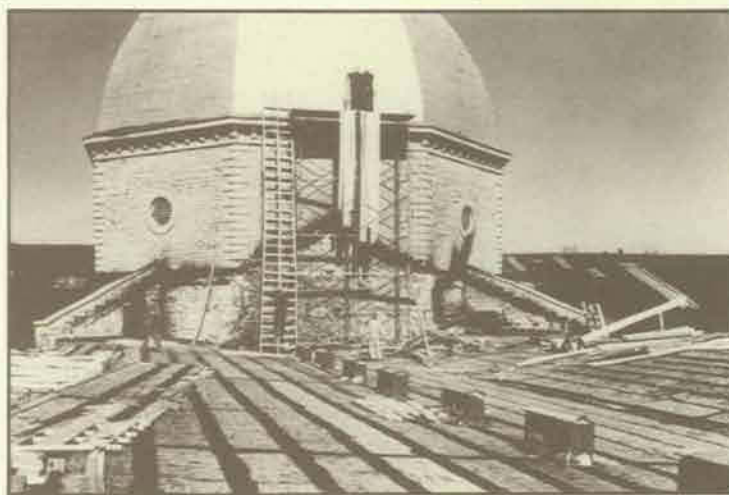
Il a fallu démolir le dôme



électrique défectueuse. Cependant, comme le montrèrent par la suite les dépositions, il est peu probable qu'un incendie de ce genre aurait pu se produire accidentellement. Peu de temps avant l'incendie, un agent de correction avait découvert de la peinture et une accumulation anormale de chiffons dans le grenier. Ce fait ne fut jamais confirmé, mais la nature de l'incendie a soulevé des suspicions avec les années. Des détenus interviewés par divers journaux après les événements ont affirmé que l'incident devait être le prélude d'une tentative d'évasion en masse.



L'incendie avait rendu les cellules inhabitables. La charpente de la coupole (dôme central) avait subi des dommages tels qu'on dut la démolir. Le "dôme central" sert encore aujourd'hui de centre de contrôle des détenus, mais il n'a plus de dôme. Il n'a qu'un toit plat. On regroupa les détenus dans les bâtiments situés au sud du pavillon principal où l'on transforma les ateliers en dortoirs. Murray Millar, qui avait été engagé comme garde seulement deux mois auparavant, reçut d'un gardien la consigne d'entrer dans les dortoirs avec les détenus pour les surveiller et maintenir l'ordre. On verrouilla la porte de l'extérieur. Millar s'en tira indemne. Il devait devenir directeur du Collège du personnel du SCC, qui est situé à peu près à l'endroit où se trouvait la première carrière.



Le dimanche 15 août, alors qu'on est à faire sortir le groupe, quelqu'un lance un cri: "Allons-y!" On se met à frapper des agents et très vite quelque 25 incendies éclatent dans le secteur des ateliers. Suivent deux heures de casse et de saccage forcenés dans la partie sud du pénitencier. Seule l'intervention de l'armée, appelée cette fois pour une raison valable, allait mettre fin aux troubles.

Les détenus réparent le toit détruit au cours de l'émeute de 1954



Le saccage aurait pu être pire sans un acte individuel d'héroïsme. Un garde de 23 ans non armé brave les émeutiers. Leslie McCallum était dans le secteur sud, plus précisément au dôme des ateliers. Il avait un trousseau de clés. Voyant ce qui se passe, il ferme les barrières de sécurité et s'enferme lui-même. Les détenus sont autour, furieux. Ils menacent de le brûler vif, mais il refuse de leur remettre les clés. À la faveur de la fumée de plus en plus épaisse et obscure de l'incendie du dôme central, il réussit à s'échapper sous un uniforme de prisonnier qu'il a passé par-dessus le sien, ouvre la porte de sécurité et réussit à atteindre, à travers les groupes de détenus, la porte nord où il est libéré.

Le directeur Walter Johnstone était à son poste depuis trois mois seulement. Il avait remplacé en mai 1954 R.M. "Dick" Allan dont les 20 ans de service comme directeur du pénitencier avaient été marqués par une floraison d'activités créatrices organisées par les détenus, notamment des activités d'athlétisme, d'artisanat, de publications...etc. Le directeur Johnstone devait maintenir cette approche libérale même s'il avait été accueilli par la pire émeute qu'il avait vue depuis son entrée au Service correctionnel, en Colombie-

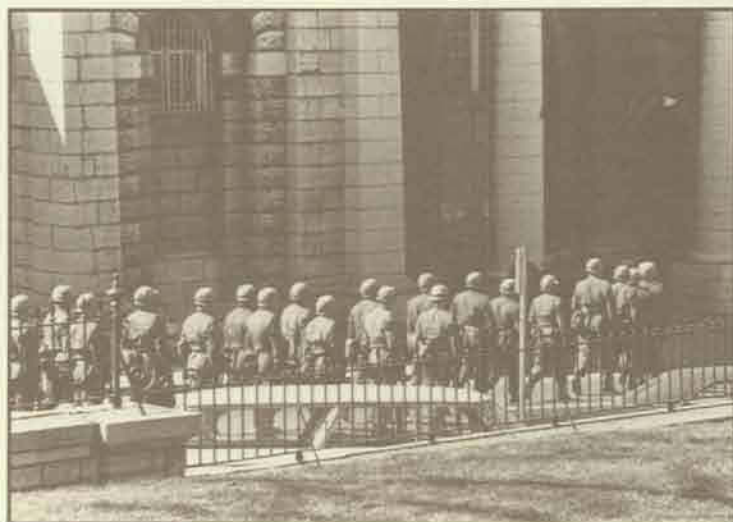
Émeute de 1971: les militaires arrivent par la porte nord

Britannique, en 1934. Les détenus avaient détruit leurs salles de travail. Ils furent immédiatement affectés à la reconstruction de leur prison comme leurs prédécesseurs des premières années. Ils reconstruisirent les ateliers et les autres secteurs endommagés. Le grand dôme qui surplombait le pavillon cellulaire principal et qui avait été un point de repère pour Kingston pendant plus d'un siècle fut remplacé par un toit plat.

D'une manière générale, le public réagit à l'émeute de 1954 en critiquant sévèrement les détenus responsables. Il se rangea de l'avis du directeur Johnstone selon lequel les meneurs avaient été des psychopathes. Mais l'heure était venue d'ouvrir un débat sur la réforme correctionnelle, le surpeuplement des prisons, le besoin de travail et la mise en place d'un système de classement qui permettrait de garder à part les criminels les plus dangereux.

L'ÉMEUTE DE 1971

L'émeute la plus longue et la plus violente qu'ait connue le pénitencier de Kingston suscita d'abondantes réactions dans la presse et le public. Le soir du vendredi 14 avril 1971, six détenus

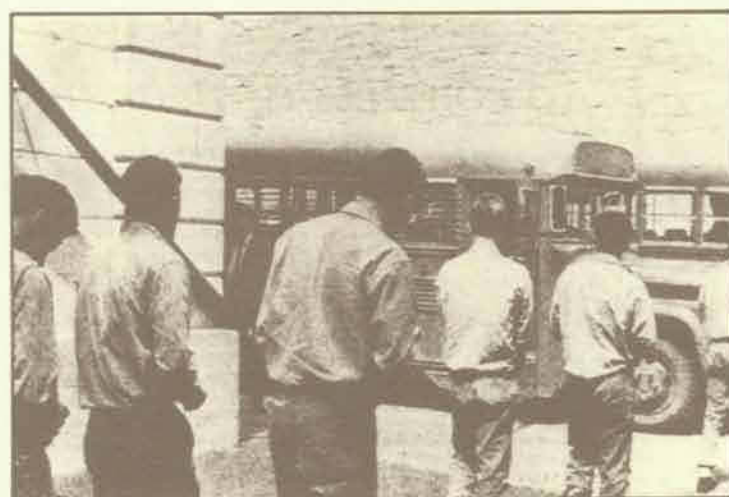


maîtrisent un agent de correction pendant le trajet de la salle de récréation à leur cellule. En quelques minutes, six gardes sont pris en otage et le pavillon cellulaire principal est aux mains des détenus. Il y a alors 641 détenus au pénitencier, dont 14 sont gardés dans une rangée distincte et classés comme détenus qu'il faut isoler pour leur protection (isolement protecteur). Les trois jours qui suivent sont marqués par de très longues négociations avec les autorités de la prison. Les rebelles font mettre à leurs otages des uniformes de détenus et on les change souvent de place, tant pour les protéger des émeutiers les plus radicaux que pour tromper ceux qui pourraient se porter à leur rescousse. On fait intervenir l'armée qui prend position autour des pavillons cellulaires, comme en 1932 et en 1954.

Pendant que se déroulent les négociations, les détenus s'appliquent à tout casser dans les blocs cellulaires, détruisant presque tout ce qui est mobile. Les murs eux-mêmes ne peuvent résister à la rage et à la violence des prisonniers. Dans certaines rangées, des serrures en fer et en acier sont tordues, déboulonnées et sorties de leur rail. Des murs plus épais que la longueur d'un bras sont défoncés à coups de masse.

Aux premières heures du cinquième jour, qui était un dimanche, des détenus pénètrent dans la rangée 1D où se trouvent les "indésirables" et forcent les portes des cellules.

Leurs occupants, des détenus reconnus coupables d'avoir infligé des mauvais traitements à des enfants, des délinquants sexuels, des délateurs, sont traînés au centre du dôme principal et attachés en cercle à des chaises autour de la fameuse cloche. Pendant que les autres détenus regardent la scène depuis les galeries, les 14 détenus sont battus et brutalisés pendant la nuit. Cet acte entraîne la mort



d'un détenu. Un autre meurt quelques jours plus tard.

Ces scènes horribles en sont trop pour un grand nombre d'émeutiers. Ils se rendent bientôt aux gardes et aux soldats qui attendaient. Pendant toute la journée du dimanche, les détenus sortent de leurs pavillons cellulaires après avoir relâché leurs otages sains et saufs. On les fait monter à bord d'autobus pour les conduire au nouvel établissement à sécurité maximale de Millhaven, situé non loin de là, à l'ouest de Kingston, près du village de Bath. Le pénitencier de Kingston, à ce qu'il semblait, allait être privé de sa clientèle pendant un certain temps. Mais ce ne devait pas être pour longtemps.





CHAPITRE XI

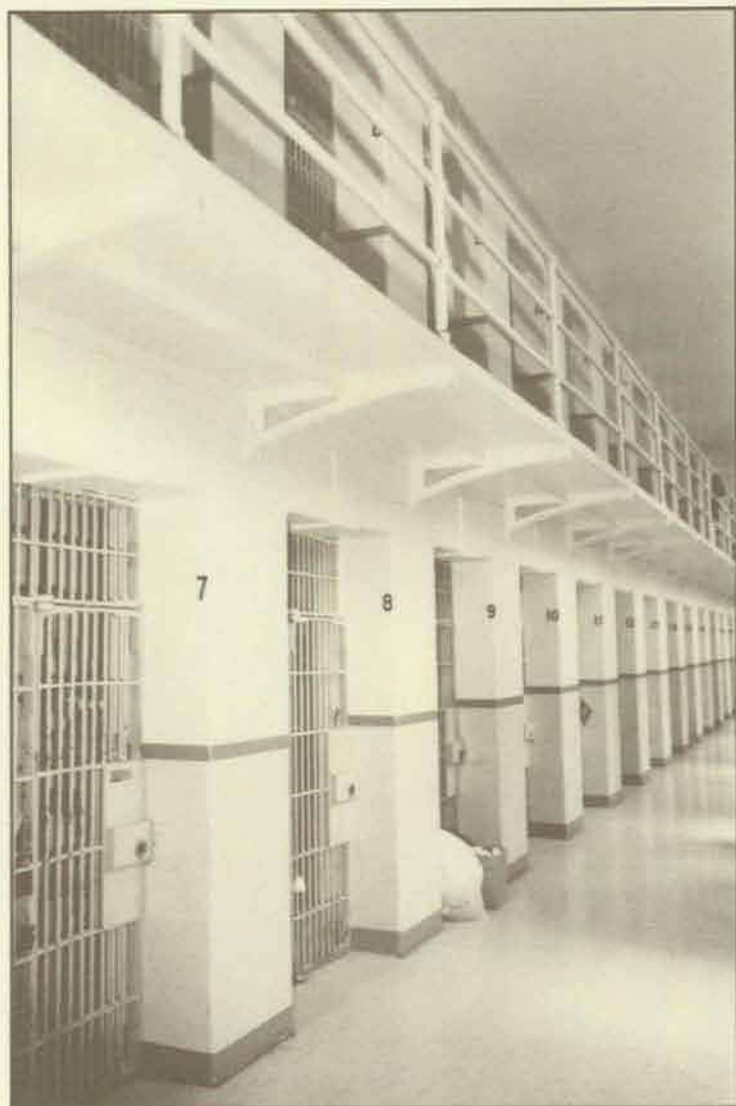
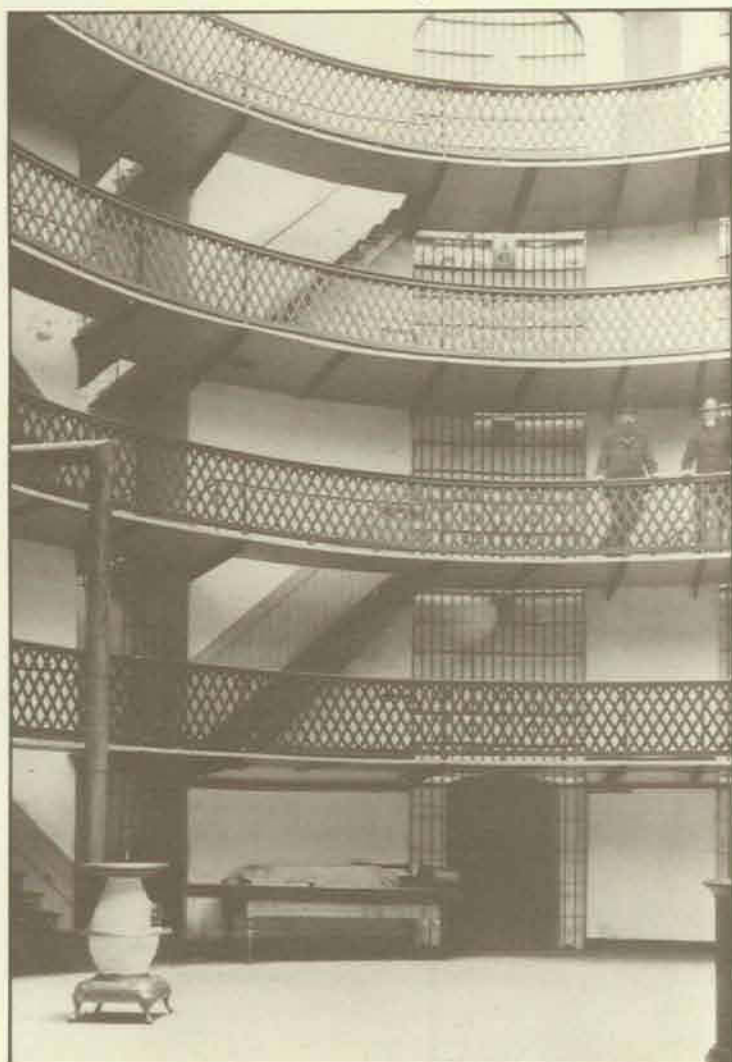
LE PÉNITENCIER DE KINGSTON AUJOURD'HUI

LE PÉNITENCIER DE KINGSTON AUJOURD'HUI

L'émeute de 1971 ne fit que hâter l'inévitable. Depuis des années, on annonçait la fermeture du pénitencier. Quand se produisit l'émeute, on était à mettre la dernière main à son successeur, le pénitencier de Millhaven. On le disait régulièrement au personnel: "Le pen va bientôt fermer."

Mais non. Avec l'ouverture du pénitencier de Millhaven, le pénitencier de Kingston allait devenir un lieu d'un autre genre.

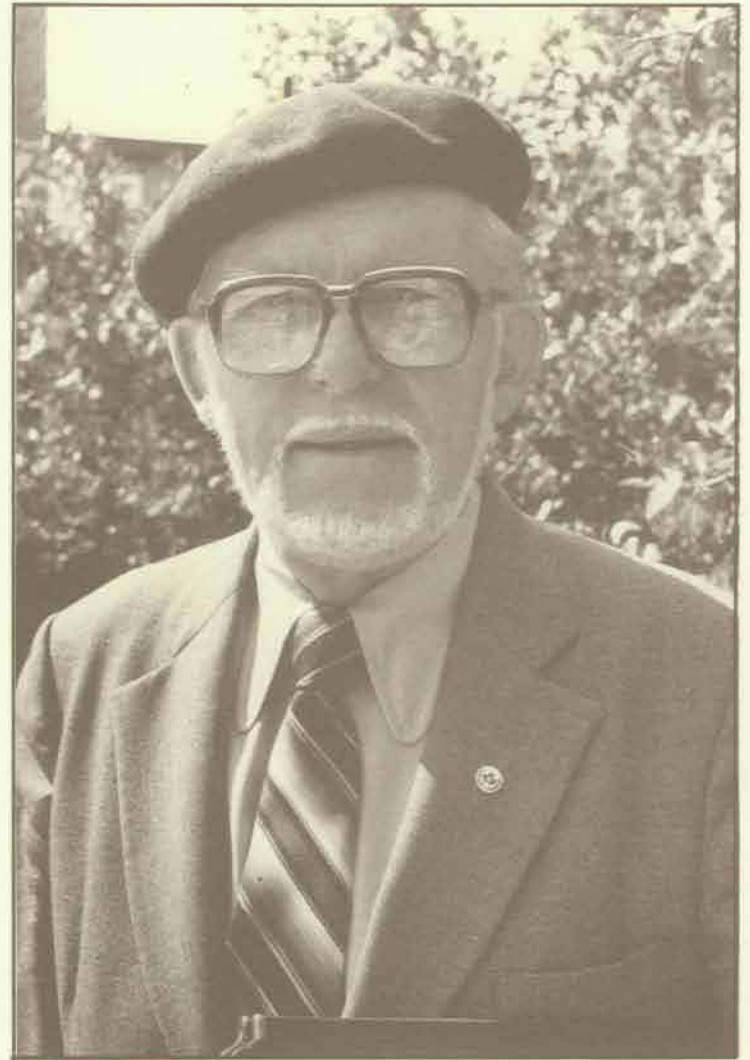
Après l'émeute, on en fit le Centre de réception de la région de l'Ontario. Il subit des modifications pour se conformer à son nouveau rôle. On construisit un nouveau plancher afin de réduire le nombre d'étages (ou niveaux des cellules), qui passa de quatre à deux (on avait réduit le nombre des étages de cinq à quatre lors des rénovations de 1885). Les locaux devenaient ainsi moins austères et les détenus allaient avoir plus d'espace pour se réunir. En Ontario, quiconque était envoyé en détention dans un pénitencier fédéral devait



passer par le Centre de réception pour y remplir les formalités prévues et y être classé avant d'être transféré dans un des établissements de la région. Durant son séjour au centre de réception, le détenu allait passer des tests diagnostiques et professionnels pour déterminer quels métiers ou quel traitement seraient propres à amenuiser l'éventualité d'une récidive, une fois que sa liberté lui serait rendue.

Dès les premières années au pénitencier, on avait reconnu la nécessité de classer les détenus en différents groupes ayant des caractéristiques similaires. À l'époque, jeunes et vieux, hommes et femmes, bien portants et déments, violents et inoffensifs étaient tous détenus ensemble. Les directeurs, aumôniers, médecins et inspecteurs qui se succédaient demandaient la mise en place d'un système permettant de regrouper les criminels ayant des caractéristiques communes. Ils réclamaient un système qui empêcherait que les délinquants primaires purgent leur peine coude à coude avec les repris de justice ou les criminels endurcis. Le prisonnier paisible ou celui qui purge sa peine avec résignation ne devait pas être exposé aux instigations du détenu violent. C'était mauvais pour l'ordre et la discipline et cela réduisait les espoirs de réinsertion sociale qu'on pouvait entretenir à leur endroit.

Les autorités en place n'y firent guère attention. Il fallut attendre 30 ans avant qu'on retire les déments du pénitencier de Kingston pour les transférer à Rockwood. Il s'écoula plus de 70 ans avant qu'on construise une prison distincte pour les femmes. Mais à la fin du 19^e et au début du 20^e siècle, en même temps que la construction de nouveaux pénitenciers, on commença à faire un classement rudimentaire. Les détenus trop difficiles de Saint-Vincent-de-Paul, de Dorchester ou des pénitenciers de l'Ouest



étaient simplement envoyés au pénitencier de Kingston.

On multiplia les pénitenciers pour faire face à la criminalité en une période où la population canadienne explosait littéralement. D'un peu plus de cinq millions qu'elle était au tournant du siècle, elle était passée à plus de 14 millions, c'est-à-dire presque le triple, grâce notamment à une poussée remarquable de l'immigration. De 1910 à 1914, plus d'un million et demi d'immigrants vinrent s'établir au Canada, chiffre qui n'avait jamais été

dépassé et qui ne le fut jamais par la suite. Qui dit augmentation de la population dit aussi augmentation de la criminalité, ce qui devait se traduire par la construction d'autres établissements carcéraux. Il devint possible de concevoir et de construire divers types de bâtiments axés sur les propensions connues des détenus.

En janvier 1984, le SCC modifia ses désignations en matière de sécurité (sécurité maximale, moyenne ou minimale) en établissant un système de cotes suivant une échelle de 1 à 7. En général, les centres correctionnels communautaires sont cotés S-1, les établissements à sécurité minimale, les fermes et les camps forestiers, S-2, les établissements à sécurité moyenne, de S-3 à S-5, et les établissements à sécurité maximale, S-6 ou S-7. La cote MS s'applique à un établissement comportant plusieurs niveaux de sécurité (établissement multisécuritaire).

Pendant la période où il servit de centre de réception (années 1970), le pénitencier n'a gardé qu'un petit nombre de détenus "permanents" pour faire fonctionner les services essentiels. Il lui fallait donc beaucoup moins de cellules. De ce fait, un grand nombre étaient restées dans l'état où

elles s'étaient trouvées après l'émeute, rappel dramatique de la furie de destruction dont peuvent être capables des hommes désespérés. En 1980, en circulant dans une des rangées supérieures inoccupées, quelqu'un trouva un journal sur le plancher d'une cellule. C'était un numéro du Telegram de Toronto, maintenant disparu. Il portait la date du premier jour de l'émeute de 1971.

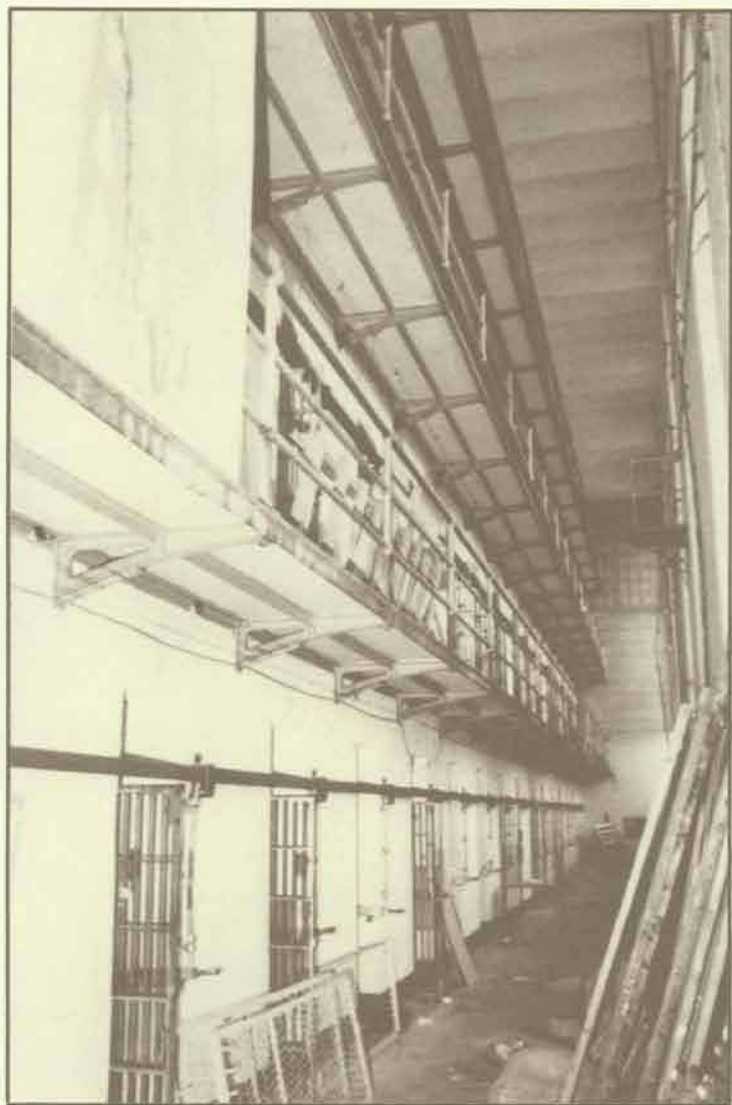
NOUVEAU RÔLE

Au début des années 1980, les agents de libération conditionnelle reçurent la tâche d'orienter les prisonniers vers les établissements voulus. Seule la région du Québec allait conserver son centre de réception. Les détenus avaient une entrevue dans une prison provinciale où ils étaient évalués en fonction de leur niveau de sécurité et de leurs besoins en matière de programmes. Le Service correctionnel n'avait donc plus besoin d'un centre de réception. Le pénitencier de Kingston allait encore une fois voir son rôle changer.

De la fin des années 1960 jusqu'aux années 1980, la nature de la population carcérale canadienne s'est graduellement modifiée. La venue de la génération dite "de la revanche des berceaux", née entre 1950 et 1965, se traduisit par un plus fort pourcentage de jeunes détenus. La jeunesse est généralement plus fougueuse et maîtrise moins ses réactions, en particulier dans le contexte carcéral.

Des délits nouveaux ont fait leur apparition. Les attentats à la pudeur envers les enfants et les crimes d'ordre sexuel ont été plus énergiquement présentés devant les tribunaux à mesure que le public prenait davantage conscience de ces crimes. Les coupables de crimes sexuels, en particulier ceux qui ont violé de jeunes enfants, sont ravalés au plus bas échelon de la hiérarchie





des détenus et méprisés par leurs compagnons de détention.

Une nouvelle culture apparut également, celle de la drogue. En 1967, il y eut près de mille condamnations relatives à la drogue. C'était un record. Le record précédent, atteint en 1922, était de 800 condamnations. Pourtant, en 1969, le nombre des condamnations avait passé à 3 338 et cinq ans plus tard, en 1974, il avait presque décuplé, atteignant 30 485. Ces condamnations ne



se traduisirent pas toutes par des sentences de deux ans ou plus, c'est-à-dire par des sentences qui amènent un détenu à Kingston ou dans un autre pénitencier fédéral, mais il y en eut. Le code du détenu, qui conférait autrefois au prisonnier un semblant de conduite convenable derrière les barreaux, se mit à se désagréger sous les assauts de bandes de détenus fanfarons et insoucians et de trafiquants de drogue portés à la violence. Ces prisonniers n'adhéraient à aucune éthique du détenu. La hiérarchie ou la structure sociale de la prison se mit à s'effondrer. Ces détenus nouveau genre étaient imprévisibles et très souvent dangereux. Et il se trouvait parmi eux des délateurs auxquels ne pouvaient se fier ni les détenus ni les agents de correction.

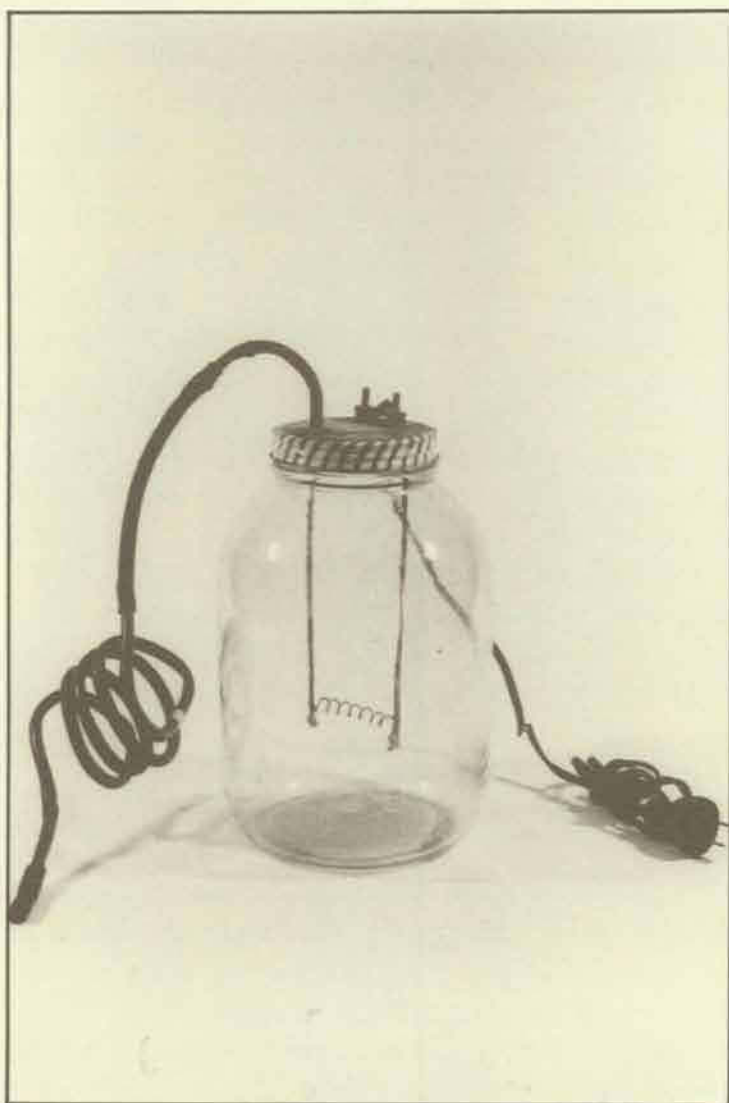
FAUTE DE POUVOIR S'ÉVADER PAR LE CORPS, FAIRE S'ÉVADER L'ESPRIT

Le démon de la drogue a toujours été présent dans la vie du pénitencier de Kingston. Après le crime et l'oisiveté, l'alcool était la cause la plus fréquente du comportement amenant les criminels à la porte nord. Pendant plus de 50 ans, chaque détenu fut soumis au moment de sa mise en liberté

à un questionnaire. C'est l'aumônier qui s'en chargeait. Il visait à obtenir l'opinion de l'ex-détenu sur la façon dont on l'avait traité au pénitencier de Kingston et sur les raisons pouvant, selon lui, expliquer pourquoi il avait abouti là. La drogue et l'alcool étaient les réponses qui venaient en tête de liste dans ces auto-évaluations. Compte tenu des circonstances dans lesquelles se faisait l'entrevue, on ne saurait accorder trop de valeur à la franchise des réponses. Mais il y a d'autres témoignages

avec anecdotes qui établissent le lien entre l'alcool, la drogue et l'activité criminelle. Les articles abondent sur le sujet dans **Telescope** et d'autres publications de détenus. Au pénitencier de Kingston, les détenus ont par moments publié leur propre version d'une revue des Alcooliques Anonymes, qu'ils avaient intitulée **Aurora**.

Mais le lien entre consommer de la drogue, dont l'alcool demeure la forme la plus courante, et purger sa peine est encore plus profond. Dans une



société normale, l'individu consomme de l'alcool ou des drogues pour relaxer, soulager sa tension ou passer le temps plus agréablement. Au pénitencier, ce soulagement est encore plus recherché. C'est un autre moyen d'évasion: faute de pouvoir s'évader par le corps, faire s'évader l'esprit. Mais le caractère même des lieux l'interdit. Les drogues "agréables" sont exclues, sauf, bien entendu, si le détenu peut trouver un moyen de les introduire dans l'établissement. D'où naquit une forme du jeu du chat et de la souris, la plus ancienne de l'histoire du pénitencier de Kingston. Les détenus appliquent toute leur ingéniosité à monter des alambics rudimentaires et à les tenir cachés jusqu'à ce que le mélange ait atteint la teneur voulue. Ils se

cherchent constamment des complices qui puissent leur procurer des drogues faciles à dissimuler, ordinairement des amphétamines ou de l'huile de haschisch.

Il est difficile de cacher un alambic et les agents en découvrent plusieurs en faisant leurs rondes. Ordinairement, l'appareil est détruit sur-le-champ. Il peut aussi arriver que le liquide soit frelaté avec un agent diarrhéique. Le distillateur et ses clients seront alors pris "sur le fait" dans les toilettes, le lendemain. Les comprimés ou l'huile de haschisch sont plus difficiles à trouver. Les amis et les visiteurs qui acceptent de franchir la porte avec ces substances savent qu'ils peuvent être fouillés. Un "contrebandier" de prison se donnera beaucoup de mal pour cacher ce qu'il veut passer en fraude. Souvent, il l'insérera dans un orifice du corps.

Des substances psychotropes font leur apparition de temps à autre au pénitencier quand un alambic rapide échappe à la surveillance ou lorsque quelqu'un réussit à introduire des pilules. On ne peut rien garder très longtemps, sinon les fouilles, qu'elles soient de routine ou non, en révéleront l'existence. Leur découverte peut prendre très rapidement des proportions pouvant

aller jusqu'au verrouillage complet du pénitencier suivi d'une fouille de chaque cellule, pouce par pouce. Ce qui parvient au détenu est vite avalé, d'où le risque d'un surdosage. Au lieu de produire un effet tranquilisant, la drogue le met alors dans un état psychotique, souvent même dans un état violent ou suicidaire. C'est ce que les agents de correction craignent le plus de la drogue. Au pénitencier de Kingston, elle ne se prend pas pour l'agrément qu'elle procure. Elle conduit à des scènes qui ne sont pas jolies à voir. Des gens sont blessés. En 1984, une folie massive due au valium s'est traduite par une pile de matelas imbibés du sang de détenus qui avaient tenté de se suicider. On dut les mettre au rebut. Murray Millar écrit: "Au pénitencier de Kingston, vous verrez plus d'yeux au beurre noir sur le visage des gardes que sur celui des détenus." Assez souvent, c'est la drogue qui en est la cause.

L'ISOLEMENT PROTECTEUR

Pour certaines raisons comme l'âge, la drogue, les perversions sexuelles, le nombre des détenus ayant besoin de l'isolement protecteur augmenta de façon spectaculaire dans les pénitenciers du pays au cours des années 1970. Le pénitencier de Kingston fut un des établissements choisis pour la réalisation d'une expérience. Au lieu d'établir une unité d'isolement protecteur dans chaque pénitencier, on amenait tous les détenus ayant besoin de protection au Canada à Kingston, à Prince Albert ou à Laval (l'ancien pénitencier de Saint-Vincent-de-Paul). Ces pénitenciers devaient devenir des unités d'isolement protecteur. Les détenus qu'on devait isoler des autres pour leur propre protection devaient y avoir tous les privilèges et participer à tous les programmes mis à la disposition des détenus



résidant dans un pénitencier ordinaire. On reconsidéra l'utilisation des cellules restées désaffectées depuis l'émeute de 1971. Certaines furent remises en état et rouvertes. Le jour du 150^e anniversaire, il ne restait à reconstruire que deux des ailes.

PROGRAMMES, PRODUITS ET SERVICES MODERNES

Avec un nouveau mandat et une population croissante, le pénitencier de Kingston reprit sa position en tête de la panoplie des établissements correctionnels, position qu'il n'avait jamais perdue aux yeux du personnel, des détenus et des habitants de Kingston. Les programmes de travail furent élargis. On agrandit les ateliers de réparation des sacs postaux et de couture de la toile, qui perpétuent la tradition née au cours des années 1870. On ajouta plusieurs programmes de formation technique ou d'activités industrielles. Le nouvel atelier de traitement de l'information constitue un secteur en pleine expansion du programme d'emploi des détenus. Descendantes directes de l'exploitation de la carrière, des entreprises qui employaient les détenus par contrat et des fabriques



des premières années, les industries du pénitencier de Kingston sont maintenant constituées en société sous le nom de CORCAN. CORCAN est une marque de commerce qui identifie les produits et les services émanant du réseau des pénitenciers fédéraux. Le pénitencier de Kingston est maintenant un élément mineur du réseau CORCAN qui comprend près d'une centaine d'industries dans les établissements pénitentiaires du pays, éparpillés d'un océan à l'autre. En 1983, 8 000 détenus étaient employés dans des fermes, des camps forestiers, des ateliers industriels et des services de traitement de l'information. Les ateliers industriels fabriquaient plus de 500 produits et réalisaient un chiffre d'affaires d'environ 10 millions de dollars. Une centaine d'années plus tôt, la valeur totale de la production des pénitenciers était de 125 000 \$, dont la moitié était réalisée par le pénitencier de Kingston. En plus de grandir et de se diversifier, CORCAN continue à s'améliorer par d'autres innovations importantes. Les détenus peuvent maintenant garder une partie de leurs gains. En 1981, le barème des salaires des détenus est passé d'un maximum de 2,30 \$ par jour à un minimum de 3,15 \$, qui peut atteindre jusqu'à



7,55 \$ par jour, suivant le travail fourni et le niveau de sécurité de l'établissement.

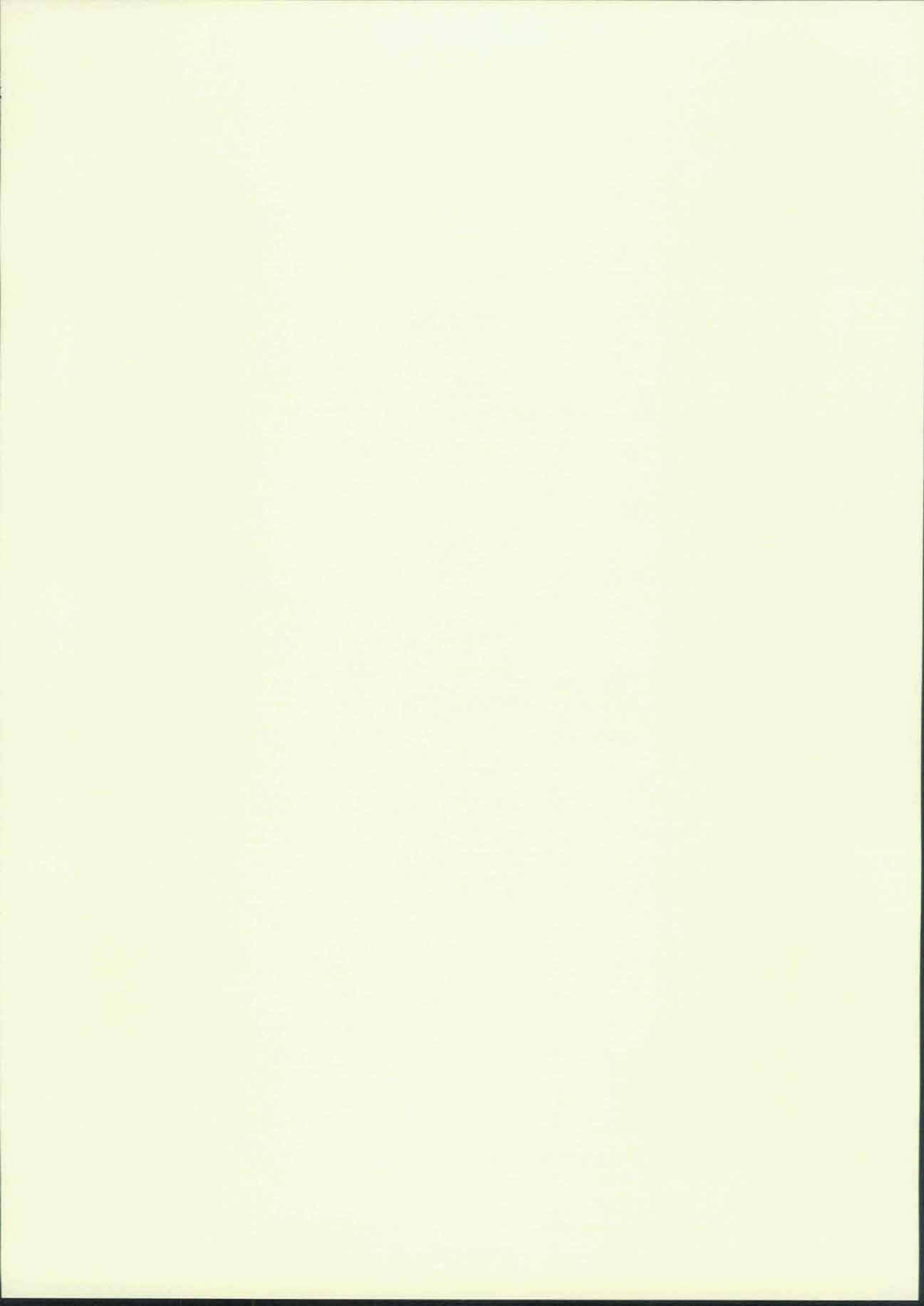


Outre les salaires, les moyens d'apprentissage ont également été améliorés au pénitencier de Kingston. Un nouveau programme d'enseignement offre maintenant la gamme complète des matières, depuis les cours d'alphabétisation jusqu'à l'enseignement de l'administration des affaires en passant par les cours de perfectionnement en mathématiques et les cours de traitement des données.



Pendant que la population se dirigeait vers le chiffre de 500 détenus, on améliorait constamment les bâtiments et les locaux. À l'hiver de 1985 est entrée en service une nouvelle chaufferie, installée près des anciens quartiers du directeur, un peu plus près de la Prison des femmes. Tous les projets de construction réalisés sur les terrains du pénitencier ou dans le voisinage sont conçus de façon à s'harmoniser avec le caractère historique des bâtiments et les usages auxquels on continue de les affecter. La sécurité constitue la priorité. Fidèle à ses traditions, le pénitencier de Kingston maintient l'importance qu'il a toujours accordée à l'ordre et à la discipline. Mais des destructions, est née une ère de réforme qui a apporté un grand nombre de possibilités aux détenus disposés à changer.

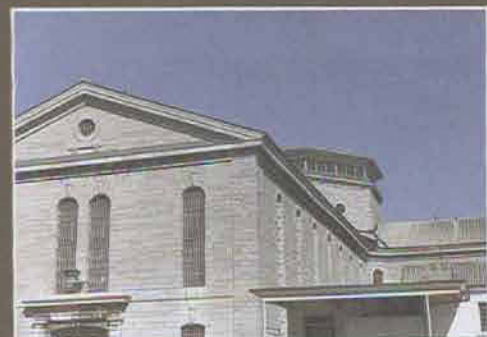


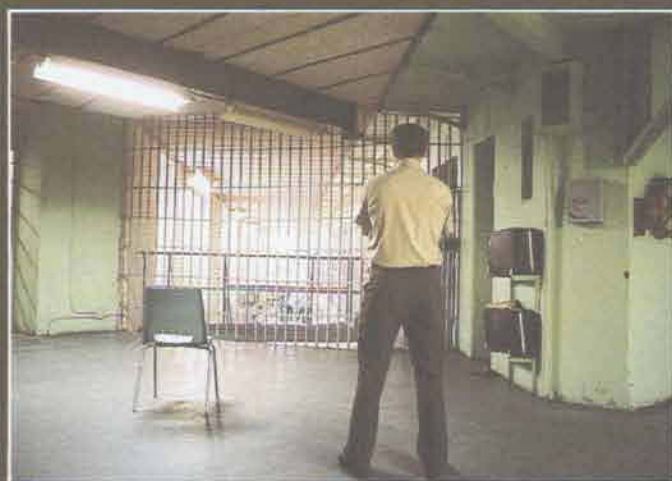
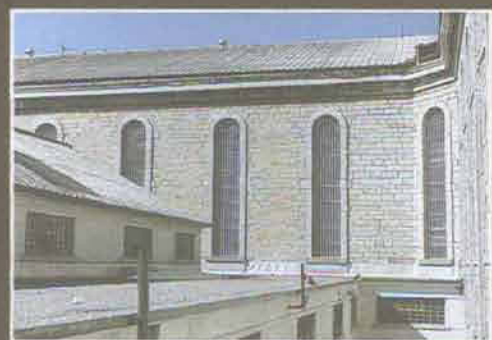
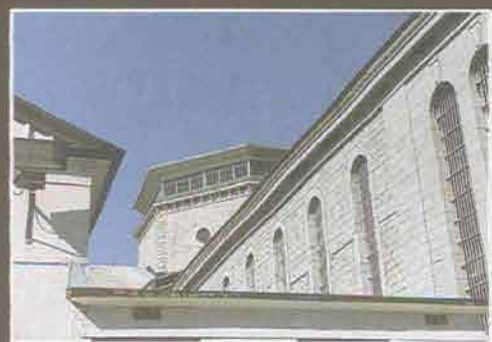




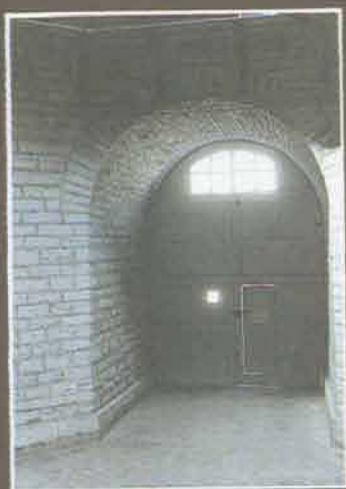
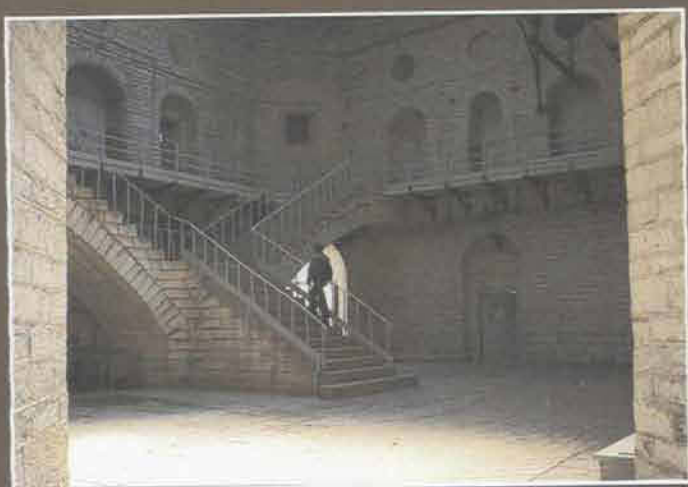
LE PÉNITENCIER DE KINGSTON APRÈS 150 ANS

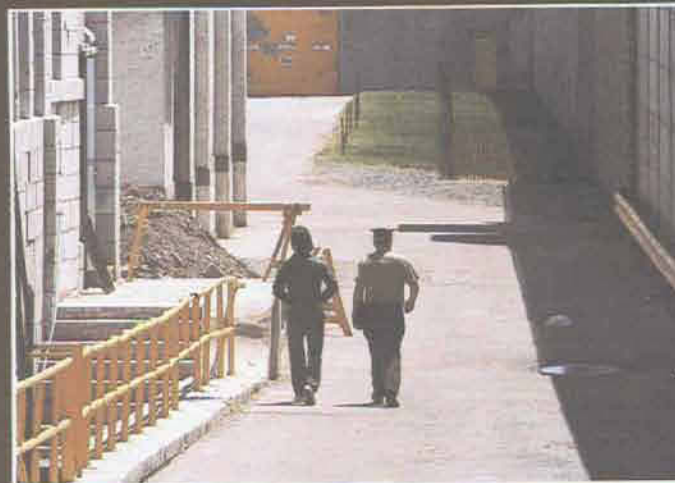
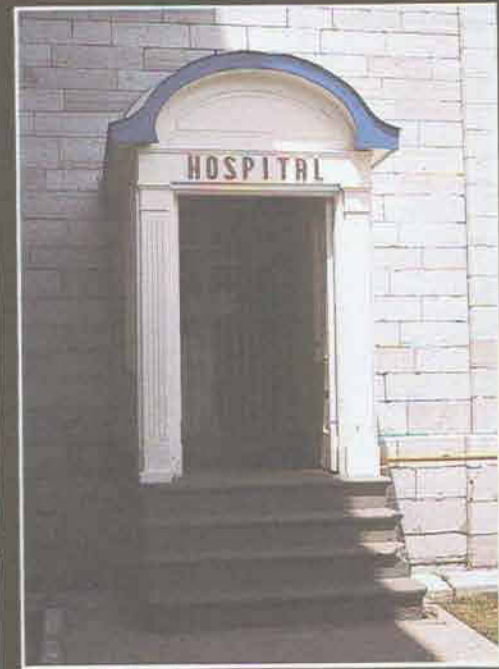
REPORTAGE PHOTOGRAPHIQUE

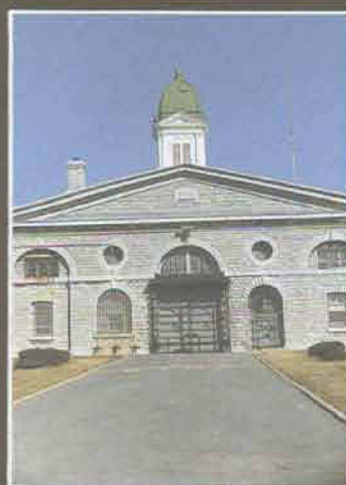
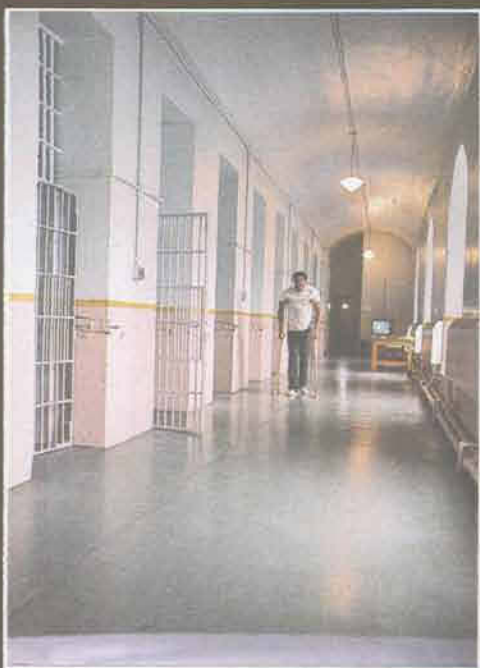


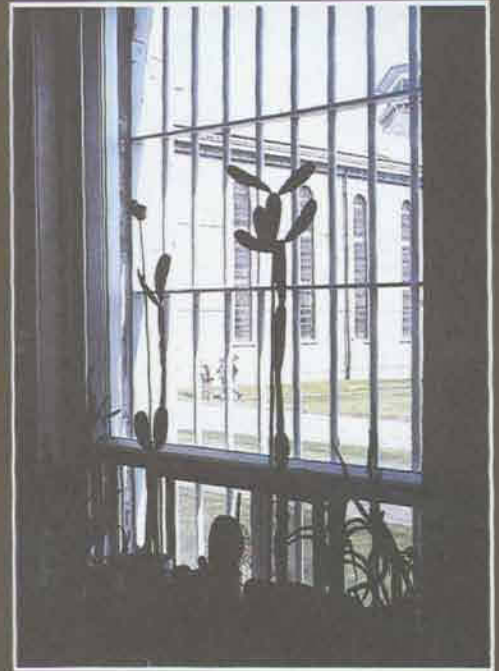


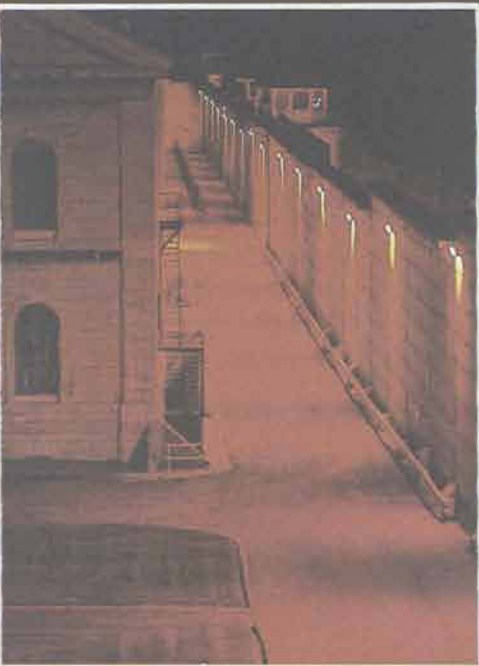




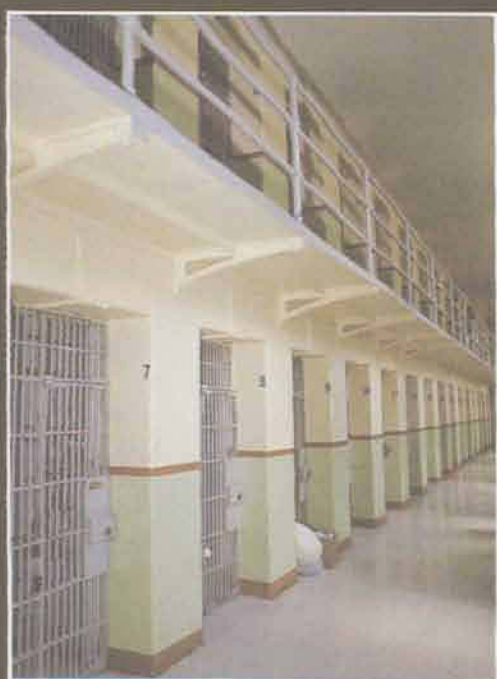












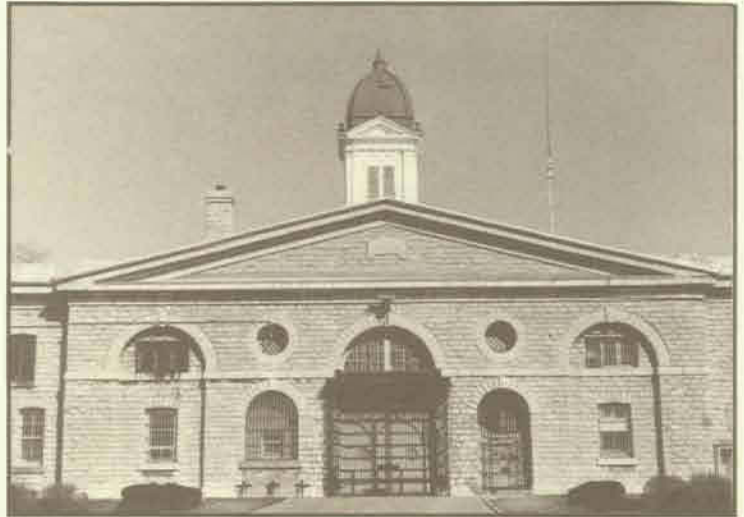
ÉPILOGUE

Ce livre n'est pas une épitaphe à la mémoire du pénitencier de Kingston. Cet établissement est encore bien vivant et sert le pays en tant que composante du Service correctionnel du Canada. Mais notre récit aura montré, ne serait-ce que cela, que le pénitencier de Kingston a été au fil des années une mosaïque d'établissements. Il a servi à plusieurs fins qui ont reflété les utilisations auxquelles les générations successives ont elles-mêmes voulu faire servir la détention.

Les bâtiments sont en eux-mêmes un élément de l'histoire, mais plus encore le sont les gens qui ont vécu ou travaillé à l'intérieur de la vaste enceinte de l'établissement. Ce sont eux qui lui ont donné vie.

Il est facile de traiter de la tragédie humaine d'une façon triste. Certes, on ne saurait prendre à la légère le fait qu'on châtie des individus pour leurs crimes, que des gens sont lésés par ces crimes et que dans le pénitencier, il y a aussi des violences et des frustrations. Mais s'arrêter à ces réalités sans mentionner le caractère fondamentalement humain de la vie à l'intérieur du pénitencier de Kingston serait faire bien peu de cas du dévouement du personnel et des visiteurs de la collectivité et faire bien peu de cas aussi de ceux qui ont été forcés de se forger une vie positive, même s'ils avaient commis une erreur. Ceux qui travaillent dans le secteur correctionnel savent que c'est la force vitale de l'espoir, présente dans les situations les plus pénibles, qui l'emporte à la fin.

Ainsi donc, alors que le pénitencier de Kingston se tourne, non pas vers le passé, mais vers l'avenir, terminons notre voyage à travers ce milieu très humain là où il a commencé, à la porte nord du pénitencier, sa grande porte.





DES NOMS ET DES ANNÉES

Potager attenant à la résidence du directeur, 1911

*Vue du côté de la résidence
du directeur de l'établissement*

Vue sur le pénitencier

DIRECTEURS — 1834-1985



PÉNITENCIER
PROVINCIAL (1834-1867)

PÉNITENCIER
DE KINGSTON (1867-1985)

—1834—
Henry Smith

—1914—
Robert R. Creighton

—1967—
A. Jarvis

—1848—
Donald Ae. MacDonell

—1920—
J.C. Ponsford

—1972—
J. Phelps

—1869—
J.M. Ferres

—1932—
W.B. Megloughlin

—1972—
D. Clark

—1871—
John Creighton

—1834—
R.M. Allan

—1975—
M. Nolan

—1885—
Michael Lavell

—1954—
Walter Johnstone

—1978—
S. Scrutton

—1896—
J.H. Metcalfe

—1960—
D. McLean

—1981—
Andrew Graham

—1899—
J.M. Platt

—1962—
V. J. Richmond

—1984—
Mary Dawson

—1913—
A.G. Irvine

—1966—
Hazen Smith

MENU TYPIQUE DES ANNÉES 1880

Dans les pénitenciers canadiens du 19^e siècle, un régime fruste est considéré comme un élément du châtiment. Le menu quotidien typique des hommes, dans les années 1880, est le suivant:

PETIT DÉJEUNER

1 pinte de café de pois cassés (sucré avec 1/2 once de cassonade)

1/2 livre de pain de blé entier

1/2 livre de pain blanc ou 1/2 livre de pommes de terre

1/4 livre de boeuf ou de porc (avec des betteraves et du vinaigre, deux fois par semaine)

DÎNER

1½ pinte de soupe

1/2 livre de pain blanc ou 3/4 livre de pommes de terre

1/2 livre de pain de blé entier

1/2 livre de boeuf, d'agneau ou de porc

SOUPER

10 onces de pain blanc ou de blé entier

1 pinte de café (avec 1/2 once de cassonade)

Comme les femmes ont une charge de travail moins lourde, leur menu est plus léger:

PETIT DÉJEUNER

1 pinte de thé (sucré avec 1/2 once de cassonade)
1/2 livre de pain blanc
1/2 livre de pain de blé entier

DÎNER

1 pinte de soupe
1/4 livre de pain de blé entier
1/4 livre de pain blanc ou 1/2 livre de pommes de terre
3/8 livre de boeuf, d'agneau ou de porc

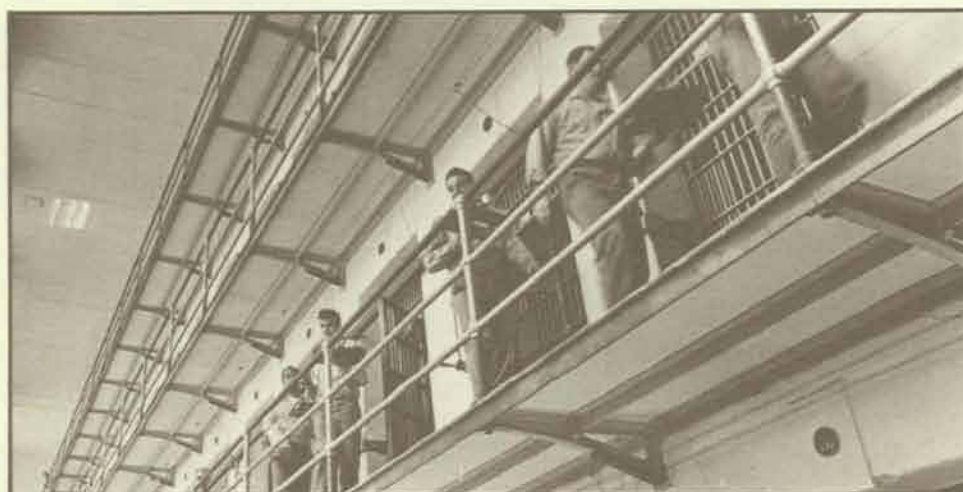
SOUPER

6 onces de pain blanc
1 pinte de thé (avec 1/2 once de sucre)
ou
1/4 pinte de mélasse
légumes en saison (avec poivre, sel et vinaigre)

Des tentatives officielles visant à ajouter un peu de variété aux repas des prisonniers sont controversées. Au début du siècle, les partisans de la ligne dure trouvent scandaleux que les prisonniers du pénitencier de Kingston aient du plum-pudding à Noël. Certains demandent le retour du régime au pain et à l'eau.

Les prisonniers ont leurs propres moyens de compléter leurs rations: bien des aliments disparaissent du dépôt des vivres et du mess des gardiens.

Les détenus tuent le goût des plats du pénitencier en vidant à longs traits un verre d'eau-de-vie de fabrication artisanale qu'ils distillent à partir de jus de tomates, d'épluchures de pommes de terre et d'autres restes de nourriture. Les picoleurs qui ne distinguent pas l'éthylène du méthyle risquent de mourir d'empoisonnement à l'alcool méthylique. En 1923, deux détenus, P. Kearney et J. Hitt, meurent après avoir ingurgité un cocktail à base de laque.



LA JOURNÉE D'UN DIRECTEUR D'ÉTABLISSEMENT EN 1847

À cinq heures, j'ai remis les clés à Wallis, le gardien. J'ai observé la messe célébrée par le révérend O'Brien pour les détenues catholiques qui allaient communier. Monsieur Murray est arrivé tout juste à temps pour la cloche. J'ai ouvert les portes de la prison. J'ai observé les détenus sortir de leur cellule avec leur seau, aller le vider à tour de rôle, retourner à leur cellule, puis aller déjeuner. Certains se sont plaints du goût du gruau, mais je l'ai trouvé bon.

Après le déjeuner, je suis allé avec le détenu Carru, sous la surveillance du gardien Johnston, voir ma vache. Les vachers lui ont trop donné à manger et elle en mourra sans doute.

J'ai rencontré l'entrepreneur Mills dans la cour de la prison et il m'a dit qu'il allait congédier dix autres hommes samedi le premier du mois. Je lui ai aussi demandé pourquoi il avait dit que je l'avais toujours snobé. C'est entièrement faux. En fait, il tente toujours de contourner les règlements et je trouve très désagréable d'avoir affaire à lui. Certains disent qu'il a mauvais caractère et qu'il peut être extrêmement méchant.

Forrester, l'homme à qui j'avais demandé de surveiller la corde de bois, a vu un homme entrer du côté est. Il l'a observé pendant un moment, mais l'homme était trop loin pour qu'il puisse en faire la description.

Au tribunal de midi, j'ai condamné le détenu L. Potter à trois douzaines de coups de chat à neuf queues et à l'isolement cellulaire jusqu'à nouvel ordre pour avoir presque assassiné le détenu Peltier. Le Dr Sampson a par la suite examiné ce détenu qui lui a semblé déséquilibré.

J'ai condamné John Leeds au pain et à l'eau pour cinq repas pour avoir menti au médecin. Il avait dit qu'il n'avait pas demandé à voir le médecin et qu'il n'était pas au courant de rien avant que le gardien aille le chercher à son travail. Ce détenu s'est rendu à l'hôpital tous les jours cette semaine pour se dérober à ses tâches. Ce matin il a été très insolent et il a parlé sans arrêt pendant qu'il était à l'hôpital même si on lui avait ordonné à plusieurs reprises de se taire.

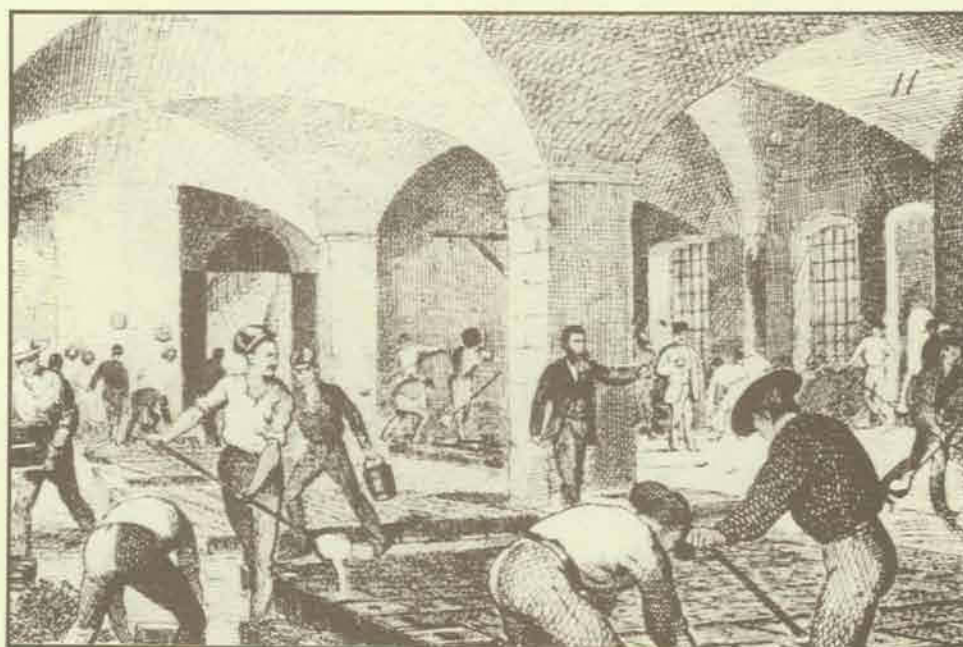
J'ai condamné Paul Lévesque au pain et à l'eau pour quatre repas et à dormir une nuit sans lit pour avoir lancé son repas au déjeuner en disant que la nourriture

Salon de barbiers

Moulage des pierres

était infecte. Lorsque le gardien Worlen lui a adressé la parole, il a fait des bruits obscènes.

J'ai condamné J. Charbone aux fers pour s'être caché dans la cour à la fermeture de la prison dans l'in-



tention de s'échapper et de rester au large jusqu'à ce qu'on le retrouve. Ce détenu nous cause beaucoup d'embêtements.

Après le dîner, j'ai fait du travail de bureau. J'ai consulté le registre et j'ai constaté que la sentence du détenu R.L. Roberts avait été incorrectement consignée. Il doit purger une peine de onze ans au lieu de sept. J'ai corrigé cette erreur. L'inspecteur Dickson m'a rendu visite entre trois heures et quatre heures cet après-midi. Je lui ai mentionné que des détenus dans l'atelier de l'entrepreneur Mills n'avaient plus de travail. Il m'a répondu



qu'il ne voyait pas très bien ce que l'on pouvait faire puisque Mills a tellement mauvais caractère que toute objection de notre part risque de compromettre le contrat. M. Dickson a pris note qu'il doit autoriser la vente de bois de corde. Les appels d'offres commenceront le douze mai.

J'ai observé le retour des détenus à leur cellule. M. Murray, après avoir fermé la prison et examiné les ateliers, a dit qu'ils étaient tous présents. Plus tard, vers neuf heures, j'ai visité la prison qui, à ce moment-là, était calme. J'ai fait sortir le détenu Palger de la cellule d'isolement, car je craignais que la nuit ne devienne trop froide et, après tout, il n'est encore qu'un jeune garçon.

Les détenus commencent à être désœuvrés. Aujourd'hui, Walter McVey, un des onze détenus mis à pied par M. Mills, a coupé ses chaussures avec une hache. Je ne serais pas surpris que nous assistions la semaine prochaine à d'autres actes de violence découlant de la conduite injustifiée de M. Mills.

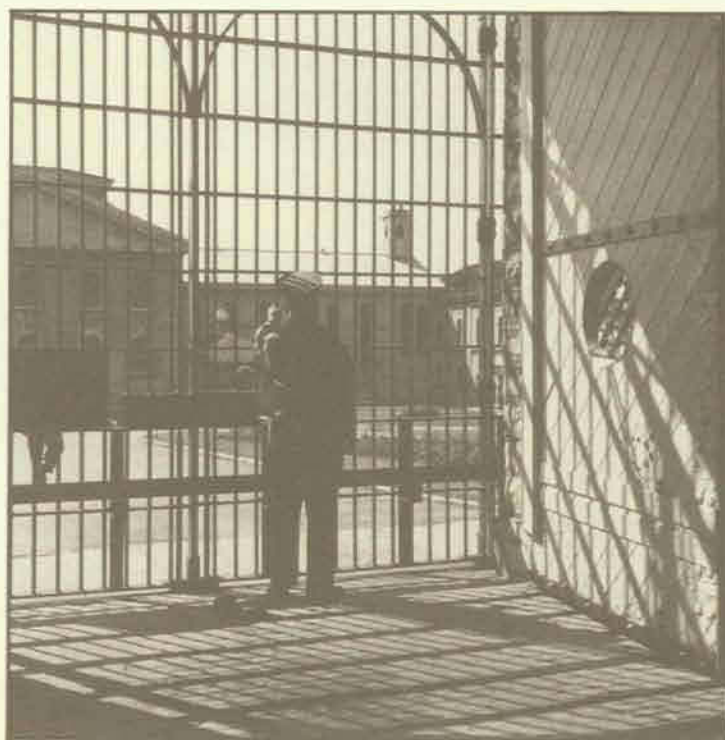
VOCABULAIRE DES INITIÉS

Dans le monde libre, "six" n'est qu'un chiffre parmi d'autres. À l'établissement de Kingston, "six" est une personne ou un signe d'avertissement.

Un lexique de terminologie carcérale, pour être exhaustif, devrait comprendre des milliers de termes. La langue du milieu carcéral est riche et élémentaire, mais surtout succincte. Au tout début, les prisonniers ne pouvaient parler en aucune circonstance. Lorsqu'ils essayaient de parler, ils devaient le faire très rapidement. La rapidité est primordiale lorsque l'on est sur le point de se faire prendre à faire quelque chose qui est défendu et, en prison, beaucoup de choses sont défendues. Une grande partie du jargon de base utilisé en milieu carcéral

Porte nord donnant sur l'enceinte

Déhors, le temps n'est pas toujours au beau fixe



est connu parce qu'il a été largement diffusé par Hollywood à l'époque des films de gangsters. Ces derniers se retrouvaient souvent en prison à la suite de leurs activités criminelles. Le langage dans les prisons de l'Amérique du Nord et, dans certains cas, dans d'autres prisons du monde a beaucoup de termes en commun comme "bleu" (nouveau détenu), "screw" (gardien) et "serin" (homosexuel passif). Il est difficile de retracer l'origine d'un grand nombre de ces termes, mais on sait qu'ils sont tous communs au milieu carcéral et non spécifiques à une région donnée. Certains ont probablement été créés au pénitencier de Kingston et "six" est probablement l'un de ceux-là.

"Got you, six" (Je te reçois, six) est une formule de salutation que le gardien de la tour transmet au gardien qui traverse la cour au milieu de son quart, juste avant le dernier dénombrement de détenus à 23 h.

Six fois par jour, du matin au soir, les agents de correction doivent compter tous les détenus et rapporter le total au hall des gardiens. Si les nombres ne correspondent pas, ils doivent refaire le compte. Si les nombres ne correspondent toujours pas, ils entreprennent immédiatement des recherches. La nuit, l'agent responsable est généralement un CX-6, agent de correction de niveau six. Il est le gardien et le patron de l'établissement.

C'est pour annoncer l'arrivée de ce dernier ou d'un autre employé du pénitencier que les détenus prononcent "six". Un détenu est ordinairement chargé de surveiller les alentours et, à l'approche d'un agent, il donne l'alerte en disant "six". Simple, mais efficace...

VISITEURS DANS LES ÉTABLISSEMENTS

Mais si l'établissement de Kingston semble à prime abord très inaccessible, il est néanmoins ouvert à beaucoup de monde. Au XIX^e siècle, la plupart des visiteurs à l'établissement de Kingston étaient des touristes qui étaient suffisamment piqués par la curiosité pour payer des frais d'entrée.

En 1985, un très grand nombre de personnes de l'extérieur visitent encore régulièrement l'établissement, même si les visites ne sont plus autorisées pour les personnes qui ne veulent que satisfaire leur curiosité. Les parents et amis peuvent visiter les détenus de 9 h à 10 h 45 et de 13 h à 15 h 45, sept jours par semaine. Pour certains détenus, ces visites sont comme celles que l'on voit dans les films où le détenu et le visiteur sont séparés par une



grille. Mais les visites "contact", où les parents ou amis s'asseoient à une table deviennent de plus en plus courantes.

Depuis novembre 1983, les détenus sont autorisés à recevoir les membres de leur famille en privé. Les détenus qui méritent ce privilège en travaillant beaucoup et en ayant une bonne conduite peuvent passer jusqu'à quarante-huit heures avec leurs proches dans une maison mobile située dans l'enceinte de l'établissement. Ils peuvent habiter avec leur conjointe, leur mère, leur père, leurs enfants ou avec d'autres proches parents dans un environnement qui ressemble plus à une chambre d'hôtel qu'à une cellule de pénitencier. Ils peuvent y préparer leurs propres repas, jouer avec les enfants et vaquer aux tâches ménagères courantes. Bien entendu, la consommation d'alcool ou de stupéfiants est strictement interdite.

Ces trois genres de visites - visites contact, visites sans contact et visites privées - attirent chaque mois plus de cinq cents parents et amis au pénitencier.

Outre les parents et amis qui se rendent à l'établissement chaque jour, il y a au moins treize groupes de bénévoles qui rencontrent régulièrement les détenus, habituellement en soirée. Parmi ces groupes, il y a les Alcooliques anonymes, des groupes d'artisans, des musiciens, la Chambre de commerce, la Société John Howard, la Société des indiens et métis unis, l'Armée du Salut ainsi que d'innombrables bénévoles. La contribution de ces bénévoles est aussi importante que leur nombre et aussi variée que dans la collectivité. Pour beaucoup de détenus sans parents ni amis, les bénévoles constituent leur seul lien avec le monde extérieur.

À LA MÉMOIRE



des membres du personnel du pénitencier de Kingston qui ont perdu la vie dans l'exercice de leurs fonctions:

- 1) H. TRAIL — 1870 — GARDIEN
- 2) D. CUNNINGHAM — 1890 — INSTRUCTEUR
- 3) M.E. JENKIN — 1926 — GARDIEN
- 4) J.J. McCORMICK — 1936 — GARDIEN
- 5) J.D. KENNEDY — 1948 — GARDIEN
- 6) W.C. WENTWORTH — 1961 — GARDIEN





MINISTRES RESPONSABLES
DU
PÉNITENCIER DE KINGSTON



MINISTRES DE LA JUSTICE
HAUT—CANADA

1834

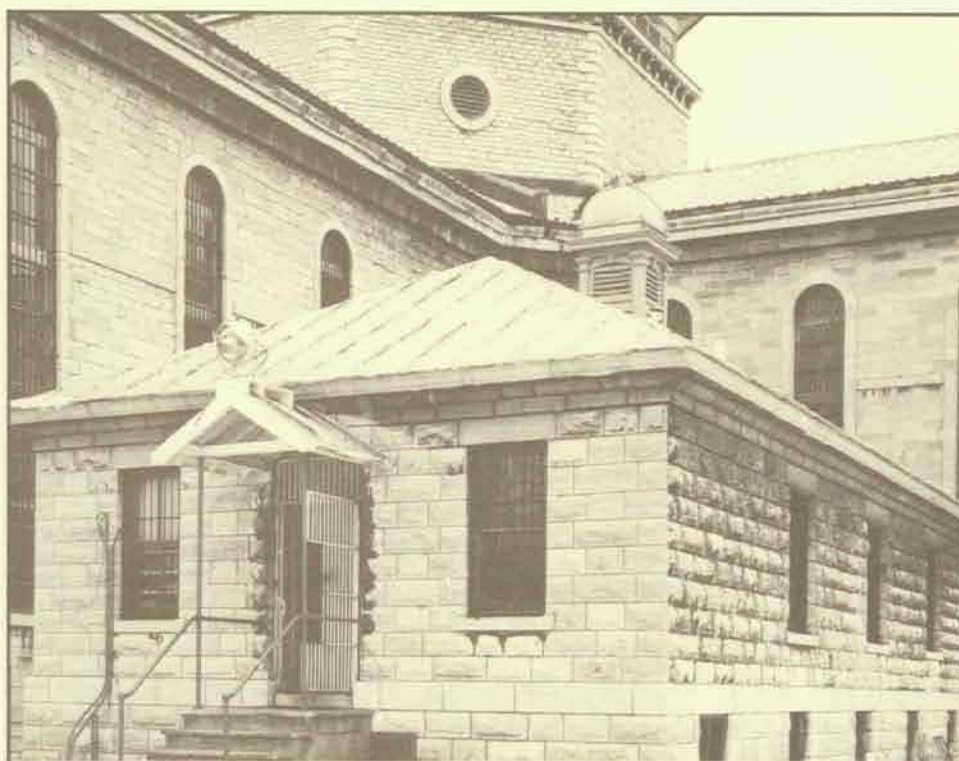
Henry J. Boulton

1835

Robert Jameson

1837

C.A. Hagerman



MINISTRES DE LA JUSTICE
CANADA DE L'OUEST / CANADA DE L'EST

1841

W.H. Draper / C.R. Ogden

1842

Robert Baldwin / L.H. LaFontaine

1844

W.H. Draper / James Smith

1847

H. Sherwood / W. Badgley

1848

Robert Baldwin / L.H. LaFontaine

1851

W.B. Richards / L.T. Drummond

1853

J. Ross / L.T. Drummond

1854

John A. Macdonald / L.T. Drummond

1856

John A. Macdonald / George-Étienne Cartier

1858

John S. Macdonald / L.T. Drummond

John A. Macdonald / G.-E. Cartier

1862
John S. Macdonald / L.V. Sicotte

1863
John S. Macdonald / A.A. Dorion

1864
John A. Macdonald / G.-É. Cartier



MINISTRES DE LA JUSTICE DU CANADA

1867
Sir John A. Macdonald

1873
Antoine-Aimé Dorion

1874
Sir Albert James Smith

1874
Télesphore Fournier

1875
Dominick Edward Blake

1877
Toussaint-Antoine-Rodolphe Laflamme

Réfection des ateliers, 1954

1878
James McDonald

1881
Sir Alexander Campbell



1885
Sir John Sparrow David Thompson

1894
Sir Charles H. Tupper

1896
Arthur Rupert Dickey

1896
Sir Oliver Mowat

1897
David Mills

1902
Charles Fitzpatrick

1906
Sir Allen Bristol Aylesworth

1911
Charles Joseph Doherty

1921
Richard B. Bennett

1921
Sir Jean-Homer Gouin

1924
Ernest Lapointe

Détenu peignant la grille de la prison



1926

Hugh Guthrie
Léon Patenaude
Ernest Lapointe

1930

Hugh Guthrie

1935

George Reginald Geary
Ernest Lapointe

1941
Joseph-E. Michaud
Louis St-Laurent

1946
James L. Isley

1948
Louis St-Laurent
Stuart Sinclair Garson

1957
Edmund Davie Fulton

1962
Donald Methuen Fleming

1963
Lionel Chevrier

1964
Guy Favreau

1965
George James McIlraith
Louis-Joseph-Lucien Cardin

SOLLICITEURS GÉNÉRAUX DU CANADA

1966
Lawrence Pennell

1968
John Napier Turner
George James McIlraith

1970
Jean-Pierre Goyer

1972
Warren Allmand

1976
Francis Fox

1978
Jean-Jacques Blais

1979
Allan Frederick Lawrence

1980
Robert Phillip Kaplan

1984
Elmer MacIntosh MacKay



Discharge

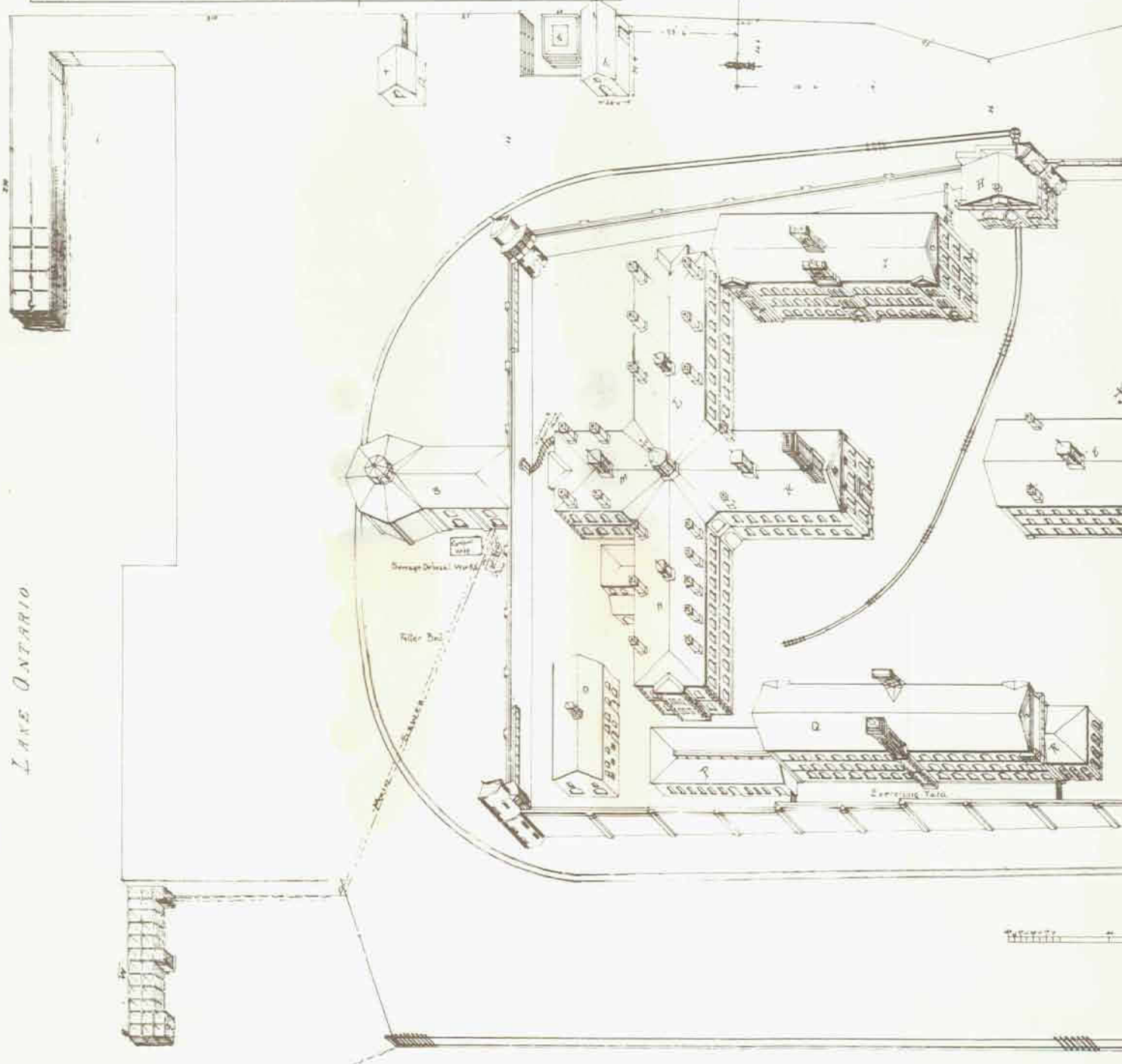


KINGSTON PENITENTIARY

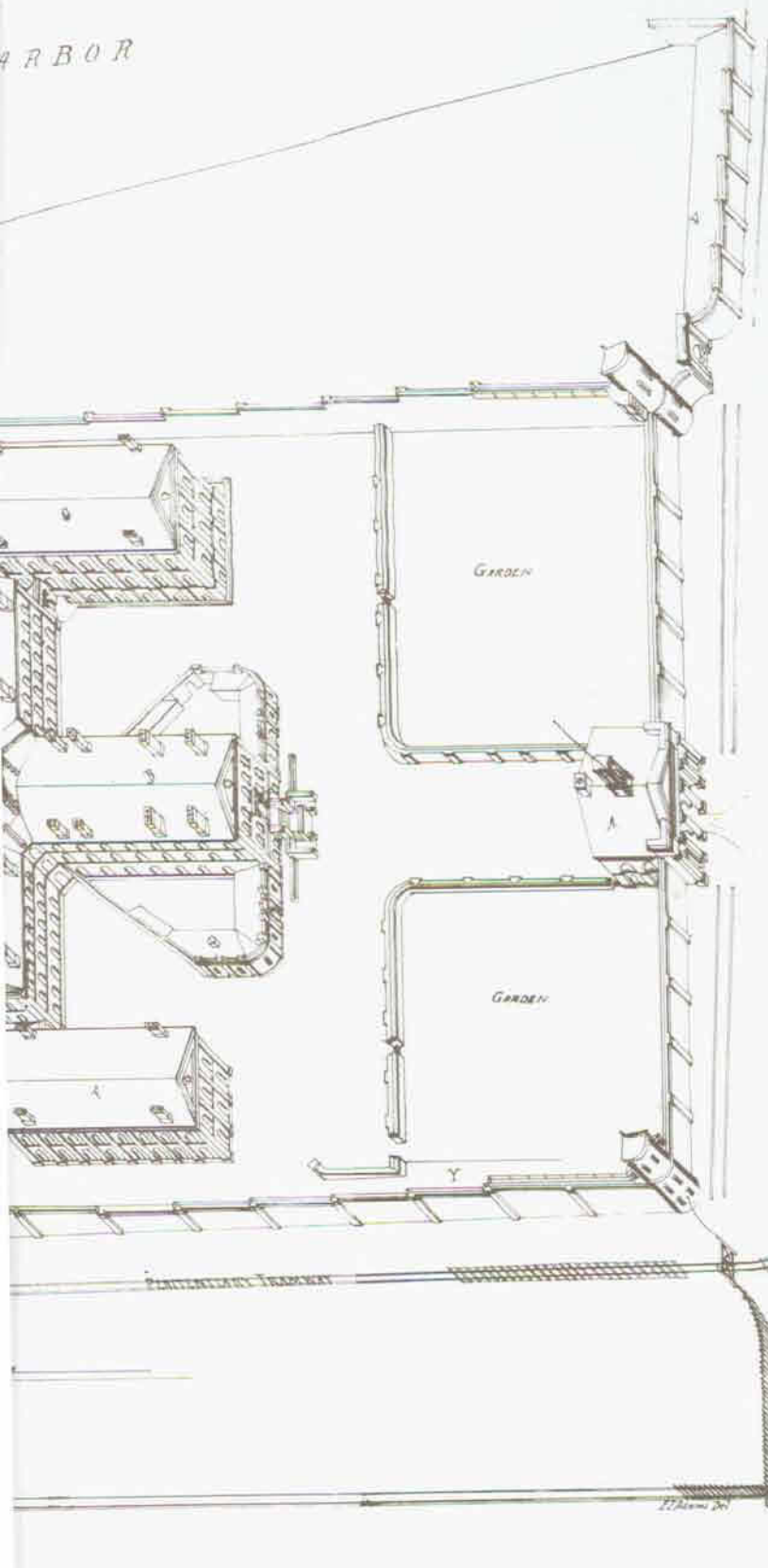
BIRDS EYE VIEW PRISON BUILDINGS

References	
A. North Lodge - Main Entrance	See description of Main Entrance
B. North Wing Main Building	See description of Main Building
C. East - - - - -	See description of East Wing
D. West - - - - -	See description of West Wing
E. Hospital - - - - -	See description of Hospital
F. Dining Hall - - - - -	See description of Dining Hall
G. Main Lodge - - - - -	See description of Main Lodge
H. Main Building - - - - -	See description of Main Building
I. Main Building - - - - -	See description of Main Building
J. Main Building - - - - -	See description of Main Building
K. Main Building - - - - -	See description of Main Building
L. Main Building - - - - -	See description of Main Building
M. Main Building - - - - -	See description of Main Building
N. Main Building - - - - -	See description of Main Building
O. Main Building - - - - -	See description of Main Building
P. Main Building - - - - -	See description of Main Building
Q. Main Building - - - - -	See description of Main Building
R. Main Building - - - - -	See description of Main Building
S. Main Building - - - - -	See description of Main Building
T. Main Building - - - - -	See description of Main Building
U. Main Building - - - - -	See description of Main Building
V. Main Building - - - - -	See description of Main Building
W. Main Building - - - - -	See description of Main Building
X. Main Building - - - - -	See description of Main Building
Y. Main Building - - - - -	See description of Main Building
Z. Main Building - - - - -	See description of Main Building

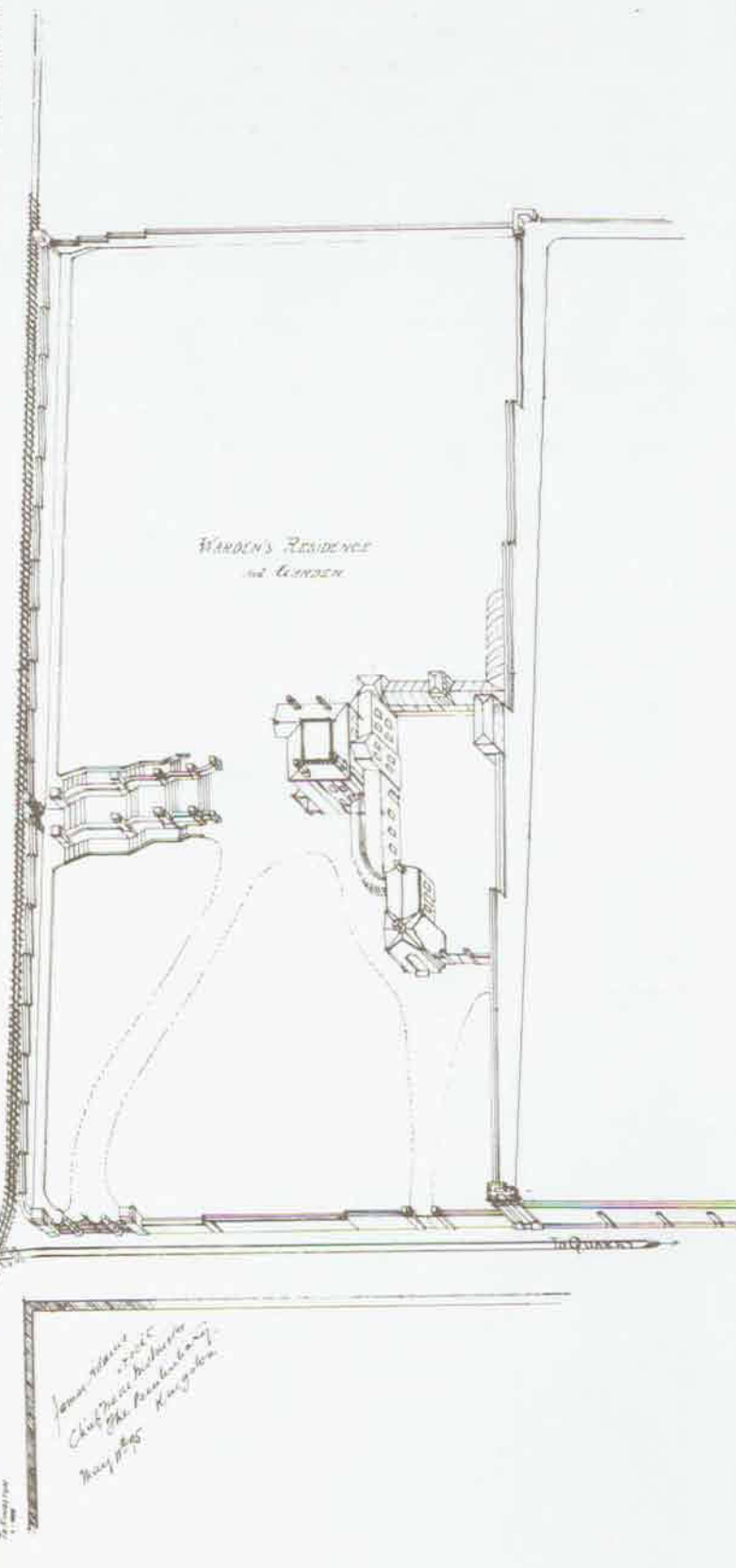
P O A T S N O U T



4 R B O R

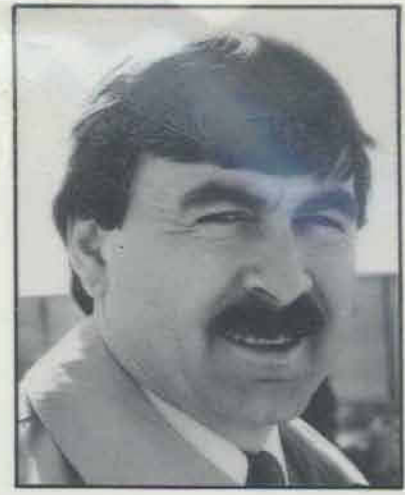


To Village & Portsmouth 3000



James Adams
Chief of the Prison
May 1845

Edwards del



LOU KELLY — Originaire de Smith's Falls (Ontario), M. Kelly a obtenu un baccalauréat en histoire de l'Université de Waterloo et s'est joint au Service correctionnel en juillet 1973. Il a été successivement agent de correction à l'établissement de Joyceville, agent de classement au pénitencier de Kingston, instructeur au Collège de formation du personnel pour enfin retourner au pénitencier de Kingston où il a été adjoint administratif auprès du directeur de l'établissement. M. Kelly a reçu une formation pour tenir le rôle d'agent négociateur lors de prises d'otages, mais son intérêt pour l'histoire a vite fait de capter son imagination et sa créativité et l'a incité à écrire un livre sur le sujet.



ANTHONY J. PATTERSON — Descendant d'agriculteurs et des bâtisseurs du Canal Rideau, M. Patterson a été tour à tour journaliste, diffuseur et rédacteur-pigiste depuis le milieu des années 1950. Il a collaboré à une foule de projets dans le domaine de la publicité, du journalisme, de la radio-diffusion et des publications destinées au grand public et aux organismes du secteur privé. Lorsque nous lui avons demandé de réviser la version finale, M. Patterson a apporté le fruit de ses nombreuses années d'expérience et même un peu plus. Il a rapidement été captivé par le sujet et y mit toute son énergie créatrice pour mener à bonne fin ce projet. Sa participation à ce livre lui a donné un aperçu de l'histoire des services correctionnels au Canada qui est peu connue par les membres du grand public.

CB 14

Cat. No. 10 515 001

PLASTI-KLEER®

JUST - A - FOLD ROLL

ADJUSTABLE

Book Jacket Cover

Over U.S. Post Office



